

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

**Éros et engagement dans les œuvres d'exil *Fuite au Nord* et *Le Volcan* de
Klaus Mann**

par

Michel Mallet

Département de littératures et de langues modernes
Faculté des Arts et Sciences

*Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts (M.A.)
en études allemandes*

Décembre 2006

©Michel Mallet, 2006

PB

13

U54

2007

V. 005

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des Études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Éros et engagement dans les œuvres d'exil *Fuite au Nord* et *Le Volcan*
de Klaus Mann

présenté par :

Michel Mallet

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Manuel Meune
Président-rapporteur

Nikola Von Merveldt
Directeur de recherche

Monique Moser-Verrey
Membre du jury

Montréal, le 5 avril 2007



RÉSUMÉ

Les ouvrages de Klaus Mann révèlent souvent des parallèles entre la fiction narrative et sa vie personnelle. Bien que pendant ses premières années d'écriture il se soit surtout consacré à la création d'ouvrages que l'on pourrait qualifier d'esthétiques, on remarque bientôt un point tournant dans sa carrière; celui-ci se manifestera dès l'ascension au pouvoir d'Hitler en 1933. Pourtant, même si ses écrits post-1933 ressemblent davantage à une littérature dénonciatrice, l'Éros, au sens élargi du terme, continuera à constituer un élément essentiel dans la composition de ses œuvres. Par conséquent, Klaus Mann devra souvent se mesurer à un conflit entre l'Éros et l'engagement, autant dans ses écrits que dans sa vie privée. Deux de ses romans d'exils exposent très bien ce déchirement entre l'Éros et l'engagement : *Fuite au nord*, roman édité en 1934 et *Le Volcan*, qui fut publié tout juste avant le déclenchement de la Seconde Guerre Mondiale. Ce mémoire présente, à travers la constellation des protagonistes, la topographie, ainsi que les motifs mythologiques, ce conflit entre l'Éros et l'engagement dans les deux œuvres ici analysées. Dans le contexte du centième anniversaire de naissance de Klaus Mann, ce mémoire se veut aussi un plaidoyer pour la reconnaissance de ces deux œuvres d'exil en tant qu'ouvrages littéraires dignes de ce titre. *Fuite au Nord* et *Le Volcan* sont certes des romans riches en éléments socio-historiques, mais ils font aussi preuve d'une composition complexe, reflétant par ailleurs le souci de Klaus Mann pour l'esthétisme, faisant ainsi de lui un écrivain à part entière, enfin libéré de l'ombre de son père.

MOTS CLÉS : *Fuite au Nord*, *Le Volcan*, Exil, Conflit, Éros, Engagement, Topographie, Mythologie

ABSTRACT

Klaus Mann's writings often show parallels between narrative fiction and his personal life. While the beginning of his literary career was devoted to the creation of esthetical writings, with Hitler's rise to power in 1933, his works adopt a new political stance. Even though his post-1933 writings clearly denounce the dangers of German fascism, the Eros aspect continues to play a major role in the composition of his works. Consequently, Klaus Mann must from then on face up to the existing conflict between Eros and antifascist resistance, whether it be in his novels or his private life. Two of his exile novels exemplify this primary conflict between Eros and engagement: *Escape to the North*, published in 1934, as well as *The Volcano*, which was edited in 1939 shortly before the beginning of World War II. This thesis reveals the conflict between Eros and engagement in Mann's work through a discussion of his groups of protagonists, the topography of his works, and through their mythological intertextuality. In the context of Klaus Mann's 100th birthday, it is also a plea for the recognition of his two exile novels as true literary works. *Escape to the North* and *The Volcano* depict the socio-historical reality of the German exile between 1933 and 1939, yet they also represent works in which the author demonstrated his elaborated writing skills, as well as his understanding of true aesthetics, hence making him an independent writer, liberated from his father's shadow.

KEYWORDS : *Escape to the North*, *The Volcano*, Exile, Conflict, Eros, Engagement, Topography, Mythology

ZUSAMMENFASSUNG

Klaus Manns Schreiben weist häufig Parallelen zu seiner Biographie auf. Während er sich in seinen frühen Werken vor allem dem schönggeistigen Schaffen verschrieb, wurde er spätestens nach 1933, sei es durch seine Literatur oder seine öffentlichen Reden, ein internationaler Botschafter des deutschen Widerstandes. Dieser ‚Wendepunkt‘ in Klaus Manns Leben schließt jedoch die weitere Durchdringung seiner an der Tagespolitik orientierten Werke mit dem Element des Eros nicht aus, weshalb es sowohl in seinen Romanen als auch in seinem Privatleben häufig zu einem Konflikt zwischen den zwei Polen Eros und Engagement kam. Zwei seiner Exilromane stellen besonders gut diesen Zwiespalt dar: das 1934 veröffentlichte Werk *Flucht in den Norden* und der kurz vor dem Kriegsausbruch erschienene ‚Roman unter Emigranten‘, *Der Vulkan*. In dieser Arbeit soll der Konflikt zwischen Eros und Engagement anhand von Personenkonstellationen, Topographie und nicht zuletzt anhand von mythologischen Anklängen in beiden Romanen analysiert werden. Diese Arbeit soll aber auch ein Plädoyer dafür sein, die Exilwerke des Autors 100 Jahre nach Klaus Manns Geburtstag nicht nur als sozio-historische oder biographische Zeugnisse, sondern auch als ästhetische und künstlerisch wertvolle Romane eines Schriftstellers ernst zu nehmen, der sich aus dem Schatten seines Vaters herausgeschrieben hat.

STICHWÖRTER : *Flucht in den Norden*, *Der Vulkan*, Exil, Konflikt, Eros, Engagement, Topographie, Mythologie

REMERCIEMENTS

Plusieurs personnes ont contribué à la réalisation de ce mémoire, que ce soit de façon directe ou indirecte. Sans leur soutien et leur générosité, l'accomplissement de cette recherche n'aurait pu être possible. C'est la raison pour laquelle je tiens à souligner leur appui, à la fois moral et professionnel.

Tout d'abord, c'est avec grand respect et plaisir que je tiens à remercier ma directrice de recherche, Madame Nikola Von Merveldt. Son enthousiasme pour la recherche, son dynamisme, sa compréhension, ses encouragements et surtout sa confiance en moi ont été des qualités inestimables pour mon encadrement. Ses conseils judicieux et sa rigueur ont contribué à enrichir ma réflexion et m'ont permis d'apprendre à mieux structurer mes idées. Ce fut un honneur et un privilège de travailler sous sa direction. Un grand merci aussi à Monsieur Manuel Meune, qui m'a judicieusement conseillé de rédiger ce mémoire sous la tutelle de Madame Von Merveldt. Je tiens également à remercier mes amis germanophones qui ont bien voulu prendre le temps de lire et de commenter ce mémoire. Vous avez été d'une aide précieuse!

Finalement, ces remerciements ne seraient être complets sans souligner les encouragements et le support inconditionnel de mes amis, de mon frère et surtout de mes parents. C'est surtout grâce à vous deux si j'ai pu mener à terme ce mémoire, car vous avez su me transmettre le goût d'apprendre et de toujours me dépasser.

INHALTSVERZEICHNIS

I.	Résumé.....	ii
II.	Abstract.....	iii
III.	Zusammenfassung.....	iv
IV.	Remerciements.....	v
V.	Inhaltsverzeichnis.....	vi
1.	Einleitung.....	1
1.1	Schriftstellerische Existenz zwischen Eros und Engagement.....	1
1.2	Biographie.....	5
2.	<i>Flucht in den Norden: Ein erster Schritt zum Vulkan</i>.....	24
2.1	Inhaltsüberblick und Entstehungsgeschichte.....	24
2.2	Personenkonstellation.....	27
2.2.1	Johanna-Bruno-Ragnar.....	27
2.2.2	Jens-Ragnar.....	31
2.2.3	Karin-Jens-Ragnar / Johanna-Georg-Felix.....	36
2.2.4	Johanna-Karin-Ragnar.....	37
2.3	Topographie.....	40
2.3.1	Einleitung zur Topographie des Werkes.....	40
2.3.2	Heimat/Deutschland.....	43
2.3.3	Frankreich/Paris.....	45
2.3.4	Norden/Finnland.....	47
2.4	<i>Der Vulkan: eine vom römisch-hellenischen Mythos inspirierte Metapher der faschistischen Gefahr</i>	57
3.	<i>Der Vulkan: Das Feuer kennt kein Erbarmen</i>.....	61
3.1	Kontext der Entstehung und Unterschiede zwischen den Romanen.....	61
3.2	Inhaltsangabe.....	64
3.3	Topographie.....	67
3.3.1	Paris.....	67
3.3.2	Prag.....	72
3.3.3	Zürich.....	76
3.3.3.1	Tilly von Kammer.....	77
3.3.3.2	Frau von Kammer.....	81
3.3.4	Amsterdam.....	85

3.4 Hoffnung auf Amerika	94
4. Das Werden im Vergehen.....	104
5. Literaturverzeichnis.....	111

1. Einleitung

1.1 Schriftstellerische Existenz zwischen Eros und Engagement

„Immer schweifend, immer ruhelos, beunruhigt, umgetrieben, immer auf der Suche“¹, so hat Klaus Mann sich selbst in seiner Autobiographie charakterisiert und hinzugefügt, sein Leben sei „[...] die Geschichte eines Schriftstellers, dessen primäre Interessen in der ästhetisch-religiös-erotischen Sphäre liegen, der aber unter dem Druck der Verhältnisse zu einer politisch verantwortungsbewussten, sogar kämpferischen Position gelangt.“² Dieses Zitat zeigt den Grundkonflikt, der ab 1933 Klaus Manns schriftstellerisches Schaffen beherrscht, das heißt seinen Zwiespalt zwischen Eros und Engagement. Unter dem Begriff Eros ist, laut Brockhaus in der Philosophie der „Trieb nach Erkenntnis und schöpferischer geistiger Tätigkeit“³ zu verstehen. Somit ist der Terminus nicht primär, wie das allzu oft in Bezug auf Klaus Mann geschieht – auf das Sexuell-Erotische bezogen, sondern umfasst Klaus Manns „Ansichten über Gott, Leben und Literatur, [...] [und nicht zuletzt] die Rätsel des Geschlechts [...]“⁴ Insofern könnte der hier so genannte Eros als die ästhetische Vorliebe des Autors; das heißt als sein Bedürfnis nach schöngestischem Schrifttum, nach Literatur als l’art pour l’art aufgefasst werden.

¹ METZLER Autoren Lexikon. *Deutschsprachige Dichter und Schriftsteller vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, herausgegeben von Bernd Lutz, unter Redaktioneller Mitarbeit von Heidi Ossmann, Christel Pflüger und Susanne Wimmer, herausgegeben von Bernd Lutz, J.B. Metzlersche Verlagsbuchhandlung, Stuttgart, 1986. S. 438.

² Ebd., S. 438.

³ Brockhaus-Wahrig Deutsches Wörterbuch, in sechs Bänden, Herausgegeben von Gerhard Wahrig, Hildegard Krämer, Harald Zimmermann, Zweiter Band BU - FZ, F.A. Brockhaus Wiesbaden, Deutsche Verlag-Anstalt, 1981, S. 575.

⁴ MANN, *Der Wendepunkt, Ein Lebensbericht*, Mit einem Nachwort von Frido Mann, Rowohlt Taschenbuch Verlag, Reinbek bei Hamburg, 1984, S.171.

Mit dem Engagement, welches auch vom Autor selbst als die „Forderung des Tages“⁵ bezeichnet wird, soll dagegen Klaus Manns aktiver Versuch, seine Leser - und Hörerschaft - über die Gefahr des Nationalsozialismus aufzuklären. Bereits vor Hitlers Machtübernahme und dem Kriegsausbruch prophezeite der Autor die katastrophalen Ereignisse, welche geschehen sollten, würde das Nazi-Regime in Deutschland nicht aufgehalten werden. Spätestens ab 1933 werden seine politischen Überzeugungen eine wichtige Rolle, wenn nicht sogar die zentrale Rolle in seinem Schreiben spielen. Denn die „Forderung des Tages“ bestand darin, sich gegen die Nazi-herrschaft zur Wehr zu setzen. So galt Klaus Mann als einer der wichtigsten antifaschistischen Autoren seiner Epoche. Der Eros aber wirkte auch in seinen nach 1933 veröffentlichten Werken weiterhin fort – wenn auch nicht mehr in der Absolutheit der Weimarer Jahre. In folgender Arbeit geht es um dieses Spannungsverhältnis von Eros und Engagement, das das gesamte Exilwerk Klaus Manns und sowohl seinen historischen als auch seinen ästhetischen Reiz ausmacht.

Klaus Mann war an und für sich ein Ästhet, ein im Grunde genommen unpolitischer, sich am Leben erfreuender Mensch. Er wollte sich vor allem Themen wie der Vielfältigkeit der Liebe, der Kunst und den kulturellen Wurzeln der Menschheit widmen. Unter letzterem ließ er sich besonders von der griechisch-römischen Mythologie inspirieren, welche in fast allen seinen Werken als ein immer wiederkehrender Intertext zu erkennen ist. Ein unbesorgtes Schreiben war nach Hitlers Machtergreifung jedoch nicht mehr möglich. Denn weiter über sein persönlich-ästhetisches Interesse zu schreiben, wäre es einerseits egoistisch, andererseits naiv gewesen.

⁵ *Der Wendepunkt*, S. 293.

Der Entschluss zum Engagement markiert einen Wendepunkt sowohl in Klaus Manns Leben als auch in seinem schriftstellerischen Schaffen. Seine klare antifaschistische Stellungnahme zeigt sich ganz eindeutig in seiner sofortigen Ausreise aus Deutschland nach Hitlers Machtübernahme im Jahre 1933. Seit diesem Zeitpunkt lebte er als Schriftsteller im Exil. Als solcher erklärt er im Kapitel „Exil 1933-1936“ seines autobiographischen Werkes mit dem sprechenden Titel *Der Wendepunkt*:

Der Deutsche Schriftsteller im Exil sah seine Funktion als eine doppelte: Einerseits ging es darum, die Welt vor dem Dritten Reich zu warnen und über den wahren Charakter des Regimes aufzuklären, gleichzeitig aber mit dem ‚anderen‘, ‚besseren‘ Deutschland, dem illegalen, heimlich opponierenden also, in Kontakt zu bleiben und die Widerstandsbewegung in der Heimat mit literarischem Material zu versehen⁶

Zwei Werke Klaus Manns spiegeln besonders gut den existentiellen Zwiespalt zwischen Eros und Engagement, der in seinen Werken zu erkennen ist, wieder: der 1934 veröffentlichte Roman *Flucht in den Norden* und der fünf Jahre später erschienene Roman *Der Vulkan*. Anstelle von politischen Reden und Schriften versucht er hier in Romanform über die Ängste, die Schwierigkeiten und nicht zuletzt die Hoffnungen der Exilanten zu reflektieren. Die beiden Romane spielen den Grundkonflikt, der Klaus Manns späteres Leben und Schaffen beherrscht, in unterschiedlichen Konstellationen und unter verschiedenen politischen Bedingungen durch und sind insofern stark autobiographisch geprägt. Deshalb soll im ersten Teil dieser Arbeit ein tieferer Einblick in seine Biographie erfolgen, welcher Klaus Mann dezidiert nicht nur als homosexuellen Autor oder ‚ewigen Sohn‘ Thomas Manns, sondern auch als Exilautor und aktiven Widerstandskämpfer darstellen möchte.

⁶ *Der Wendepunkt*, S. 293.

Anschließend soll im zweiten Kapitel der Roman *Flucht in den Norden* als erstes Beispiel des Zwiespalts zwischen Eros und Engagement behandelt werden. Wie der Autor selbst in seinem biographischen Werk *Der Wendepunkt* äußert, stellt *Flucht in den Norden* durch seine Protagonistin Johanna „de[n] klassische[n] Konflikt zwischen Liebe und Pflicht“⁷ dar. In diesem Kapitel wird zuerst durch die verschiedenen in der Erzählung erkennbaren Personenkonstellationen, danach durch die topographischen Elemente Johannas innerer Konflikt zwischen ihrem persönlichen Glück und ihrer politischen Verantwortung dargestellt. Zuletzt sollen die mythologischen Anklänge, die eine metaphorische Verbindung zwischen dem Werk *Flucht in den Norden* und dem 1939 erschienenen Roman *Der Vulkan* darstellen, betrachtet werden.

Der dritte Teil dieser Arbeit konzentriert sich auf den ‚Roman unter Emigranten‘ *Der Vulkan*, der als weiteres Beispiel für den Zwiespalt zwischen Eros und Engagement gelten kann. Während Klaus Mann in *Der Vulkan* ähnliche Themen wie bereits in *Flucht in den Norden* aufgreift, nimmt die Komplexität der Handlungsstruktur, Schauplätze und des Figureninventars zu. Es wird nicht nur vom Exilschicksal eines einzigen Protagonisten, sondern über mehrere Figuren, die sich dieses Mal über ganz Europa und sogar Amerika im Exil verteilen, berichtet. Uwe Naumann betrachtet *Der Vulkan* als „[...] das Erzählwerk in dem Klaus Mann die spannungsreiche Synthese von individuellen *Mysterien* und *öder* Politik am besten gelungen ist.“⁸ Dieses Zitat zeigt, dass die Spannung zwischen Eros und Engagement im Roman *Der Vulkan* Klaus Manns ihren ästhetischen Höhepunkt erreicht

⁷ *Der Wendepunkt*, S. 333.

⁸ NAUMANN, Uwe, *Klaus Mann, Mit Selbstzeugnissen und Bilddokumenten dargestellt* von Uwe Naumann, Rowohlt Bildmonographien, Rowohlt Taschenbuch Verlag, Reinbek bei Hamburg, 2001, S. 98.

hat. Während die Protagonistin in *Flucht in den Norden* zwischen den beiden entgegengesetzten Polen entscheiden muss und sich schließlich alleine für den antifaschistischen Widerstand entscheidet, kommt es im *Vulkan* zu einem Zusammenspiel, in dem sich zwei Individuen zum Kampf für ein gemeinsames Ziel zusammenfinden.

Im vierten Kapitel wird erneut eine Brücke zum autobiographischen Schreiben des Autors geschlagen. Dabei werden zwei Protagonisten des Romans *Der Vulkan* als komplexe Personifizierungen Klaus Manns aufgefasst, die angefangen mit ihren Initialen dem Autor auch in ihrer Zerrissenheit zwischen Eros und Engagement gleichen. In einem abschließenden Ausblick folgt eine persönliche Reflexion über Klaus Manns literarisches Erbe.

1.2 Biographie

Um Klaus Manns Zwiespalt zwischen Eros und Engagement zu verstehen, ist ein Blick auf seine Biographie von Nutzen. Hier ist eine Kluft zwischen den beiden Polen erkennbar: Vor 1933 wählte Klaus Mann als Schriftsteller und Mensch den Eros als Hauptprinzip seines Lebens. Nach 1933 bis zu seinem Tod dagegen widmete er sich, je schlimmer die Umstände in Deutschland und Europa wurden, zunehmend dem Engagement. Hiermit ist vor allem sein Einsatz für den Widerstand gegen die Nazi Herrschaft durch schriftstellerische Tätigkeit sowie auch durch öffentliche Reden gemeint. Doch war die Wende weder plötzlich noch absolut: Klaus Manns Biographie bleibt von den frühen dreißiger Jahren bis zu seinem Freitod in 1949 von dem Spannungsverhältnis zwischen Eros und Engagement bestimmt.

1906 als Thomas Manns zweites Kind geboren, veröffentlichte Klaus Mann 1924 seine ersten Aufsätzen und Erzählungen in Zeitungen und Zeitschriften. Ab September arbeitete er als fest angestellter Theaterkritiker beim *12 Uhr Blatt*, wo er bis März 1925 beschäftigt war. Im Jahre 1924 verlobte er sich mit Pamela Wedekind, der Tochter des 1918 verstorbenen Schriftstellers Frank Wedekind. Doch die Ehe sollte schon nach kurzer Zeit wieder auseinander gehen. Früh war sein Leben schon von Unruhe und Rastlosigkeit bestimmt. Schon 1925, im Alter von 19 Jahren, fing Klaus Mann mit seinen Reisen an: Auf seiner ersten größeren Weltreise besuchte er England, Paris, Nordafrika und Italien. Es war für ihn ein sehr produktives Jahr, denn es wurden seine Erzählungen *Vor dem Leben* und sein erster Roman *Der Fromme Tanz. Abenteuerbuch einer Jugend*, der zum Großteil in der französischen Hauptstadt spielt, veröffentlicht. Darin wurden die Themen, die ihm zu dem Zeitpunkt wichtig waren, verhandelt: Liebe, Religion, Mythologie und die Suche nach den kulturellen Wurzeln. Im Oktober 1925 wurde noch sein Theaterstück *Anja und Esther* uraufgeführt, in dem er selbst neben seiner Schwester Erika, seiner Verlobten Pamela Wedekind und dem Regisseur Gustav Gründgens, der später Vorbild für seinen *Mephisto* werden sollte, spielte. Diese Zeit war bestimmt vom Ausleben seiner „eigenen Träume und Erinnerungen, [seine] Sehnsüchte und Begierden.“⁹ Doch sollte die Zeit des Vergnügens kein Dauerzustand bleiben.

Am 7. Oktober 1927 begann er gemeinsam mit seiner Schwester Erika seine zweite große Weltreise, die bis Juni 1928 dauerte. Auf dieser Reise besuchte er die Vereinigten Staaten, Hawaii, Japan, Korea und die Sowjetunion. Diese Weltreise regte ihn zu *Rundherum. Ein heiteres Reisebuch* an, welches er zusammen mit seiner Schwester Erika

⁹ *Der Wendepunkt*, S. 175.

verfasste. Dieser Reisebericht ist laut Uwe Naumann einerseits „ein Beispiel dafür, wie die Mann-Kinder sich auf literarische Vermarktung verstanden [...]“.¹⁰ Andererseits dokumentiert der Reisebericht, „wie wenig Klaus und Erika zu dieser Zeit hinter die Kulissen der besuchten Länder zu schauen vermochten.“¹¹ Bereits das Adjektiv „heiter“ im Untertitel macht deutlich, dass Reisen zum damaligen Zeitpunkt noch ein Vergnügen war und nicht für Exil und politisches Engagement stand.

Schon im Herbst des Jahres 1930 wies Klaus Mann darauf hin, er befürchte die Hitler Diktatur¹². Mit dieser Ahnung zeigt Klaus Mann zum ersten Mal Interesse für Tagespolitik. In einem Vortrag betont er folglich: „Wer in politicis bis gestern noch apathisch war, den hat das Resultat unserer Reichstagwähler aufgerüttelt.“¹³ Während der Jahre 1931 und 1932 veröffentlichte Klaus Mann drei Bücher. Alle drei, wenn auch auf unterschiedliche Art, ziehen die Bilanz des bisherigen Lebens des Autors, denn Klaus Mann war der Meinung: „Sich erinnern ist immer von Nutzen, man kann es nicht früh genug tun.“¹⁴ Mit seinen Werken: *Kind dieser Zeit*, *Treffpunkt im Unendlichen* und *Auf der Suche nach einem Weg* zeigte er bereits im Alter von 25 Jahren das Bedürfnis, sich mit dem historischen Kontext auseinanderzusetzen.

¹⁰ NAUMANN, S. 38.

¹¹ Ebd.

¹² Eine Vermutung, die Klaus Mann am 2. Oktober 1930 in einem Brief an Erich Ebermayer schrieb.

Vgl. MANN, Klaus, *Briefe*. Herausgegeben von Friedrich Albrecht, Aufbau Verlag: Berlin und Weimar, 1988, S. 64.

¹³ NAUMANN, S. 45.

¹⁴ Ebd., S. 49.

Wie ablehnend die extreme Rechte Klaus Mann gegenüberstand, hatte dieser durch deren gehässige Reaktionen auf seine Werke seit jeher zu spüren bekommen. Die Angriffe wurden 1931/1932 noch „böser, kälter, feindlicher“¹⁵ und trafen nicht nur ihn, sondern auch sein unmittelbares Umfeld: „Auch bei öffentlichen Auftritten von Thomas Mann gab es organisatorische Störtrupps; und Erika wurde als Friedenshyäne beschimpft und von Theatern boykottiert.“¹⁶ Da ein großer Teil seiner Familie, das heißt sein Vater Thomas, seine Schwester Erika und sein Onkel Heinrich, vom Naziregime bedroht war, wurde es Klaus Mann unmöglich, unpolitisch zu bleiben.

Zunächst wollte Klaus Mann wie seine liberalen Landesleute und links-orientierten Intellektuelle nicht glauben, dass ein bössartiger „Spießer mit hysterisch getrübttem Blick“¹⁷ wie Hitler über Deutschland herrschen könnte. „Neben den Einsichten und Appellen stand auch das Nicht-Wahrhaben-Wollen.“¹⁸ Sehr bald jedoch erkannte Klaus Mann die ernsthafte Gefahr, welche Hitler und seine Partei darstellten. Insofern verwandelt sich Klaus Manns Persönlichkeit vom ‚Lebemann‘ zum wahren Berichterstatter und folglich wechselt sein Schreiben vom Eros zum Engagement.

In seinem Buch *Auf der Suche nach einem Weg*, erschienen 1931, behandelt Klaus Mann zeit- und literaturkritische Werke seit 1925: „Die Zusammenstellung dokumentiert den Weg vom Debütanten [Klaus Mann], der so völlig von der *religiös-ästhetizistischen Erlebniswelt* beherrscht war“¹⁹, bis hin zu jenen Zeitgenossen, die vor dem aufkommenden Faschismus warnten und die Frage, ob der Dichter die Welt ändern kann, eindeutig mit "ja"

¹⁵ NAUMANN, S. 47.

¹⁶ Ebd., S. 47.

¹⁷ Ebd., S. 47.

¹⁸ Ebd., S. 47.

¹⁹ Ebd., S. 49.

beantworten würden.²⁰ Mit diesem Werk hat Klaus Mann ein Porträt seines eigenen Lebenswegs nachgezeichnet.

Ähnliche Reflexionen über die Aufgaben eines Schriftstellers bestimmen seinen 1932 veröffentlichten Roman *Treffpunkt im Unendlichen*. Uwe Neumann meint, *Treffpunkt im Unendlichen* sei „Klaus Manns bedeutendstes Werk vor dem Exil- und bis heute unterschätzt.“²¹ Der Roman sollte zunächst „ein Bild vom Leben meist junger Künstler und Intellektueller in den europäischen Metropolen Berlin und Paris“²² entwerfen. Mit *Treffpunkt im Unendlichen* schuf der Autor ein „mehrsträngiges, figurenreiches Erzählen“, welches er 1939 in seinem Exilroman *Der Vulkan* zu „panoramistischen Dimensionen“ ausgestaltete.²³

Klaus Mann entwickelte mit *Treffpunkt im Unendlichen* eine Romanstruktur, „die durch viele Dialoge und innere Monologe stark das subjektive Figurenbewusstsein [widerspiegelt] und kompositorisch ein Nebeneinander von Individuen präsentiert“²⁴. Der Roman handelt von Menschen, die bei aller Unterschiedlichkeit eine Gemeinsamkeit haben – die „große Einsamkeit.“²⁵ Das Großstadtgetriebe bietet für diese Menschen nur kurze Zerstreuungen. Außerdem wird „Abschied [...] zum zentralen Motiv des Romans, [und wird] als Chiffre für Abreise, für Trennungen [verwendet], auch für die letzte Konsequenz: Den Tod“²⁶. Die Themen Abschied und Tod werden folglich zu einem Leitmotiv von Klaus Manns künftigem Schaffen. Insofern erprobt Klaus Mann in diesem Roman bereits

²⁰ NAUMANN, S. 49.

²¹ Ebd., S. 50.

²² Ebd., S. 50.

²³ Ebd., S. 50.

²⁴ Ebd., S. 51.

²⁵ Ebd., S. 51.

²⁶ Ebd., S. 51.

Erzähltechniken und behandelt Themen, die ihm später zur Ausgestaltung des spannungsreichen Konflikts zwischen Eros und Engagement dienen sollten.

Nach der Machtübernahme Adolf Hitlers verließ Klaus Mann am 13. März 1933 sein Heimatland Deutschland, denn wie so viele, beispielsweise auch sein Onkel Heinrich Mann, gehörte er zu den Unerwünschten der neuen Machthaber. Er wurde als ‚entartet‘ eingestuft und erschien auf der schwarzen Liste der Nazis: „Bereits im August 1932 erschien im *Völkischen Beobachter* eine Liste von Schriftstellern, die als undeutsch und dekadent bezeichnet und mit Schreibverbot bedroht wurden.“²⁷ Zunächst ging er wie viele andere deutsche Schriftsteller ins Exil nach Paris. Zugute kam ihm dabei, „dass er an Internationalität und den Status eines Reisenden seit langem und freiwillig gewöhnt war.“²⁸ Paris war jene Stadt, die er „schon seit langem als eine Art von ‚deuxième patrie‘ betrachtete [...]“.²⁹ In der ‚Ville lumière‘ war er „Stammgast im Hotel Jacob et d’Angleterre in der Rue Jacob 44 und [er] verkehrte mit Vorliebe in den Cafés der Boulevards Saint-Germain und Montparnasse: Les Deux Magots, Le Dôme, La Coupole [...]“.³⁰ Dieses Mal war es aber keine Vergnügungsreise mehr, sondern die ernste Realität des Exildaseins. Dementsprechend war der Empfang von Pariser Seite anders als vor 1933: „Die meisten Leute [in Paris] schauten uns schief an“, schreibt Klaus Mann in *Der Wendepunkt*, „nicht weil wir Deutsche waren, sondern weil wir Deutschland verlassen hatten.“³¹

²⁷ GIGL, Claus, *Lyrik, Heimatverlust und Exil*, S. 57.

²⁸ METZLER, S. 438.

²⁹ STRAUSS, Dieter, MIERMONT, Dominique Laure, *Klaus Mann et la France. Un destin d’exil*, Édition bilingue Goethe Institut / Seghers, Paris, 2002, S. 150.

³⁰ Ebd., S. 150.

³¹ *Der Wendepunkt* S. 288.

Im Pariser Exil lernte Klaus Mann 1933 Fritz Landhoff kennen, der die deutsche Abteilung des Exilverlags *Querido* in Amsterdam leitete. Fortan begann er zwischen Paris und Amsterdam hin und her zu pendeln und obwohl er in verschiedenen europäischen Städten Zeit verbrachte, galt Amsterdam während der ersten Exiljahre als sein Hauptsitz, zum Teil weil „[...] es für Emanuel Querido Ehrensache war, den deutschen antifaschistischen Schriftstellern in seinem Verlagshaus Zuflucht zu gewähren.“³² Dieses Zitat zeigt erneut, dass Klaus Mann von nun an öffentlich im politisch-ideologischen Kampf gegen den Faschismus engagiert war.

Abgesehen von Amsterdam und Paris verbrachte Klaus Mann auch Zeit an der Côte d’Azur und „[...] insbesondere im Departement Var, das heißt in Villefranche, Toulon und Cannes, aber auch in Sanary-sur-Mer – der wirklichen Hauptstadt der deutschen Exilliteratur“.³³ Ein weiterer Anziehungspunkt war für ihn Zürich, wo seine Eltern zu dieser Zeit lebten. Während Klaus Mann sich öffentlich zu seiner Emigration bekannte, zögerte sein Vater Thomas immer noch mit diesem Bekenntnis, wie etwa auch Robert Musil und René Schickele.³⁴ Thomas Mann lebte zu dieser Zeit zwar bereits in der Schweiz, wollte jedoch sein Stammpublikum in Deutschland nicht verlieren und seine „Joseph-Romane“ weiterhin im Berliner S. Fischer-Verlag herausbringen.³⁵ Diese Tatsache führte in weiterer Folge zu einem Bruch zwischen dem Vater und dem Sohn, denn während der Vater sich weiterhin der Heimat verbunden fühlte, löste sich der Sohn vollständig von ihr.

³² STRAUSS / MIERMONT, S. 150.

³³ Ebd., S. 150.

³⁴ NAUMANN, S. 63.

³⁵ Ebd., S. 63.

Von September 1933 bis August 1935 gab Klaus Mann im *Querido* Verlag die Zeitschrift *Die Sammlung* heraus. Diese war, so der Autor, „[...] schöngestig, dabei aber militant.“³⁶ Uwe Naumann schreibt über die *Sammlung*: „Sie brachte in ihrem Hauptteil kulturkritische und politische Aufsätze sowie Erzählungen, Romanauszüge, Autobiographisches und Gedichte.“³⁷ In diesem Forum lässt sich erkennen, dass sich trotz unterschiedlichen Autoren und Literaturformen ein Thema durchsetzt: Der Kampf gegen den Faschismus.

Im *Querido* Verlag erschien 1934 auch Klaus Manns Roman *Flucht in den Norden*. „Das Buch war das erste größere literarische Werk, in dem Exil-Erfahrungen der deutschen Hitler-Gegner thematisiert wurden.“³⁸ Neben dieser Buchausgabe erschien *Flucht in den Norden* auch in 65 Folgen als Fortsetzungsroman im *Pariser Tageblatt*, der einzigen Tageszeitung der deutschen Emigranten in Paris. Laut Uwe Naumann ist es „[...] eine eher untypische Darstellung eines Emigrantenschicksals, welches in der Liebeshandlung bis in das Sentimentale kulminiert.“³⁹ Trotz allem Engagements zeigt sich in diesem Werk, dass der vermeintlich zerstörte Eros sowohl auf Handlungsebene als auch ästhetisch fortwirkt.

Sowohl die Inspiration, als auch „viele Details des Romans stammen aus den Erfahrungen der Skandinavienreise Klaus Manns“⁴⁰, die er im Sommer 1932 gemeinsam mit seiner Schwester Erika unternahm. „Alle Figuren und Situationen schienen fertig und bereit in mir:“, schreibt Klaus Mann in *Der Wendepunkt*. „Ich brauchte sie nur auf das

³⁶ NAUMANN, S. 60.

³⁷ Ebd., S. 60.

³⁸ Ebd., S. 69.

³⁹ NAUMANN, Nachwort in: MANN, Klaus, *Flucht in den Norden*, Rowohlt Taschenbuch Verlag, Reinbek bei Hamburg, 2003, S. 276.

⁴⁰ Ebd., S. 275.

Papier zu bringen. Die verwünschten Szenerien, durch die ich mein Liebespaar reisen ließ, diese stillen, weiten See- und Waldlandschaften des hohen Nordens, waren in mir wohlbekannt.“⁴¹ Hier wird deutlich, dass Eros und Idylle zur Zeit des ersten Exilromans *Flucht in den Norden* durchaus noch anwesend waren, denn schließlich gehört zum Alltag Klaus Manns als Schriftsteller im Exil „[...] vielleicht nicht mehr vor allem, doch immer noch mit sehr hoher Priorität seine belletristische Produktion.“⁴² Die Zeitgenossen reagierten auf *Flucht in den Norden* fast ausnahmslos positiv: „[die] Rezensenten, so verschieden sie politisch standen, würdigten das Buch als allererste literarische Gestaltung des Emigrationslebens.“⁴³ Die erste Auseinandersetzung im Formen eines Romans war demnach geglückt.

Im August des Jahres 1934 war Klaus Mann als Gast zum ersten *Allunions-Kongress der Sowjetschriftsteller* in Moskau eingeladen. Dieser Kongress fand vom 17. August bis zum 1. September statt, und es nahmen 377 Delegierte mit Stimmrecht und 220 mit beratender Funktion teil. Der Schriftstellerkongress war eine wichtige Station bei der Durchsetzung der Ästhetik-Maxime des sozialistischen Realismus, die vom Zentral-Komitee der KPdSU⁴⁴ im April 1932 dekretiert worden war. Dieser Moskauer Kongress gilt bis heute als ein Prozess der Klärung in der Literaturgeschichte Russlands, bei dem mehrere Fragen diskutiert wurden. Wie zum Beispiel „[...] alle Fragen der Produktion, der Form, der Sprache, der Themenwahl, des Verhältnisses zur eigenen Literatur und zu anderen Ländern, die großen Probleme dieser Epoche, Faschismus, Krieg und

⁴¹ *Der Wendepunkt*, S. 381.

⁴² KROLL Frederic, TÄUBERT Klaus, *Klaus- Mann-Schriftenreihe, Band 4, 1933-1937. Repräsentant des Exils*, Teilband II, 1935-1937 *Im Zeichen der Volksfront*, Edition Klaus Blahak, Männerschwarm Verlag, Hamburg, 2006, S. 399.

⁴³ NAUMANN, Nachwort, S. 282.

⁴⁴ Zentralkomitee der Kommunistischen Partei der Sowjetunion

Revolution.“⁴⁵ Diese Auseinandersetzung hatte internationale Relevanz und wurde eben nicht ausschließlich in Russland diskutiert. Klaus Manns Teilnahme am Kongress hat allerdings weniger mit seinen persönlichen politischen Neigungen zu tun, als mit seiner generellen Ablehnung des Faschismus, denn schließlich war Klaus Mann weder Sozialist, noch Kommunist. Seinen Besuch auf den Kongress der Sowjet-Schriftsteller zu Moskau erklärt er folgendermaßen:

Der Kulturbegriff des orthodoxen Marxismus war nicht der meine; aber war dem meinen doch nicht so diametral entgegengesetzt wie die faschistische Barbarei. Im Kampf gegen den blutrünstig atavistischen Irrationalismus der Hitler und Rosenberg schien mir der militante Rationalismus, die ‚wissenschaftliche‘ Fortschrittsgläubigkeit der stalinistischen Schriftsteller ein akzeptabler oder selbst unentbehrlicher Bundesgenosse.⁴⁶

Zunächst wurde am 1. November 1934 Klaus Manns deutsche Staatsbürgerschaft aberkannt, was er aber erst am 4. November des gleichen Jahres erfuhr, als er sich gerade in der Schweiz befand. Er schrieb sofort einen Artikel über seine ‚Ausbürgerung‘ für die Zeitung *Schweizer Mittwoch*. Am 7. November schrieb Klaus Mann dann in sein Tagebuch: „Meine Äußerung zur Ausbürgerung [stehen] fett im „*Schweizer Mittwoch*.“⁴⁷ Damit machte er seine Frustration gegenüber den Nazibehörden augenblicklich öffentlich.

Im Januar 1935 schrieb Klaus Mann an seine Mutter, er würde an die Vorbereitungen zu einem neuen Roman gehen. „Er hatte den Stoff abseits der Faschismuskritik gewählt, der aber nicht weniger am eigenen Lebensnerv rührte“⁴⁸ als die

⁴⁵ BENZ, Wolfgang, *Flucht aus Deutschland. Zum Exil im 20. Jahrhundert*, Deutscher Taschenbuch Verlag, München, 2001, S. 176.

⁴⁶ *Der Wendepunkt*, S. 332.

⁴⁷ MANN, Klaus, *Tagebücher 1931-1939*. Rowohlt Verlag, Reinbek bei Hamburg, 1989, Tagebuch 1934, 7. XI, S. 70.

⁴⁸ MANN, Klaus, *Briefe*, Aufbau-Verlag, Herausgegeben von Friedrich Albrecht, Berlin, 1988, S. 202.

bisherigen. Als das Manuskript von *Symphonie Pathétique* Ende Juli 1935 fertig war, bekannte der Autor, dies sei sein bisher aufrichtigstes und persönlichstes Buch, was erneut das Eindringen des Eros in Klaus Manns Schreiben belegt. Es ist die Geschichte eines homosexuellen Künstlers, den sein Eros zum ‚Außenseiter‘ machte. „Man huldigt nicht diesem Eros, ohne zum Fremden zu werden in unserer Gesellschaft, wie sie nun mal ist. Der Rückgriff auf die historische Figur Peter Tschaikowskys war durch sehr aktuelle Anlässe motiviert“.⁴⁹ In dem Roman entwirft Klaus Mann „ein Lebensbild eines russischen Tonsetzers: ein im Grunde menschenscheuer, einsamer, heimatloser Mensch, dem es aufgegeben ist, Leiden in Melodie zu verwandeln.“⁵⁰ So wie Tschaikowsky war insofern Klaus Mann doppelt exiliert, bzw. Außenseiter: einmal als politischer Flüchtling und einmal als Schwuler. Er hat nicht nur die „falsche“ sexuelle Orientierung, sondern auch die falsche Ideologie.

Seine Motivation, diesen Roman zu schreiben, fand seinen Ursprung eben in der Tatsache, dass im „[...] März 1934 [...] eine Verordnung des Sowjetkongresses [erging], dass die Strafgesetzbücher aller Republiken durch einen speziellen Homosexuellenparagrafen zu ergänzen seien.“⁵¹ Dieser Verordnung gegenüber fühlte sich Klaus Mann höchstbetroffen. Seine Reaktion lautete: „[...] in dem Lande, das wir für das aufgeklärteste und fortgeschrittenste der Welt halten möchten, hat man die Liebesform, von der wir sprechen, aufs Neue unter grausame Strafe gestellt.“⁵² Dass sich Klaus Mann daraufhin für das Schreiben eines ‚biographisch-gewürzten Romans‘ über den

⁴⁹ NAUMANN, S. 71.

⁵⁰ Ebd., S. 73.

⁵¹ Ebd., S. 72.

⁵² Ebd., S. 72.

Komponisten Tschaikowsky entschieden hat, ist wohl kein Zufall. Schließlich war Tschaikowsky Russe und homosexuell, und die Hypothese, dass er aufgrund seiner Homosexualität vergiftet und ermordet worden war, bleibt bis heute noch aktuell.

In Nazi-Deutschland war die Situation nicht besser, denn „der Paragraph 175 [gegen Homosexualität] wurde 1935 neu gefasst“⁵³. Zunächst endeten mehrere „[...] Tausende Homosexuelle [...] in den folgenden Jahren als Häftlinge mit einem Rosa Winkel in den Konzentrationslagern.“⁵⁴ Klaus Mann fühlte sich insofern dreifach bedroht, denn er hatte also nicht nur aus politischen Gründen, sondern auch wegen seiner sexuellen Orientierung und wegen seiner von Seite der Mutter halbjüdischen Abstammung die Heimat verlassen müssen.

Im Mai 1935 nahm Klaus Mann als Delegierter sowohl am deutschen Exil-PEN-Club in Barcelona als auch einen Monat später am *Ersten internationalen Schriftstellerkongress für die Verteidigung der Kultur gegen den Krieg und Faschismus* in Paris teil. Dort hielt er am 23. Juni die Rede *Der Kampf um den jungen Menschen*. 1936 erschien sein bis heute bekanntestes Werk *Mephisto*. Dieser Roman wurde zu seiner ganz persönlichen literarischen Abrechnung mit den Künstlern, die sich, wie sein einstiger Freund und Schwager Gustaf Gründgens, mit Hitlerdeutschland arrangiert hatten. In einer Selbstanzeige erläutert der Autor: „Dieses Buch ist nicht gegen einen Bestimmten geschrieben, vielmehr: gegen den Karrieristen; gegen den deutschen Intellektuellen, der den

⁵³ NAUMANN, S.72.

⁵⁴ Ebd., S.72.

Geist verkauft und verraten hat. Dass er begabt ist, macht die Sache erst doppelt arg.“⁵⁵ Unbestritten trägt die Figur des Schauspielers Hendrik Höfgen Züge von Gustaf Gründgens. Dieser war im faschistisch beherrschten Deutschland geblieben, wurde 1934 Intendant des Staatlichen Schauspiels Berlin und 1936 zum Preußischen Staatsrat ernannt. Gründgens avancierte zu Hermann Görings Protégé und dieser beförderte ihn zu einem hoch dotierten kulturellen Repräsentanten Hitlerdeutschlands.⁵⁶ Im Übrigen gilt *Mephisto* als einziger im Exil geschriebener Roman, welcher als Spielort der Erzählung das Hitlerdeutschland hat. Insofern zeigt Klaus Mann damit eine „andere Seite der Medaille.“

Im September des gleichen Jahres (1936) begab sich Klaus Mann zusammen mit seiner Schwester auf einen viermonatigen USA-Aufenthalt (vor allem in New York) wo er eine Vortragstournee hielt. Während Erika ihren ‚Pfeffermühlen‘-Erfolg vergeblich fortzusetzen versuchte⁵⁷, „sprach [Klaus Mann] auf Kundgebungen und bei Vortragsabenden über die Gefahren des Faschismus in Europa.“⁵⁸ Als er danach nach Europa zurückkehrte, war es Klaus Manns oberste Vorbedingung, auch dort die Menschen mit einer Vortragsreihe vor dem Faschismus zu warnen. Die Reden des Autors trugen die Titel: *„Hoffnung auf Amerika und Das Amerika Roosevelts ist unser Bundesgenosse im Kampf gegen den Weltfaschismus.“*⁵⁹ Im März 1937 erwarb Klaus Mann die tschechische Staatsbürgerschaft, die seine vorläufige niederländische Staatsbürgerschaft für Ausländer aufhob.

⁵⁶ NAUMANN, S. 77.

⁵⁷ Ebd., S. 87.

⁵⁸ Ebd., S. 87.

⁵⁹ *Der Wendepunkt*, S. 362.

Im Mai und Juni des gleichen Jahres wurde er in ein Budapester Sanatorium eingewiesen und unterzog sich dort einer Entziehungskur wegen seiner Heroinsucht. In der ungarischen Hauptstadt lernte er den jungen amerikanischen Journalisten Thomas Quinn Curtiss kennen, der für einige Zeit ein neuer Weggefährte sein sollte. In dieser Zeit zeigte er dem Amerikaner Europa: „Es war ein guter Sommer“⁶⁰ notiert er in *Der Wendepunkt*, „ungeachtet der apokalyptischen Drohung, an die jedes politische Gespräch, jede Zeitungslektüre grausam erinnerte. Seltsamer-, paradoxerweise bringen wir es fertig, glücklich zu sein, auch im Schatten der Drohung. Ich war glücklich.“⁶¹ Dies gilt als weiteres Beispiel für eine, wenn auch nur kurzfristige, Eros-Idylle, die Klaus Mann selbst noch kurz vor Kriegsausbruch erlebte.

Aufgrund seiner zunehmenden Depressionen unternimmt Klaus Mann den Versuch einer Flucht vor der Realität mit Hilfe von Drogen, vor allem Heroin. Folglich musste Klaus Mann 1938 eine neue Entziehungskur in einer Züricher Privatklinik beginnen. Dieser Aufenthalt behinderte nur kurzfristig sein Engagement gegen den Faschismus, denn als Reporter wurde er im gleichen Jahre Augenzeuge des Spanischen Bürgerkrieges. Die gewaltsame Ausbreitung des Faschismus über Europa zwang ihn, wie viele andere im Exil lebende Landsleute, zunächst nach Übersee auszuweichen.

Demzufolge ging Klaus Mann im September 1938 zurück in die USA, diesmal allerdings für längere Zeit, nämlich als Emigrant. Er finanzierte sich zunächst seinen Lebensunterhalt damit, dass er wieder auf eine Vortrags tour ging. Er reiste quer durchs

⁶⁰ *Der Wendepunkt*, S. 424.

⁶¹ Ebd., S. 424.

Land und hielt „in freier Rede“ Vorträge „in vielen Städten und Städtchen zwischen New-York und Los-Angeles, zwischen Beverly Hills und Brooklyn [...]“⁶² über die deutsche Gefahr, die deutsche Tragödie, das deutsche Rätsel und die deutsche Zukunft. In *Der Wendepunkt* schreibt Klaus Mann: „In meinem Vortrag *A Family against a Dictatorship* gab es heitere, auch sentimentale Stellen, um derentwillen die leicht-gerührten, leicht amüsierten „lecture“-Auditorien mir mancherlei verzeihen: sogar den Ernst meiner Warnung.“⁶³ Dies war demnach sein Versuch, ein an „Entertainment“ gewöhntes Publikum vor den ernststen Zuständen in Europa zu informieren.

Klaus Manns zweiter bedeutender Exilroman *Der Vulkan* erschien im Sommer 1939, das heißt einige Wochen vor dem Ausbruch des Zweiten Weltkrieges.⁶⁴ Seinem Roman unter *Emigranten*, wie er mit Untertitel heißt, den er für „[seine] umfangreichste Arbeit, vielleicht [seine] beste“⁶⁵ hielt, widmete sich Klaus Mann, wie er in *Der Wendepunkt* selbst urteilte, eifrig und besorgt, beinahe zwei Jahre, denn sein Ziel war „[...] das wirre, reiche, trübe Exil-Erlebnis in epische Form zu bringen.“⁶⁶ Zu diesem Roman beglückwünschte Lion Feuchtwanger, dessen Roman *Exil* ein Jahr später erschien, Klaus Mann herzlich und erklärte, dass dieses wichtige Buch „[...] seinen Autor in die erste Reihe derjenigen rückt, die heute in deutscher Sprache schreiben.“⁶⁷ Aber am wertvollsten waren für ihn die folgenden Worte seines Vaters Thomas Mann: „Sie haben Dich ja lange nicht für voll genommen, ein Söhnchen in Dir gesehen und einen Windbeutel [...]. Aber nun ist

⁶² *Der Wendepunkt*, S. 373.

⁶³ Ebd., S. 373

⁶⁴ Ebd., S. 376.

⁶⁵ Ebd., S. 377.

⁶⁶ Ebd., S. 376.

⁶⁷ STRAUSS / MIERMONT, S. 159.

wohl nicht mehr zu bestreiten, dass Du mehr kannst, als die Meisten.“⁶⁸ Hiermit findet zwischen Vater und Sohn eine Versöhnung statt – und zwar sowohl auf der Ebene des Eros und des Engagements, da Thomas Mann einerseits der „Forderung des Tages“ bewusst wird und er andererseits das schriftstellerische Talent seines Sohnes anerkennt.

1939 vollendete Klaus Mann zusammen mit seiner Schwester die Essaysammlung *Escape to Life*. Dieses war eine Auftragsarbeit für einen amerikanischen Verlag. Mit journalistischer Routine entwarfen die beiden Verfasser ein facettenreiches Bild prominenter Emigranten, das allen namenlosen Kämpfern gegen Hitler gewidmet war. Die beiden versuchten eine Orientierungshilfe durch die Vielschichtigkeit der deutschen Emigration zu geben und dabei ein möglichst lebendiges Bild von der Vielfalt ihrer Gesichter und ihrer geistigen Kräfte festzuhalten. Sie wollten dadurch verdeutlichen und aufklären, dass es nicht nur einzelne Personen waren, die aus welchen Gründen auch immer vertrieben wurden, und somit zusätzlich beweisen, dass die Opfer der Nazi-Verfolgung vielmehr eine ganze komplexe Kultur – die wahre deutsche Kultur - waren.

1941 wurde Klaus Mann Herausgeber der Zeitschrift *Decision*, die von Januar 1941 bis Februar 1942 in Amerika auf Englisch erschien. Im ersten Heft standen im Editorial die Sätze:

Wir nennen diese Zeitschrift *Decision*, also Entscheidung, nicht weil wir ein klar umrissenes politisches oder intellektuelles Programm haben. Dieser Titel meint vielmehr, dass wir uns entschieden haben, ein Programm zu suchen. Diese Zeitschrift soll kein Sprachrohr für europäische Flüchtlinge sein; sie soll wirksam werden als ein Instrument, um die Beziehungen zwischen amerikanischer und europäischer Geisteswelt zu intensivieren.⁶⁹

⁶⁸ STRAUSS / MIERMONT, S. 160.

⁶⁹ NAUMANN, S. 110.

International war auch die Liste der Mitarbeiter zusammengesetzt, die einer wahren Parade von Prominenten gleichkam: Aldous Huxley, Upton Sinclair, Somerset Maugham, Carston McCullers gehörten dazu, auch Jules Romains, Christopher Isherwood, Jean-Paul Sartre, Stefan Zweig, Franz Werfel, Heinrich Mann und Thomas Mann.⁷⁰

1942 schrieb Klaus Mann in englischer Sprache seine Autobiographie *The Turning Point*, die er direkt nach Kriegsende ins Deutsche übertrug. Die deutsche Übersetzung *Der Wendepunkt* wurde jedoch erst in den 50er Jahren in seiner ehemaligen Heimat verlegt. Seine deutsche Übersetzung zeugte von politischer Weitsicht, denn Klaus Mann erkannte schon 1945, dass es ohne die aufrichtige Verständigung zwischen Ost und West, das heißt, zwischen den zwei Großmächten der Nachkriegszeit, der Sowjetunion und den USA, keinen Frieden geben könnte. Der zentrale Topos in seinem Werk erklärt jedoch die Entscheidung des Autors, am Ende dieses Lebensberichts seine Rolle als bloßer „Kommentator, Warner, Propagandist und Kritiker“⁷¹ aufzugeben und in die amerikanische Armee einzutreten.

Der Entschluss war sowohl ein Ergebnis politischer Überzeugung, als auch eine Reaktion auf persönliche Krisenstimmungen. 1944/45 nahm Klaus Mann – in der psychologischen Kriegführung eingesetzt – an der Invasion der alliierten Streitkräfte teil, die, von Süden kommend, die deutschen Truppen aus Italien zurückdrängten.⁷²

Während er sich zuvor ausschließlich mit Worten gegen die Herrscher seines Vaterlandes gerichtet hatte, unterlag sein Engagement einer Progression, weil er nun konkreter in Uniform, gegen Hitler und seine Partei vorging. Seinen Dienstbeginn in der

⁷⁰ Vgl. NAUMANN, S. 110.

⁷¹ METZLER, *Autoren Lexikon*, S. 438.

⁷² Ebd., S. 438.

US-amerikanischen Armee begann Klaus Mann am 4. Januar 1943 und erwarb somit am 25. September des gleichen Jahres die amerikanische Staatsbürgerschaft. Bei Kriegsende konnte er „[...]als Sonderberichterstatter der Army-Zeitung *The Stars and Stripes* seine Heimat [wiedersehen].“⁷³ Für die Armeezeitung reiste er im Mai und Juni des Jahres 1945 als Berichtserstatter nach Österreich und Deutschland. Seinem Vater Thomas Mann berichtete er: „Die Zustände hier sind zu traurig“⁷⁴, wobei er am 16. Mai 1945 ahnte: „Diese beklagenswerte, schreckliche Nation wird Generationen lang physisch und moralisch verstümmelt, verkrüppelt bleiben“⁷⁵

Obwohl Klaus Mann im Exil so unermüdlich vom ‚anderen Deutschland‘ geschrieben hatte, fand er bei seiner Rückkehr davon leider nur allzu wenig vor. Und auch die Sehnsucht und der Wunsch nach einer friedlichen Weltrepublik stellten sich mit dem bald darauf ausbrechenden Kalten Krieg schnell als Illusion heraus. Seine Hoffnung auf Frieden nach Ende des zweiten Weltkrieges wurde durch den Ausbruch des sich fast sofort anschließenden Kalten Krieges zerstört. Auch nach seiner Entlassung aus dem Kriegsdienst am 28. September 1945 fand Klaus Mann keinen Trost. Nach Ende des zweiten Weltkrieges war sein politisches Engagement, das im Laufe der Jahre vielleicht zum wichtigsten Bestandteil seines Lebens geworden war, nicht mehr nötig, wodurch er auf der Suche nach einem neuen Lebenssinn leichter in die schon vorhandenen Depressionen abgleiten konnte. Zunächst reiste er abwechselnd nach Rom, Amsterdam, New York oder Kalifornien. Selbst seine Aufenthalte in der Heimat als Besucher brachten ihn nicht davon ab, sich das Leben zu nehmen.

⁷³ METZLER, *Autoren Lexikon*, S. 439.

⁷⁴ NAUMANN, S. 121.

⁷⁵ Ebd., S. 121.

Auch wenn sein Selbstmordversuch am 11. Juli 1948 in Kalifornien missglückte, starb Klaus Mann an einer Überdosis von Schlaftabletten am 21. Mai 1949 in Cannes. Sein Selbstmord könnte insofern als Zeichen eines engagierten Kämpfers, dessen Glauben an eine friedliche, vom Eros bestimmte Welt, enttäuscht, ja zerstört wurde. Interessant wäre zu spekulieren, inwieweit seine Entscheidung, seinem Leiden ein plötzliches Ende zu setzen, dem Wunsch entsprach, eine mythologisch anmutende Tragödie zu schaffen.

2. *Flucht in den Norden: Ein erster Schritt zum Vulkan*

2.1 Inhaltsüberblick und Entstehungsgeschichte

Klaus Mann verließ Deutschland im März 1933. *Flucht in den Norden* war sein erstes Werk, das im Exil entstand und das sehr von den politischen und persönlichen Umständen Manns geprägt ist. Der Roman entstand in nur knapp drei Monaten: von Mitte Januar bis Mitte April 1934.⁷⁶ In seiner Autobiographie *Der Wendepunkt* bekannte der Autor, er habe die finnische Liebesgeschichte „fast von selber, wie unter Diktat“⁷⁷ geschrieben. Besonders schwierig fiel ihm das Schreiben anscheinend nicht, denn, so Klaus Mann selber: „Alle Figuren und Situationen schienen fertig und bereit in mir: Ich brauchte sie nur aufs Papier zu bringen.“⁷⁸

Wie bereits im biographischen Teil dieser Arbeit erwähnt, war Klaus Mann während des Sommers des Jahres 1932 durch Skandinavien gereist, zusammen mit seiner Schwester Erika. Zeitweilig wurden sie aber auch von ihrer Schweizer Freundin Annemarie Schwarzenbach begleitet. In dem umfassenden Bericht mit dem Titel *Nördlicher Sommer* hat Klaus Mann die Erlebnisse seiner Fahrt verschriftlicht. In seinem davon inspirierten Werk *Flucht in den Norden* geht es, laut Klaus Mann, wiederum um „die große[n] Panoramen, die mich damals bezaubert hatten; ich beschrieb Menschen, die mir in Finnland begegnet, Stimmungen und Stimmen, Gesichte und Akzente, die in meinem Gedächtnis

⁷⁶ NAUMANN, Nachwort, S. 275.

⁷⁷ *Der Wendepunkt*, S. 334.

⁷⁸ Ebd., S. 334.

lebendig geblieben waren.“⁷⁹ Einer dieser Menschen war Annemarie Schwarzenbach, die laut Klaus Mann sogar als Vorbild für die Hauptfigur Johanna gedient haben soll: „Dem Mädchen Johanna gab ich, in diskret-verspielter Weise, Züge und Gebärden [meiner] Schweizer Freundin, der lieben und schönen Annemarie.“⁸⁰

Annemarie Schwarzenbach, die übrigens im jungen Alter von 34 Jahren gestorben ist, führte auch, parallel zu Tätigkeiten als Journalistin und Photographin, ein schriftstellerisches Leben. Klaus Manns Beziehung zu der Schweizerin war nicht nur freundschaftlich orientiert, sondern man könnte sagen, dass beide sich gegenseitig für ihr Schreiben inspiriert haben. Roger Perret schreibt in seinem Nachwort zu ihrer Erzählung *Flucht nach Oben*: „[Es] findet im Leben und Werk der beiden befreundeten Schriftsteller ein Austausch statt, der mühelos Realität und Fiktion vermischt.“⁸¹ Am deutlichsten wird das in Klaus Manns Wahl des Buchtitels *Flucht in den Norden*, der eindeutig auf den Titel von Schwarzenbachs 1933 veröffentlichter Erzählung *Flucht nach Oben* anspielt.⁸²

Flucht in den Norden war der erste Roman Klaus Manns, der die Erfahrungen deutscher Exilanten zum Thema machte. Mann charakterisierte selbst sein Werk als „Liebesroman mit einem moralpolitischen Hintergrund“⁸³, denn im Roman wird „[...] [der] Einbruch der Politik in die private Sphäre der Menschen“⁸⁴ beschrieben. Erneut wird hier der Zwiespalt zwischen Eros und Engagement verdeutlicht.

⁷⁹ *Der Wendepunkt*, S. 334.

⁸⁰ Ebd., S. 334.

⁸¹ PERRET, Roger, Nachwort, *Flucht nach Oben*, S. 232.

⁸² Ebd., S. 238.

⁸³ NAUMANN, Nachwort, *Flucht in den Norden*, S. 278.

⁸⁴ NAUMANN, S. 278.

Das 1934 beim Amsterdamer Querido Verlag erschienene Exilwerk handelt von einer jungen deutschen Frau, die, wie der Titel bereits andeutet, in den Norden Europas flieht. Mitfühlend schildert Mann das Schicksal seiner Protagonistin namens Johanna; diese ist „zerrissen zwischen individuellem Glück und höherer Verantwortung, zwischen Liebe und Politik.“⁸⁵ Ihr Exildasein steht in direkter Verbindung mit ihrer politischen Neigung zum Sozialismus, denn ihr Exil ist, zumindest während sie sich im Norden befindet, eine Flucht vor ihrem politischen Engagement, zu dem sie sich als überzeugte Antifaschistin verpflichtet fühlt. Doch ist dieses Engagement lebensgefährlich: In Deutschland wurde sie wegen ihrer Verbindung zur kommunistischen Partei von den Nazis vorübergehend in Haft genommen. Johanna flieht zunächst in den Norden Europas, zu ihrer Freundin Karin, denn sie ist überzeugt, dass sie „[b]ei der nächsten Verhaftung doch ins Lager gekommen [wäre].“⁸⁶

Die Zeit, die Johanna dort bei Karin verbringt, ist eine Art Zwischenstation, eine Erholungsphase. Sie sammelt neue Kraft und macht sich Gedanken über den Sinn ihres ideologischen Kampfes. Die Kraft schöpft Johanna aus der leidenschaftlichen Beziehung zu Karins Bruder Ragnar, der sie völlig in seinen Bann zieht. Aber wohin wird diese Erholungs- und Liebesphase führen?

⁸⁵ NAUMANN, Uwe, Kommentar über *Flucht in den Norden*, Buchrücken.

⁸⁶ *Flucht in den Norden*, S. 68.

2.2 Personenkonstellation

2.2.1 Johanna-Bruno-Ragnar

In Hellas der Beginn von Epos und Tragödie, die Errichtung der Polis auf dem Adonistischen Prinzip und dem pädagogischen Eros; in Hellas der Traum vom vollkommenen Menschen (nicht nur sein Geist sei Edel, sondern auch sein Körper, seine Geste!)

Klaus Mann, *Der Wendepunkt*.

Der Grundkonflikt der Protagonistin Johanna zwischen Eros und Engagement wird im Roman durch eine Dreiecks-Beziehung dargestellt: Johanna muss entscheiden, ob sie ihrem antifaschistischen Kampfgenossen Bruno und ihren Freunden im Pariser Exil oder dem schönen finnischen Jüngling Ragnar im idyllischen Norden treu bleibt. Von Bruno ist nur in Johannas Erzählungen die Rede, sowie in Telegrammen, die sie von ihm im Norden bekommt. Ob sie in Berlin je in Bruno verliebt war oder es zu ihrer Ankunftszeit im Norden noch ist, bleibt fraglich. Dennoch ist sicher, dass Johanna Bruno bewundert und lobt, denn ihm ist zu verdanken, dass sie ihre ‚Berufung‘ für die Politik gefunden hat. Deshalb ist es auch zunächst ihr Ziel, nur für kurze Zeit im Norden zu bleiben, um dann Bruno so schnell wie möglich nachzureisen: „Ich muss natürlich bald nach Paris zu ihm“⁸⁷, sagt Johanna, wobei sie zunächst die folgende Erklärung äußert: „Nur für ein paar Tage bin ich hier hergekommen [in den Norden], um dich [Karin] zu sehen und um mich erst mal etwas zu erholen. Aber wenn sie mich rufen, fahre ich morgen weg.“⁸⁸ Diesen Vorsatz setzt sie aber nicht um, denn Johanna zögert ihr Treffen mit Bruno lange hinaus. Johannas Zögern liegt vor allem daran, dass sich eine Liebesgeschichte zwischen ihr und Ragnar entwickelt, so dass der Eros und das Engagement ganz verdrängen scheint.

⁸⁷ *Flucht in den Norden*, S. 40.

⁸⁸ Ebd., S. 40.

Im „Land der tausend Seen“⁸⁹ wird Johanna, wenn auch nur kurzfristig, von der politischen Realität abgelenkt, die sich gerade in Europa entwickelt. Dort oben, am nördlichen Rande des europäischen Kontinentes findet sie eine Idylle vor, sowohl landschaftlich als auch gefühlsmäßig. In der Unberührtheit, die sich in den vielen Seen, den ungewöhnlichen und doch schönen Landschaften widerspiegelt, findet Johanna ihre ersehnte Erholung. Dennoch gilt ihre einzige Bewunderung und Aufmerksamkeit nicht dieser schönen, fremden Umgebung, wie dieser Kommentar des Erzählers klar schildert: „Johanna schien sich nur für die Landschaft zu interessieren; aber ihre Seitenblicke blieben an Ragnar hängen.“⁹⁰ Dass sie Karins ältesten Bruder anziehend findet ist augenscheinlich. Während sie sich Ragnar genauer anschaut, muss Johanna „[...] an einen Sklaven Michelangelos denken [...]. Ein Körper, qualvoll und herrlich gespannt, hochgeworfen in einer renitenten Kraftvergeudung; rührend, zu Tränen rührend in seiner hilflosen Stärke.“⁹¹ Dieser Vergleich mit einer antikisierenden Statue unterstützt die Hypothese, dass Johanna Eros und Idylle im Norden findet, denn genau so wie die nordische Landschaft, wird Ragnar als stark, rührend und beachtenswert empfunden. In dieser Sklavenfigur mit „hilflose[r] Stärke“, die später auch als „[...] ein pathetisch verfinsterter Galeerensträfling“⁹² beschrieben wird, könnte, neben Eros und Idylle, aber auch eine gewisse Tragik beobachtet werden. Ragnar stellt nur einen zeitweiligen Ersatz dar. Er würde alles tun, um mit ihr zu sein, kann sie aber nicht endgültig bei sich halten. Während er ihr sagt: „Wir können alles tun, worauf wir Lust haben, Johanna“⁹³, denkt sie: „Ich muss

⁸⁹ *Flucht in den Norden*, S. 73.

⁹⁰ Ebd., S. 72

⁹¹ Ebd., S. 73.

⁹² Ebd., S. 73.

⁹³ Ebd., S. 224.

weg von dir, ich muss weg von dir Ragnar - aber sie sagte es nicht [...].“⁹⁴ Den Grund dafür, dass Johanna Ragnar verlassen muss, erklärt der Autor selbst im *Wendepunkt*: „Der junge Gutsherr, an den unsere Heldin ihr Herz verliert, ist reich begabt mit attraktiven Eigenschaften, physiologisch, sowohl als auch geistig-charakterlich; indessen fehlt es ihm in beklagenswertem Maße an politischem Ernst und sozialer Ethik.“⁹⁵

Während die Beziehung zwischen Bruno und Johanna niemals expliziert als Liebesbeziehung bezeichnet wird, entwickelt sich zwischen Johanna und Ragnar ein engeres Verhältnis. Ragnar erwidert das Interesse, das Johanna für ihn empfindet. Dass es sich in diesem Abschnitt des Romans um eine Eros-Idylle, um eine Art Traumwelt handelt, wird deutlicher, als Johanna ihren Liebhaber als „[...] junge[n] Meergott“ beschreibt. Kurz nach dieser Episode wird Ragnar nicht mehr nur als Johannas idyllischer Meergott betrachtet, sondern vielmehr als ihr Liebhaber: „Da hieß er, der Geliebte, nicht mehr Ragnar und hatte keine Mutter keine Schwester mehr und keinen Besitz, es gibt nichts mehr von ihm zu erzählen.“⁹⁶ Es geht also weniger um Ragnar als Menschen, sondern um die Funktion des Geliebten, der Johanna aus der bedrohlichen politischen Welt herauslösen kann. Ragnars Beziehung zu Johanna ist, laut seiner Schwester Karin, nur ein „neues, süßes, hoffnungsloses Abenteuer“⁹⁷ was vorherzusehen ist. Damit ist klar, dass diese Liebesbeziehung letztendlich keinen Bestand haben wird.

⁹⁴ *Flucht in den Norden*, S. 224.

⁹⁵ *Der Wendepunkt*, S. 332.

⁹⁶ *Flucht in den Norden*, S. 120.

⁹⁷ Ebd., S. 101.

In einigen Passagen des Romans wird deutlich, dass Ragnar Johanna attraktiv findet. Bei diesen Beschreibungen gibt es beinahe homoerotische Anklänge, denn Johannas Körper wird als nahezu männlich dargestellt, wie zum Beispiel in einer Szene, in der Ragnar mit Johanna im See badet. Hier wird erzählt, dass er „[...] den leichten goldfarbenen Flaum auf ihren Schenkeln [betrachtete].“⁹⁸ Später, in der gleichen Passage, heißt es: „die Schienbeine waren glatt, während an den Waden aus dem Flaum sogar eine leichte Behaarung wurde. Er betrachtete sich auch die jüglingshafte Formung ihres vielleicht etwas zu langen Halses [...]“⁹⁹ Allerdings wird der homoerotische Aspekt des Romans zu einem späteren Zeitpunkt in dieser Arbeit erneut aufgegriffen.

Die Liebesgeschichte zwischen Johanna und Ragnar nimmt aufgrund einer späteren politisch-ideologischen Familienkrise, in der die Diskussion der politischen Ansichten Ragnars und Johannas einerseits und Jens' andererseits während eines Essens zu einem wahrscheinlich endgültigen Bruch führen wird, an Intensität zu. Es wird zunächst eine Reise von Seiten Madame Yvones, einem exzentrischen Gasten aus Paris, der sich im selben Zeitpunkt wie Johanna auf dem Gut der Familie befindet, vorgeschlagen. Auf diesen Vorschlag entgegnet Ragnar: „Ganz große Sache! Wir haben Abwechslung nötig.“¹⁰⁰ Diese Entscheidung ist höchst wichtig, denn sie impliziert auch, dass Johanna mitfährt und dass sie gleichzeitig eine unangenehme Situation verlässt, ihr entflieht, denn der Familienstreit hat schließlich viel mit ihrer Herkunft und Anwesenheit auf dem Familiengut zu tun.

⁹⁸ *Flucht in den Norden*, S. 75.

⁹⁹ Ebd., S. 75.

¹⁰⁰ *Flucht in den Norden*, S. 165.

Johanna wird erstens mit Ragnar und Madame Yvonne eine Reise nach dem Norden unternehmen, eine Reise, die sie letztendlich nur in der Gesellschaft ihres Geliebten Ragnar weiterführt.

Mit Ragnar allein fährt sie, oder vielmehr *flieht* sie weiter in den Norden, so wie der Titel es bereits zu verstehen gibt. Während dieser sehr intimen Reise kommen sich Johanna und Ragnar offensichtlich noch näher; vor allem verliebt sich Johanna tief in ihn. Dies sagt sie auch ganz deutlich am Ende des Romans: „Dass ich dich liebe, Ragnar, so sehr und stark, das ist die Wahrheit.“¹⁰¹ Jedoch muss Johanna sehr bald feststellen, dass ihre Liebe keinesfalls *grenzenlos* ist, da sie in Ragnar keinen vollkommenen Menschen erkennt. Er verkörpert zwar physisch das ‚Adonistische Prinzip‘, jedoch mangelt es ihm an politischem Bewusstsein, an Engagement.

2.2.2 Jens - Ragnar

Trotz derselben Herkunft, beziehungsweise desselben sozialen Milieus, unterscheiden sich die politischen Ansichten im topographischen Raum des Nordens stark und verursachen Spannungen. In seinem ersten Exilroman zeigt Klaus Mann, wie die politische Meinung zweier Brüder, Jens und Ragnar, divergiert und insofern die Familie spaltet, denn, so Karin: „Jens sympathisiert mit den finnischen Faschisten und bewundert das deutsche Nazi-Regime, Ragnar hasst und verachtet zutiefst, was im Dritten Reich

¹⁰¹ *Flucht in den Norden*, S. 271.

vorgeht“¹⁰², was auch von Jens selber bestätigt wird: „Ich bin sehr für Deutschland, Ragnar ist immer gegen Deutschland gewesen.“¹⁰³

Im Roman wird deutlich gezeigt, dass Ragnar ein sehr liberaler und lebenslustiger Mensch ist. Im Vergleich zu Jens, der vom Deutschtum begeistert ist, interessiert sich Ragnar eher für die französische Kultur. In seiner Bibliothek, ist „von den großen Franzosen alles da“, sagte er [Johanna] mit Stolz. „Sie sehen, von Racine bis Claudel, und Rimbaud und Stendhal und Flaubert und André Gide, Cocteau, Verlaine. Was für eine herrliche Literatur!“¹⁰⁴ Interessanterweise war Ragnar auch eine Weile in Paris und hat dort viel Zeit zusammen mit seiner exzentrischen Cousine Madame Yvonne verbracht, die sich wie Johanna als Gast auf dem Familiengut befindet. Im Vergleich zu Ragnar wird die Kleinkariertheit Jens’ durch die Kommentare, die er über die eigenartige Cousine äußert, deutlich: „Von der Familie wird sie jedenfalls schon lange nicht mehr empfangen.“¹⁰⁵ „Nur Ragnar - natürlich Ragnar - gibt sich noch mit ihr ab.“¹⁰⁶ Ragnar ist also der ‚offenere‘ Bruder. Im Gegensatz zu seinem Bruder macht Jens den Eindruck, überhaupt nicht tolerant zu sein. Dies könnte unter anderem eine Erklärung dafür sein, dass er mit dem aufkommenden Faschismus in Deutschland sympathisiert.

Schon früh spricht Jens von seiner Begeisterung für die politischen Entwicklungen Deutschlands: „Jedenfalls“, meinte er abschließend, „alles, was in Deutschland geschieht, muss doch einen gewissen *Sinn* haben. In Deutschland geschieht doch nichts ohne Sinn und

¹⁰² NAUMANN, S. 69.

¹⁰³ *Flucht in den Norden*, S. 18.

¹⁰⁴ Ebd., S. 56.

¹⁰⁵ Ebd., S. 137.

¹⁰⁶ Ebd., S. 137.

Verstand’“¹⁰⁷. Man erfährt im Roman ebenfalls, dass Jens bereits in Deutschland gewesen ist: „Vor zwei Jahren, ich war in Berlin, Heidelberg und Nürnberg. Ein sehr schönes Land, sehr achtenswert; romantisch und dabei sehr achtenswert.“¹⁰⁸ Zu diesem Kommentar Jens’ fällt dem Leser ein Bild ein, das man häufig mit Deutschland assoziiert: Deutschland als Land der Dichter und Denker. Jens scheint in das Land verliebt zu sein und dadurch die politischen Ereignisse als gut und sinnvoll zu erachten.

Ein Opernbesuch Jens’ wird für ihn zum Schlüsselereignis: „Ja, ich habe den Lohengrin gehört, in München, bei den Festspielen. Ich habe vergessen zu erzählen, dass ich auch in München war.“ *Lohengrin*, eine bekannte Oper Wagners – beliebter Komponist der Nationalsozialisten – wird vermutlich absichtlich von Klaus Mann zu Jens in Bezug gesetzt, da Wagners Werke fast ausschließlich von ‚germanischen Themen‘ handeln. Wenn man an Hermann Hesses Roman *Der Steppenwolf* und vielleicht noch mehr an seinen Musikroman *Gertrud* denkt, erinnert man sich, dass Hesse die Musik Wagners mit dem Gefährlichen und Dekadenten in Verbindung brachte. In einem Brief an Klaus Manns Vater Thomas äußert sich Hesse so über den deutschen Komponisten:

Ich kann ihn [Wagner], offen gesagt, nicht ausstehen. Und vermutlich empfand ich beim Blick auf jene Zeitung mit Hitlers Superlativen über Wagner Ihnen gegenüber so etwas wie ‚Da haben Sie Ihren Wagner!‘ Dieser gerissene und gewissenlose Erfolgsmacher ist genau der Götze, der ins jetzige Deutschland passt.¹⁰⁹

¹⁰⁷ *Flucht in den Norden*, S. 18.

¹⁰⁸ Ebd., S. 18.

¹⁰⁹ MANN, Thomas, HESSE, Hermann, *Briefwechsel*, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 1984. S. 58.

Damit brachte Hesse ganz deutlich die Musik Wagners in Zusammenhang mit den politischen Ereignissen des von den Nationalsozialisten regierten Landes. Um zu bestätigen, dass Klaus Mann sicherlich nicht zufälligerweise den Komponisten Wagner mit Jens assoziiert hat und dass Wagner tatsächlich eine Art ‚gefährliche Musik‘ komponiert habe, könnte man noch an einen anderen bekannten Anti-Wagnerianer denken, nämlich an den Philosophen Nietzsche, der in seinem Werk *Der Fall Wagner* seinen Ekel für seinen Zeitgenossen deutlich geäußert hat: „Ist Wagner überhaupt ein Mensch? Ist er nicht eher eine Krankheit? Er macht Alles krank, woran er rührt – er hat die Musik krank gemacht.“¹¹⁰ Zunächst behauptet Nietzsche, Wagners Musik sei „böse, raffiniert, fatalistisch“.¹¹¹ Dabei bleibe sie aber „populär - [denn] sie [habe] das Raffinement einer Rasse, nicht eines Einzelnen“.¹¹² Auch auf *Lohengrin* geht Nietzsche ein: „Der *Lohengrin* enthält eine feierliche In-Acht-Erklärung des Forschens und Fragens. Wagner vertritt damit den christlichen Begriff ‚du sollst und musst glauben‘. Es ist ein Verbrechen am Höchsten, am Heiligsten, wissenschaftlich zu sein...“¹¹³

Jens verkörpert diesen absoluten Glauben an Hitler und seine Lehre geradezu. Ständig lobt er das Nazi-Regime und dessen faschistischen Führer. Ein Höhepunkt seiner Treue dem Regime gegenüber wird offenbar in seinen Kommentaren, die er während eines Abendessens im finnischen Familienkreis ausdrückt: „Was in Deutschland geschieht, ist Weltgeschichte. Ein großes Volk hat sich selber gefunden, indem es seinen Führer fand.

¹¹⁰ MANN / HESSE, S. 21.

¹¹¹ Ebd., S. 13.

¹¹² *Der Fall Wagner*, S. 13.

¹¹³ Ebd., S. 18.

Davon sollten wir alle lernen.“¹¹⁴ Dieses Loblied reizt die deutsche Antifaschistin Johanna, aber auch deren Liebhaber Ragnar bis an alle Grenzen. Johanna erwidert Jens empört: „Wissen Sie denn, wovon sie reden? Wissen Sie denn, was in Deutschland geschehen ist und täglich geschieht?! Ahnen Sie denn, zu was für Katastrophen das führen muss – führen muss, verstehen Sie mich?! – Volksbewegung!“¹¹⁵

Als ob er noch nicht genug gesagt hätte, tut Jens noch seine Meinung zu dem, was Johanna über ihre Heimat gesagt hat, kund: „Es lebe Deutschland!“ sagte er liebenswürdig. „Ich bin ein Ausländer [in Deutschland] aber ich habe es immer geliebt. Und gerade jetzt – gerade jetzt liebe ich es mehr als je!“¹¹⁶ Jens wünscht sich sogar einen ‚Anschluss‘ Finnlands an das faschistische Reich: „Ich lasse auch die große politische Bewegung hochleben, die unserem Land dieselbe Ordnung bringen wird, dieselbe Selbstbesinnung und Ertüchtigung, deren die Deutschen sich Deutschland heute erfreut. Die faschistische Bewegung in unserem Lande- sie soll leben und siegen!“¹¹⁷

Während Jens von den Nazis und von der deutschen Kultur völlig begeistert ist, ist Ragnar gegen die Nazis, gegen Deutschland überhaupt. Ragnar ist nach all den Kommentaren seines Bruders so wütend, dass er ihn aus dem Haus weg schickt, mit dem Urteilsspruch: „Ich verbiete dir, in meinem Hause so zu sprechen!“¹¹⁸ Die unterschiedliche politische Meinung der Brüder ist Grund für ihr Unverständnis und sogar für den großen Streit. Somit dringen auch die ideologischen Konflikte, die Deutschland und die deutschen Exilanten belasteten, in die Idylle ein und werden hier als Bruderstreit reflektiert.

¹¹⁴ *Flucht in den Norden*, S. 149.

¹¹⁵ Ebd., S. 149.

¹¹⁶ Ebd., S. 150.

¹¹⁷ Ebd., S. 150.

¹¹⁸ Ebd., S. 150.

2.2.3 Karin-Jens-Ragnar / Johanna-Georg-Felix

Die Verschiedenheit der politischen Meinungen innerhalb ein- und derselben Familie taucht aber auch bei Johanna und ihren Brüdern Felix und Georg auf. Durch Johannas Erzählungen erfährt der Leser, dass ihre Familie, politisch gesehen, derer Karins sehr ähnlich ist. Die Konstellation Karin-Jens-Ragnar ist somit eine ‚finnische Widerspiegelung‘ von Johanna und ihren zwei Brüdern; denn so wie Karin hat Johanna einerseits einen faschistisch engagierten Bruder, Felix, und andererseits einen liberalen, sozialistisch orientierten Bruder, Georg, der bereits von Paris aus gegen die Nazis kämpft. Johanna, die ihre Heimat verlässt, erreicht den Norden und wird dort mit dem gleichen Problem konfrontiert, nur in etwas kleineren Dimensionen. Insofern könnte man von einem Mikrokosmos, dem Gut der Familie Karins im Norden, als einer Widerspiegelung des heimischen Makrokosmos Deutschland sprechen. Diese Hypothese wird noch glaubwürdiger durch einen Kommentar Jens’, den er schon früh im Roman an Johanna und an seine Schwester Karin richtet: „Komisch [...], ihr seid euch zugleich entgegengesetzt und verwandt; eine Art von umgedrehter Verwandtschaft...“.¹¹⁹ Wenn es schon um eine „umgedrehte [...] Verwandtschaft“ zwischen Johanna und Karin geht, dann könnte man ebenso erklären, dass die Konstellation zwischen Ragnar und Georg, sowie auch zwischen Jens und Felix eine „umgedrehte [...] Verwandtschaft“ verkörpert. Hier wird also über spiegelbildliche Personenkonstellationen ein ideologischer Konflikt behandelt.

¹¹⁹ *Flucht in den Norden*, S. 27.

2.2.4 Johanna-Karin-Ragnar

Das Liebesdreieck Johanna-Bruno-Ragnar geht nicht einfach in einer Widerspiegelung des Grundkonflikts zwischen Eros und Engagement auf. Es wird noch komplizierter dadurch, dass Karin in ihre Freundin Johanna verliebt ist. Dass es zu einem solchen Ereignis im Roman kommen könnte, wird bereits am Anfang der Handlung angedeutet. Schon in den ersten Seiten des Romans wird Johanna nicht gerade als mädchenhaft beschrieben: „Sie rannte wie ein Junge, der endlich, endlich aus der Schule darf. Ihr Haar [...] war geschnitten wie das Haar eines Jungen. Man hätte sie, aus einer einiger Entfernung, für einen Gymnasiasten halten können.“¹²⁰ In einer anderen Szene der Geschichte vergleicht Madame Yvonne Johanna mit ihrem Ex-Liebhaber: „Sie sehen dem Jungen ähnlich, mit dem ich in London verlobt war. Ja, das tun Sie. Er war ein reizender Kerl.“¹²¹

Später wird in einer weiteren Szene über Johanna gesagt, dass sie „die [...] empörte und hilflose Miene eines Schuljungen“¹²² hat. Von der Großmutter Ragnars wird sie sogar für einen Jungen gehalten. Ragnars Mutter übersetzt die Worte der alten Frau folgendermaßen: „Sie hält Sie für einen Jungen. [...] Es ist drollig. Sie fragt, ob sie einen neuen Enkelsohn habe. Das machen die Hosen.“¹²³

¹²⁰ *Flucht in den Norden*, S. 8.

¹²¹ Ebd., S. 140.

¹²² Ebd., S. 159.

¹²³ Ebd., S. 181.

Obwohl Johanna regelmäßig als jugenhaft beschrieben wird, ist sie nicht diejenige, die Gefühle für eine andere Frau – in diesem Fall Karin – empfindet, sondern diejenige, die von einer Frau, Karin, geliebt wird. Natürlich könnte man dazu sagen, dass das Äußere der Protagonistin nicht zu Vorurteilen führen sollte, besonders weil Kurzhaarschnitte und das Tragen von Hosen bei vielen Frauen bereits am Anfang der 30er Jahre beliebt waren. Dennoch fragt man sich, warum sich Klaus Mann für eine Heldin, die so jugenhaft wirkt, entschieden hat. Vielleicht hat es damit zu tun, dass er einer homoerotischen Liebe, die, obwohl sie nicht im Vordergrund steht, Glaubwürdigkeit verleihen wollte. Später wird auch Karin beschrieben und, obwohl dies nicht explizit gesagt wird, erfährt man, dass sie offenbar auch wie ein Junge aussieht, denn Jens sagt: „Eigentlich seht ihr euch sehr ähnlich. Ja, ihr habt entschieden eine gewisse Ähnlichkeit. Ihr könntet Schwestern sein, wisst ihr das?“¹²⁴ Dies unterstützt also die Tatsache, dass Karin und ihr Familienkreis den Johannes widerspiegeln und dass Karin deshalb höchstwahrscheinlich auch burschikose Züge hat.

Dass es eine gewisse ‚Liebe‘ und naive Peinlichkeit zwischen beiden Mädchen gibt, wird durch den weiteren Verlauf der oben zitierten Szene, „Karin und Johanna wurden gleichzeitig rot“¹²⁵, angedeutet, dennoch wird erklärt, dass Johanna den Kommentar anders empfindet als ihre Freundin „[...] bei Johanna lief die Röte als eine heftige Wärme über die Stirn, bei Karin flog sie als ein zartes, fleckiges Rosa über die Wangen.“¹²⁶ Während Johanna lediglich freundschaftliche Gefühle empfindet, hat sich Karin tatsächlich in Johanna verliebt. Nachdem Jens sich über die Ähnlichkeit der zwei jungen Frauen geäußert

¹²⁴ *Flucht in den Norden*, S. 26.

¹²⁵ Ebd., S. 26.

¹²⁶ Ebd., S. 26.

hat, „[sahen sich] Karin und Johanna [...] eine Sekunde lang in die Augen, ganz ernst, prüfend, als suche jede ihr eigenes Spiegelbild im Blick und im Antlitz der Anderen.“¹²⁷

Dass Karin gewisse Gefühle für ihre deutsche Freundin empfindet, wird allerdings noch wesentlich deutlicher, als Johanna nach ihrer Ankunft in Karins Zimmer übernachtet. „[Diese] hatte angefangen, Johannas Haar zu streicheln. Sie streichelte auch ihre Stirne und ihre Ohren; dann blieb ihre Hand auf Johannas Hinterkopf liegen.“¹²⁸ Karin scheint diesen Moment sehr zu genießen, denn ihr „Gesicht [...] blieb übergossen vom unbegreiflichen Frieden.“¹²⁹ Es wird sogar eine noch höhere Ebene erreicht: „[Karin] berührte mit ihren Lippen die feuchte und heiße Wange Johannas; sie berührte mit ihren Lippen Johannas Mund. Sie zog sie inniger an sich. Ihre Umarmung war nicht mehr die sanfte Geste der Freundinnen, die abends im vertrauten Gespräche sitzen. Sie hielten sich anders umschlungen.“¹³⁰

Die Freundschaft der beiden Frauen hat zuvor offensichtlich eine andere Qualität besessen: „Von diesem anderen war früher nichts in ihrer Kameradschaft gewesen. Da es nun da war und solche Macht hatte, ließ Johanna, die weinende, es geschehen [...]. Dass Karin Johanna nicht nur körperlich anziehend findet, sondern dass sie viel tiefere und ernstere Gefühle hat, entdeckt man im Laufe des Romans, als Karin eine gewisse Eifersucht zeigt. Am deutlichsten wird dies in der Szene, in der Johanna, Ragnar und Karin sich an einem See in der Nähe des Gutes befinden.

¹²⁷ Ebd., S. 26.

¹²⁸ *Flucht in den Norden*, S. 30.

¹²⁹ Ebd., S. 31.

¹³⁰ Ebd., S. 31.

Während des Badens am See tragen Ragnar und Johanna einen kleinen Schwimmwettkampf aus. Beiden scheint es hervorragend zu gehen. Beide kommen um die Wette schwimmend gleichzeitig bei Karin an, die sich an anderer Stelle im Wasser befindet. Diese spürt, dass Johanna und ihr Bruder Ragnar sich sehr mögen und dass sie miteinander sehr viel Spaß haben. Ihr ironisch wirkender Kommentar an die beiden lautet: „Fein macht ihr das!“¹³¹ Johanna, nicht ganz blind und unsensibel, „glaubte jedoch zu spüren, dass dieses Lächeln mühsam, angestrengt, erzwungen war.“¹³²

Johanna erinnert sich, dass Karin sie schon einmal so angelächelt hat und zwar, als sie eben so einen Wettlauf gemacht hatte, damals aber mit dem anderen Bruder Karins, Jens. Obwohl die Gefühle Johannas für Jens nicht mit denen, die sie für Ragnar empfindet, zu vergleichen sind, hat Karin auf die gleiche Art und Weise reagiert, und zwar mit Eifersucht: „Damals hatte Karin ähnlich gelächelt. Es war eine unangenehme Erinnerung; sie wurde von Johanna verscheucht“¹³³.

Dass Karin die ‚Verliererin‘ der ‚Vierecksbeziehung‘ sein sollte, wird in der folgenden Passage der Erzählung deutlich: „Würde sie mit Ragnar um Johanna kämpfen? Ach, sie wusste doch, wie schnell sie unterliegen müsste. Gegen diesen Bruno wäre sie aufgekommen, dieser Bruno hatte ihr nicht Angst gemacht.“¹³⁴ Allerdings weiß Karin, dass sie gegen ihren Bruder Ragnar nicht antreten kann. Bevor Johanna das Familiengut Richtung Norden an Ragnars Seite verlässt, spricht sie mit Karin über ihre Beziehung bzw.

¹³¹ *Flucht in den Norden*, S. 78.

¹³² Ebd., S. 78.

¹³³ Ebd., S. 78.

¹³⁴ Ebd., S. 101.

ihre Missverständnisse. Anlass für dieses Gespräch ist die Ankündigung Karins, nicht mit Ragnar, Madame Yvonne und Johanna in den Norden reisen zu wollen. Johanna versteht dank ihrer Sensibilität, dass dies an Karins Unwohlsein in Gegenwart der Geliebten liegt, da sie wegen ihrer Gefühle leiden würde. Als Johanna mit Karin darüber reden will, antwortet Karin: „Lass doch, lass doch.“ Karin winkte ihr ab. „Wir wollen nicht davon reden. Ich werde schon damit fertig, auch damit. Man bekommt Übung...“¹³⁵

Vor dem biographischen Hintergrund gesehen könnte die homoerotische Stimmung der zitierten Passagen damit erklärt werden, dass die Figuren Karin und Johanna, aber auch Ragnar und Johanna mit Klaus Mann Hans Aminoff assoziiert werden können. Während seiner Skandinavien-Reise im Sommer 1932 hatte Klaus Mann eine „leidenschaftliche Beziehung mit Hans Aminoff erlebt, dem Oberhaupt einer einflussreichen Familie aus Pekkala, Finnland.“¹³⁶ Obwohl es im Roman vor allem um eine heterosexuelle Liebe geht, wäre es dennoch möglich, des Autors eigene Liebesgeschichte in jener der zwei Protagonisten seines Romans zu erkennen. Klaus Mann hatte bereits zu dem Zeitpunkt einige Werke verfasst, wie zum Beispiel seinen ersten Roman *Der fromme Tanz*, in denen das Thema Homosexualität sehr präsent war. Der Grund, aus dem er eine Heldin und keinen Helden für seine Geschichte gewählt hat und somit die autobiographischen Bezüge verwischt, könnte Uwe Naumann zufolge folgender sein: „Offenbar war dem Autor an der größtmöglichen Breitenwirkung seines Romans gelegen, und er wollte dies nicht gefährden durch eine [homosexuelle] Figurenkonstellation, die manchen zeitgenössischen Leser wohl irritiert hätte.“¹³⁷

¹³⁵ *Flucht in den Norden*, S. 170.

¹³⁶ NAUMANN, Uwe, Nachwort, *Flucht in den Norden*, S. 276.

¹³⁷ Ebd., S. 277.

2.3 Die Topographie im Roman *Flucht in den Norden*

2.3.1 Einleitung zur Topographie des Werkes

Die Topographie, und damit ist die „Beschreibung und Darstellung einer geographischen Örtlichkeit“¹³⁸ im Exilroman *Flucht in den Norden* gemeint, spielt eine bemerkenswerte Rolle, denn die Heldin des Romans bewegt sich zwischen drei Hauptorten, beziehungsweise zwischen drei Ländern, nämlich Deutschland, einem unbenannten Land im ‚Norden Europas‘ und Frankreich. Johanna verlässt zunächst ihre Heimat Deutschland, um sich dann bei ihrer Freundin im ‚Norden‘ niederzulassen, wo sie sich für eine begrenzte Zeit von ihren anstrengenden Erfahrungen, welche sie im Nazi-regierten Deutschland erlebte, erholen kann. Diese erste Exilstation ist für sie wichtig, denn dort will sie sich erstmal ausruhen, damit sie anschließend als stärkere, widerstandsfähigere Frau an ihrem endgültigen Ziel Paris ankommen kann, um sich dort im Kampf gegen den Faschismus zu engagieren.

Als Schauplätze des Geschehens im Roman zählt man also drei wichtige Orte, die jeweils eine vertiefte Betrachtung verdienen: Die Heimat Deutschland, den Ort des Engagements, Paris, und den mit dem Eros verknüpften Finnland. Deutschland ist der Ort, den Johanna verlassen musste. ‚Musste‘, betont hier die Vergangenheit, da die Erzählung erst anfängt, als Johanna ihre Heimat Deutschland bereits verlassen hat. Von Deutschland wird demnach nur erzählt und zwar entweder aus der Erinnerung oder in Telegrammen, die

¹³⁸ Brockhaus-Wahrig Deutsches Wörterbuch, in sechs Bänden, Herausgegeben von Gerhard Wahrig, Hildegard Krämer, Harald Zimmermann, Sechster Band, STE - ZZ, F.A.Brockhaus Wiesbaden, Deutsche Verlag-Anstalt, 1984, S. 252.

Johanna von ihren Freunden bekommt. Dies ist auch bei Paris der Fall. Die ‚Ville lumière‘ ist bedeutsam, da sie bis zum Ende der Erzählung Zielort Johannas bleibt. Dort wird sie endlich politisch aktiv sein können und somit im Stande sein, Widerstand gegen das Regime Hitlers leisten zu können. Als Hauptschauplatz der Erzählung gilt somit das idyllische Finnland, denn es ist der einzige Ort, an dem sich die Protagonistin während der Erzählung physisch befindet. Somit wird der Konflikt zwischen Eros und Engagement im Roman auch topographisch gespiegelt: während Johanna im Norden Erfüllung in der Liebe findet, bildet Paris den „Fluchtpunkt“ des politischen Engagements.

2.3.2 Heimat-Deutschland

Die Heimat spielt im Roman eine wichtige Rolle, sowohl in Johannas Erinnerungen und Reflexionen über Deutschland als auch im Zuge ihrer Erlebnisse im Norden. In der Heimat kann Johanna nicht bleiben, denn dort fühlt sie sich bedroht und muss sich vor wiederholter Verhaftung fürchten: „Sie selbst musste sich versteckt halten, wurde gefangen, wieder freigelassen, wollte aber nicht abreisen, ihren Platz keinesfalls räumen, aber die nächste Verhaftung stand schon bevor [...]“¹³⁹ Folglich wurde Johanna von „der Katastrophe, die [...] über ihr Vaterland kam, aufs persönlichste und einschneidendste betroffen.“¹⁴⁰ Auch ihr unmittelbares Umfeld ist bedroht: „Ihr Bruder und einige seiner Freunde konnten ins Ausland fliehen; andere wurden verhaftet, andere getötet.“¹⁴¹

¹³⁹ *Flucht in den Norden*, S. 15.

¹⁴⁰ Ebd., S. 14.

¹⁴¹ Ebd., S. 14.

Das verbindende Element zwischen Deutschland und dem ‚Land im Norden‘ ist die Freundschaft Johannas zu Karin, die sie vom Studium in Berlin kennt. Das war noch vor Zeiten von Johannas politischem Engagement: „Damals interessierte ich mich doch nur aus der Ferne, gleichsam mit einer wissenschaftlichen Neugier, für die Dinge, die heute mein ganzes Leben ausmachen“, erklärt Johanna ihrer Freundin. „Ich hatte damals keine Gesinnung.“¹⁴² Der Begriff Gesinnung weist auf ihr politisches Bewusstsein hin, ihre Fähigkeit, die politischen Ereignisse in Deutschland wahrzunehmen und daraufhin den Drang nach Engagement zu verspüren. Ihr politisches Bewusstsein begann durch ihre Begegnung mit Bruno, den sie bewundert und dem sie sich freundschaftlich verbunden fühlt:

Es fing an mit der Freundschaft für Bruno. [...] Bruno ist wundervoll weißt du. Er ist kein Intellektueller [...]. Bruno macht sich nicht viele Gedanken, nachdem er einmal zu dem großen inneren Entschluss gekommen ist. Für ihn gibt es nur noch eins: Sich einsetzen für die Sache mit seinem Blut - buchstäblich mit seinem Blut, begreifst du.¹⁴³

Durch Bruno weicht Johanna von ihren distanzierten Position ab und gewinnt Zugang zu wissenschaftlichen, beziehungsweise politischen Ansichten ab, gewinnt damit Zugang zu ihrer persönlichen Überzeugung und Gesinnung und schließlich zu ihrem Engagement gegen den Nationalsozialismus, das sie später in ihrer Pariser Zeit fortsetzen wird.

Obwohl Johanna in Ragnar verliebt ist, ist sie, was ihre Heimat betrifft, nicht ganz seiner Meinung. In der Erzählung wird angedeutet, dass Ragnar, abgesehen von „Goethe oder Lessing [...], Deutschland nie sehr gerne geliebt“¹⁴⁴ hat, während Johanna eine

¹⁴² *Flucht in den Norden*, S. 39.

¹⁴³ Ebd., S. 39.

¹⁴⁴ Ebd., S. 55.

ambivalente Haltung bewahrt. Sie äußert sich klar gegen das Nazi-Regime, fühlt sich jedoch ihrer Heimat weiterhin verbunden. „Aber ich gehöre doch zu diesem Volke!“, erklärt sie Ragnar, „[...] ,Ich spreche doch seine Sprache!‘“¹⁴⁵ Wenn sie von Deutschland spricht, benutzt sie oft den Ausdruck ‚unserer Vaterland‘, was zeigt, dass sie sich trotz ihrer verschiedenen politischen Meinung sowohl mit dem Vaterland als auch mit anderen Deutschen, sowie beispielsweise der deutschen Angestellten auf dem finnischen Gut, Fräulein Suse, verbunden fühlt. Andererseits gilt dies auch für Fräulein Suse, die zu Johanna meint, als diese das Gut verlässt: „Sie nehmen wieder ein Stück Heimat mit.“¹⁴⁶

2.3.3 Frankreich/Paris

Ein Land, das wichtig, ja wesentlich für das Exil der Deutschen gewesen ist, ist selbstverständlich Frankreich und im Besonderen seine Hauptstadt Paris. Als die Nazis an die Macht kamen, war Paris noch das Zentrum der Emigration in Europa. Dort befanden sich schon längst viele Künstler und Schriftsteller aus vielen anderen Ländern, die freiwillig nach Paris gezogen waren. Darüber hinaus gab es auch politische Emigranten, die Opfer anderer Weltkonflikte waren, wie beispielsweise russische Flüchtlinge, die als Anhänger der Monarchie nach der Revolution von 1917 ihre Heimat verlassen mussten. Ähnlich wie ihre russischen Vorgänger zog es viele Deutsche nach Paris, da sie dort eine bereits etablierte internationale Emigrationsgemeinschaft vorzufinden hofften.

¹⁴⁵ *Flucht in den Norden*, S. 177.

¹⁴⁶ Ebd., S. 177.

Obwohl die Geschichte des Romans eigentlich ausschließlich im Norden Europas stattfindet, wird oft die „Emigrantenstadt“ Paris erwähnt. Da ihr guter Freund Bruno und ihr Bruder Georg sich in der französischen Hauptstadt befinden und dort politisch aktiv sind, hätte man auch erwarten können, dass Johanna lieber dorthin hätte gehen wollen. Aber für die Protagonistin Johanna wäre die „Ville lumière“ anscheinend zu anstrengend gewesen: „Ich glaube, in Paris hätte ich es gar nicht ausgehalten. Gleich wieder der Trubel und die politische Arbeit. Nein, ich hätte es sicher gar nicht ausgehalten. Man ist doch sehr müde [...] man merkt es erst nach und nach.“¹⁴⁷ Johanna äußert sich tatsächlich oft über ihre Müdigkeit. Sie sei sogar „furchtbar müde“ und zwar „nicht nur von der Reise“¹⁴⁸ in den Norden, sondern vielmehr von der Drohung, wieder verhaftet zu werden und der ständigen Angst, ins Konzentrationslager deportiert zu werden.

Johanna ist insofern noch nicht bereit, sich politisch ‚aktiv‘ zu engagieren, obwohl dies nun eigentlich zu „[den Dingen], die heute [ihr] ganzes Leben ausmachen“¹⁴⁹, gehört. Sie braucht erst einmal eine Pause, an einem Ort und bei jemandem, der ihr vertraut ist, möglichst weit weg von dem Stress und den Gefahren ihrer Heimat. In Paris wäre sie auch nicht zur Ruhe gekommen, denn wie sie andeutet, hätte sie den „Trubel und die politische Arbeit“¹⁵⁰ nicht ausgehalten. Dass sie nicht gleich nach Paris, zu ihrem politisch-aktiven Freund Bruno und Bruder Georg geht, heißt jedoch nicht, dass Johanna keine politisch engagierte Frau ist. Obwohl sie sich in Finnland befindet, macht sie sich viele Gedanken darüber, was in ihrer Heimat, sowie auch in der Exilstadt Paris geschieht. In dem Sinne

¹⁴⁷ *Flucht in den Norden*, S. 59.

¹⁴⁸ Ebd., S. 12.

¹⁴⁹ Ebd., S. 39.

¹⁵⁰ Ebd., S. 59.

könnte das idyllische Finnland eher die Bedeutung einer Zwischenstation für Johanna haben, denn wie sie es bereits in einem früheren Teil der Erzählung ausdrückt, muss sie bald nach Paris zu Bruno.¹⁵¹ Da sie sich am Ende der Erzählung doch für das politische Engagement in Paris entscheidet, nachdem sie durch ein Telegramm aufgefordert wird, könnte man schließen, dass die Hypothese, in welcher man den Norden als eine Zwischenstation betrachten könnte, tatsächlich zutrifft, denn schließlich bleibt Johannas endgültiger Zielort die Stadt des Widerstandes, Paris.

2.3.4 Norden/Finnland

Der Roman trägt den topographischen Titel *Flucht in den Norden*. Damit beschreibt der Autor eine Himmelsrichtung und keinen politisch begrenzten Raum. Obwohl der Name des Landes im Roman nirgends explizit erwähnt wird, lässt sich aus dem Kontext auf Finnland schließen. Aber warum gerade Finnland? Zur Erklärung dieser Wahl bietet die Erzählung verschiedene Antworten. Zu erwähnen ist natürlich der biographische Bezug des Autors, das heißt, seine 1932 stattgefundenene Skandinavienreise. Es lassen sich aber weitere Erklärungen für die Wahl Finnlands als zentralen Schauplatz der Handlungen ergänzen: einerseits der sozialhistorische Zusammenhang und andererseits der mit der landschaftlichen Idylle verknüpfte Erosbegriff.

Grundsätzlich erscheint Finnland eher als überraschende Wahl für den Schauplatz eines Exilromans. Finnland war in der Tat ein weniger typisches Ziel für Exilanten im Vergleich zu Ländern wie Frankreich, der Tschechoslowakei, der Schweiz oder den

¹⁵¹ *Flucht in den Norden*, S. 40.

Niederlanden. Wie Claus Gigl in seinem Werk *Lyrik, Heimatverlust und Exil* zeigt, reisten die Exilanten vor allem in die direkten Nachbarstaaten Deutschlands.¹⁵² Weiter entfernte Destinationen waren für die Emigranten in jener Zeit aus finanziellen Gründen und aufgrund der Distanz kaum attraktiv, denn sie „nahmen an, der Nationalsozialismus würde sich in einigen Monaten erledigt haben, und sie könnten dann wieder nach Deutschland zurückkommen.“¹⁵³ Deshalb verharrten sie vorerst auf dem ‚alten Kontinent‘. Gerade für deutsche Schriftsteller wie Klaus Mann war die Auswahl des Exils eng mit ihrer Muttersprache verbunden:

In den an Deutschland angrenzenden Staaten konnten die Autoren weiter in ihrer Muttersprache schreiben; sie fanden ein deutschsprachiges Lesepublikum vor und es bestand die Möglichkeit, ihre Bücher auf kurzen Wegen nach Deutschland [zu ihrer traditionellen Leserschaft] zu bringen.¹⁵⁴

Dies betraf auch Klaus Mann selbst, der ab 1933 seinen Exilroman *Flucht in den Norden*, aber auch seine anderen im Exil geschriebenen Werke, die er im Querido Verlag in Amsterdam veröffentlichte, unter anderen die Romane *Flucht in den Norden* und *Der Vulkan*. Ziel war es, das deutschsprachige Publikum unter Umgehung der nationalsozialistischen Zensur zu erreichen.

Finnland liegt, an europäischen Verhältnissen gemessen, anders als das eben erwähnte Amsterdam, oder auch das noch früher erwähnte Paris, weit entfernt von Deutschland. Finnland liegt im äußersten Norden Europas und ruft dadurch die Assoziation mit kaum bewohnten, stillen und unberührten Landschaften auf. Die Erzählung beginnt nicht nur mit der Beschreibung der Länge des Fluchtweges, sondern auch mit den benutzten Transportmitteln. Johanna kommt nach einer langen Schiffsreise im Hafen einer Stadt an,

¹⁵² Vgl. GIGL, S. 59.

¹⁵³ Ebd., S. 59.

¹⁵⁴ Ebd., S. 57.

deren Beschreibung an Helsinki erinnert, ohne dass der Name der Stadt genannt wird. Hinweise darauf gibt die Beschreibung der Stadt. Hier herrscht „reichliche[r] Autoverkehr“, ein „breiter und heller Boulevard“ lässt auf eine Großstadt schließen, während die Begegnung Johannas mit der „Tochter des japanischen Generalkonsuls“ auf die Anwesenheit von Diplomaten verweist. Die „[Kirche], deren nüchtern kalkweißer Anstrich merkwürdig zu den byzantinischen Formen ihrer Kuppeln wirkte“, ähnelt schließlich dem bekannten Dom, der als Wahrzeichen über der Stadt Helsinki thront. Eine weitere Stütze stellt die Beschreibung der landestypischen Besonderheiten dar, so dass der Norden als Finnland angenommen werden kann: die Erwähnung der „magyarischen Sprache“¹⁵⁵ weist eindeutig auf Finnland hin, ebenso wie der Hinweis auf die Physiognomie der Menschen: „[...] sie waren blond, aber sie hatten hochsitzende, starke, fast mongolische Backenknochen [...]“.¹⁵⁶ Dies veranlasst Johanna zu der ironischen Bemerkung: „Ei, das ist doch etwas für Rassenforscher.“¹⁵⁷

Der Hauptteil der Erzählung findet aber nicht in der Hauptstadt Helsinki statt; die Reise führt weiter in den Norden hin zum Familiengut Karins, sodass sich die Distanz zu Deutschland um eine Etappe vergrößert. Dies erweckt den Eindruck, als habe Johanna die politischen Wirren, vor denen sie geflohen war, weit hinter sich gelassen. Johanna fühlt sich von diesem Norden angezogen, den Karin ihr bereits in Deutschland als ein Gebiet „[...] der weiten, menschenarmen Landschaft“¹⁵⁸ beschrieben hatte.

¹⁵⁵ *Flucht in den Norden*, S. 11.

¹⁵⁶ Ebd., S. 25.

¹⁵⁷ Ebd., S. 26.

¹⁵⁸ Ebd., S. 14.

Trotzdem verfolgen Johanna die politische Sorgen in die Abgeschiedenheit des Nordens und lassen sie nicht los, wie die folgende Aussage von Jens zeigt, mit dem Johanna gleich bei ihrer Ankunft konfrontiert wird: „Das ist also keine Vergnügungsreise, die Sie unternehmen, sondern Sie sind aus Deutschland geflohen“¹⁵⁹. Jens erklärt sich die Flucht Johannas mit der angeblichen jüdischen Herkunft, die er ihr unterstellt, nachdem er erfährt, dass sie mit falschem Pass gereist war.

Damit konturiert der Autor seinen abwertend besetzten Fluchtbegriff. Grundsätzlich kann das Individuum im Sinne des Autors Problemen nicht durch Flucht entgehen. Die Flucht selbst sowie die dazu veranlassenden Probleme sind untrennbar miteinander verbunden. Zudem fordern die durch Unwissenheit geäußerten Unterstellungen die Protagonistin am Fluchtziel zu Rechtfertigungen heraus. Das Gefühl der Todesgefahr in der Heimat wird durch das Gefühl des Fremdseins im Norden ergänzt. Zu den Problemen, die Johanna aus der Heimat verfolgen, kommen also neue hinzu. Sie spricht die Landessprache nicht und fühlt sich deshalb unwohl und beschränkt. Hilflosigkeit empfindet sie auch bezüglich ihres Nichtaktivseins im Kampf der Pariser Freunde gegen das Naziregime sowie ihre persönliche Zukunft nach der Flucht. Im Vordergrund steht aber zunächst die komplizierte Beziehung Johannas zu Jens.

Karin erklärt Jens' nazi-freundlichen Gesinnung, nachdem sie Johannas Unwohlsein spürt: „Es gibt nämlich auch in unserem Lande politische Streitigkeiten, musst du wissen: eine rechtsradikale nationalistische Partei spielt hier eine gewisse Rolle und für die hat Jens

¹⁵⁹ *Flucht in den Norden*, S. 17.

Sympathien.“¹⁶⁰ Die Gesinnung Jens’ lässt sich anhand der Geschichte Finnlands historisch begründen. Man sollte nicht vergessen, dass Finnland historisch gesehen eine passendere Wahl für die Erzählung als andere sich im Norden befindende Länder wie Norwegen oder Schweden ist. Schließlich wurde, wie man es im Roman erfährt, Finnland fast immer von anderen mächtigeren Nachbarn besetzt: zuerst von den Schweden, wie durch die Abstammung Karins Familie impliziert wird, dann von den Russen. Auch Deutschland spielt hier eine wichtige Rolle, da die Deutschen 1917 den Finnen in ihrem Unabhängigkeitskampf geholfen haben.¹⁶¹ Viele Finnen konnten im faschistischen Regime Deutschlands „einen großen Bruder“ erkennen, der sie gegen den mächtigen kommunistischen Nachbarn, die Sowjetunion unterstützen würde. Es ist daher nicht verwunderlich, dass manche Finnen eine gewisse Sympathie für die Deutschen empfanden, so wie Klaus Mann es im Roman durch den Protagonisten Jens, Karins Bruder, darstellt. Seine Antipathie für den Sozialismus, mit dem Johanna sympathisiert, erklärt Jens folgendermaßen: „Ich weiß auch nicht, ob die Gefahr des Bolschewismus so nah war wie hier. Wir sind nur ein paar Stunden von Petersburg entfernt [...]. Wir haben den Feind an der Grenze.“¹⁶² In diesem Zusammenhang zeigt sich Jens völlig begeistert von der Machtübernahme der Nazis, die eine Gegenbewegung zum Bolschewismus verkörpern. Folglich entwickelt Johanna eine Antipathie gegen ihn.

Im Gegensatz zu ihrem Bruder Jens stellt Karin eine andere Seite Finnlands dar und wird zum Synonym für Wohlgefühl und Vertrauen. In diesem Sinne ist das erste Gefühl, das Johanna mit Finnland in Verbindung bringt, positiv besetzt. Gleich die erste Seite des

¹⁶⁰ *Flucht in den Norden*, S. 23.

¹⁶¹ Am 06.12.1917 wurde die Unabhängigkeit Finnlands erklärt.

¹⁶² *Flucht in den Norden*, S. 23.

Romans gibt ein markantes Beispiel dafür. Als Johanna Karin bei ihrer Ankunft am Hafen in der Masse der Wartenden wieder erkennt, war ihr: „[d]ieses Sanfte und ernste Lächeln [...] sehr wohl vertraut, sie erkannte es aus der Ferne, es würde ihr gut und gerührt davon ums Herz.“¹⁶³

Die unterschiedlichen Empfindungen, die Finnland in Johanna evoziert, stehen jeweils in Zusammenhang mit Personen, die sie trifft. Jens löst in Johanna negative Gefühle aus, Karin dagegen positive. Nicht nur die Person Karins stellt das Positive dar, sondern auch die Landschaft des wilden und unberührten Nordens weckt in Johanna Sympathie:

Ein Schiff, ein grünliches Auto und ein Ruderboot hatte sie an diese Stelle gebracht. Mann konnte nicht sagen, dass sie hierher gehörte, es war überraschend genug, dass sie sich hier befand, aber, für diesen flüchtigen Augenblick, war es eine liebenswürdige Überraschung.¹⁶⁴

Johanna spürt die Natur und fühlt sich, wenn auch nur kurz, in ihr sehr geborgen. Trotz allem schließt diese Geborgenheit Johannas Gefühl des Fremdseins nicht aus, wobei der Autor ihre Heimatlosigkeit betont. Der Titel *Flucht in den Norden* weist so auf Johannas Nomadendasein hin. Kurz vor dem Ende der Erzählung ist zu lesen:

Weit weg Johanna, ganz weit hinaus. Du hattest Ziel und Weg der Reise nicht zu bestimmen, man hat dich entführt, du warst leicht von der Stelle zu bringen, denn du hattest keinen Boden unter den Füßen. Du Heimatlose bist in eine Mondlandschaft verschlagen.¹⁶⁵

Wohin wurde Johanna verschlagen? Wohin führt ihre Flucht? Johanna verlässt ihre Heimat Berlin und kommt per Schiff in Helsinki¹⁶⁶ an, fährt dann mit Karin weiter zum Familiengut Karins im Norden des Landes. Von dort aus fährt sie mit ihrem Liebhaber

¹⁶³ *Flucht in den Norden*, S. 7.

¹⁶⁴ Ebd., S. 75.

¹⁶⁵ Ebd., S. 249.

¹⁶⁶ So wie Finnland ist die Stadt Helsinki buchstäblich nicht erwähnt, ist aber trotzdem durch die Beschreibung der Stadt erkennbar.

Ragnar weiter in Richtung Norden: immer in Richtung Norden, bis zum Nordkap. Ragnar, der am liebsten auch möglichst weit weg von den Problemen seiner Familie, welche eigentlich zum großen Teil politisch motiviert sind, fliehen würde, wäre selbst lieber im Ausland, außerhalb seiner Heimat, um einen sicheren Hafen für ihn und seine Johanna zu finden. „Ganz wegreisen“, sagte er mit der tiefen, lockenden Stimme. „Weit hinweg, Johanna, weit hinaus. Wo es nichts mehr gibt, nur noch uns...“¹⁶⁷ Er sehnt sich nach einem weiten Ort, an dem er und Johanna sich ungestört den alltäglichen Verantwortungen entziehen können. Ragnar verführt Johanna in die Einsamkeit der Zweisamkeit der Liebenden. Für ihn ist das Nordkap nicht weit genug. Aber wenn man sich bereits am Rande des Kontinents befindet, was bleibt einem dann übrig? Den beiden bleibt nur den Kontinent zu verlassen und sich aufs offene Meer hinauszuwagen. Als Ziel schlägt Ragnar Island vor.

Island ist eine sehr interessante Wahl, denn das kleine Land im Nordatlantik ist eine Insel, weit entfernt und topographisch mit dem Kontinent unverbunden, obwohl es zu Europa gehört. Ragnar und Johanna werden letztendlich nicht nach Island fahren, denn ein Zwischenfall ereignet sich. Am Ende des Romans erhält Johanna ein Telegramm von ihrem Bruder Georg, der ihr die traurige, aber auch für sie entscheidende Nachricht gibt, dass Bruno in Köln erschossen wurde. Gleich nach dem Erhalt der Nachricht ist Johanna klar, dass sie dieses Mal nicht mehr zögern darf. Nun ist ihr Aufruf aus Paris zum Ausleben ihres Engagements gekommen. Sie wird den ruhigen Norden verlassen um ins Zentrum des Engagements zu gehen, wo sie sich aktiv am idealistischen Kampf gegen die ‚bösen‘ Herrscher in Deutschland beteiligen wird.

¹⁶⁷ *Flucht in den Norden*, S. 224.

Sie hätte mit Ragnar nach Island fliehen können und dort ein neues, sicheres, aber dennoch betäubendes Leben anfangen können - „wo es nichts mehr gibt, nur noch [sie und Ragnar].“¹⁶⁸ Solche Umstände hätte Johanna jedoch nicht lange aushalten können, vor allem nicht unter den politischen Zuständen, die sich inzwischen in ihrer Heimat entwickelt hatten. In Finnland hatte Johanna bereits einen Ort, an dem es „nichts mehr gibt“, kennengelernt. Über diese Erfahrung äußerte sie sich folgendermaßen: „In solcher Stille atmete sie zugleich erlöst und beängstigt.“¹⁶⁹

In Island hätte Johanna wohl viele Vulkane gesehen, denn als ‚Feuerinsel‘ wird diese Insel auch wegen ihrer zahlreichen, aber meist ungefährlichen Vulkane bezeichnet. Ihre spätere Entscheidung für das Engagement ist allerdings bereits am Anfang ihrer Abenteuerreise mit Ragnar zu ahnen: „[...] ich kann mich doch nicht auf Dauer so stellen, als ob nichts weiter zu tun gäbe für mich als schwimmen zu gehen und im Auto durch Wälder zu fahren.“¹⁷⁰ Statt sich mit den harmlosen Vulkanen Islands zu konfrontieren, also den alltäglichen Sorgen im Zusammenleben mit Ragnar, entscheidet sich Johanna schließlich für die Konfrontation mit der akuten politischen Situation und damit für den lebensbedrohlichen, bald ausbrechenden ‚Vulkan‘, also für das Engagement statt des Eros.

Die Gefahr dieses metaphorischen Vulkans war in der Erzählung schon früh zu spüren. Schon auf dem Gut, und später auch während der Reise Richtung Nordkap sprach Johanna oft vom dauernden Licht des Nordens, das sie störte. Je weiter in den Norden sie flieht, desto heller werden die Tage - ein andauerndes Licht, das sie beinahe nicht mehr aushalten

¹⁶⁸ *Flucht in den Norden*, S. 167.

¹⁶⁹ Ebd., S. 48.

¹⁷⁰ Ebd., S. 204.

kann. „Es muss einmal dunkler werden“¹⁷¹, sagt Johanna, als sie „in den bleich leuchtenden Himmel“¹⁷² starrt, worauf Ragnar ihr antwortet: „Ja aber es wird nicht dunkler.“¹⁷³ Das Unwohlsein Johannas aufgrund des andauernden Lichtes des Nordens erinnert an eine andere, frühere Stelle der Erzählung, als Johanna sich mit Karin noch in ‚Helsinki‘ befindet: „Sie hob das entsetzte Gesicht und starrte zu Karin hinauf mit Augen, die das Fürchterliche, was nahte, schon zu sehen schienen: sie waren wie erblindet vor seinem grässlichen Anblick.“¹⁷⁴ Je weiter sie in den Norden flieht, desto intensiver wird das Licht und desto stärker erfährt Johanna ihre erneute ‚Erblindung‘, ein Symptom beim Anblick des Fürchterlichen: ‚des Vulkans‘.

Ragnar und Johanna werden letztendlich nicht nach Island fahren, denn bereits am Nordkap hat Johanna sowohl eine topographische, als auch eine persönliche Grenze erreicht: „Hier, an der Grenze, wo man sich in aller Form von Europa verabschiedete [...]“¹⁷⁵ war es nun für Johanna Zeit, den idyllischen Norden zu verlassen. Als sie sich dort, an der Grenze Europas befindet, erhält Johanna das Telegramm ihres Bruders Georg mit der Nachricht Brunos Tod, welcher als Widerstandskämpfer in Köln erschossen worden war. Gleich nach dem Erhalt der Nachricht ist es Johanna klar, dass sie so früh wie möglich in den Westen, nach Paris reisen muss, damit sie am idealistischen Kampf gegen den Faschismus teilnehmen kann. Johannas Entscheidung, den ‚Norden‘ für das Engagement in Paris zu verlassen, ist ein klares Zeichen, dass ihre Liebe und Verbundenheitsgefühl zur Heimat, zu denen man auch ihre Sorge um Deutschlands Schicksal zählen sollte, ihr doch

¹⁷¹ *Flucht in den Norden*, S. 118.

¹⁷² Ebd., S. 118.

¹⁷³ Ebd., S. 118.

¹⁷⁴ Ebd., S. 31.

¹⁷⁵ Ebd., S. 237.

wichtiger sind als ihre Liebe zu Ragnar, welcher als „junger Gutsherr [...], [der] für den Tag, in den Tag hinein, durchaus hingeben an das sinnliche Glück, die Lust, die Melancholie des Augenblicks, der flüchtigen Sekunde [lebt]“¹⁷⁶, beschrieben wird. Den Forderung des Tages wird er damit nicht gerecht. In einem Dialog wird Johannas rationale Entscheidung, ihre Beziehung mit dem ‚Eros verkörpernden‘ Ragnar zu beenden, deutlich geäußert. Als Ragnar Johanna fragt: „Wann wirst du wiederkommen?“¹⁷⁷, antwortet sie ihm kaltblütig: „Nein [...] [ich] werde nicht wiederkommen.“¹⁷⁸ Damit zieht sie einen plötzlichen Schlussstrich unter ihr Hin- und her Gerissensein zwischen ihrer Liebe für Ragnar und ihrem politischen Engagement. Ihre Gesinnung und ihr Verantwortungsbewusstsein gewinnen letztendlich den Konflikt gegen ihr individuelles Glück gewinnen.

Johanna kann nicht nur vor dem Vulkan stehen, sie muss ihn vielmehr bekämpfen und sich deshalb nach Paris aufmachen. Somit spielt die französische Hauptstadt eine weitere bedeutende Rolle, denn sie wird zum Hauptschauplatz des später geschriebenen Romans *Der Vulkan* gewählt. Insofern kann *Flucht in den Norden* als eine Art ‚Einleitung‘ zur Bearbeitung des Themas ‚Paris, Exilmetropole‘ gelten, das in Klaus Manns 1939 erschienen Roman *Der Vulkan* einen größeren Stellenwert einnehmen wird, da Paris in diesem Werk ganz im topographischen Vordergrund steht. In diesem zweiten Exilantenroman ist der Vulkan weniger eine topographische als eine metaphorische und mythologisch überhöhte Größe.

¹⁷⁶ *Der Wendepunkt*, S. 333.

¹⁷⁷ *Flucht in den Norden*, S. 270.

¹⁷⁸ Ebd., S. 270.

2.4 *Der Vulkan: eine vom römisch-hellenischen Mythos inspirierte Metapher der faschistischen Gefahr*

[...] in Hellas der Traum von der Freiheit, der Wille zur Erkenntnis, die Freude an der Diskussion, an Widersprüchen, Gelächern, der heiter-sinnliche Kontakt zwischen Mensch und Mensch, zwischen Menschen und Göttern.

Klaus Mann, *Der Wendepunkt*

Der Vulkan ist, durch seine Verbindung zum Inneren der Erde, mit der Unterwelt assoziiert, dem Bösen und dem Höllischen. Wenn ein Vulkan ausbricht, entweichen Gase, Asche und Lava. Während die Asche des Vulkans einen dunklen Schatten über den Himmel wirft, bringt die Lava ihrerseits, vom Vulkan ausgespuckt und an diesem herabgeflossen, permanente Zerstörung mit sich. Man muss nur an das bekannte und tragische Schicksal des Ortes Pompeji denken, um sich ein Bild von der starken Zerstörungskraft eines Vulkans zu machen. Wenn man sich spezifischer mit dem Begriff *Vulkan* auseinandersetzt, entdeckt man in den beiden Exilromanen Klaus Manns mythologische Anklänge, die zu einer eigenständigen Interpretation führen können. Unter dem Begriff *Vulkan* gibt der *Duden* als erste Definition: „römischer Gott des Feuers“. Diese Definition kann isoliert betrachtet nur als wenig relevant gelten, zusammen mit den weiteren mythologischen Anklängen im Bezug auf *Flucht in den Norden* und *Der Vulkan* jedoch, gewinnt die Definition des Vulkans an Prägnanz. Dies wird vor allem möglich, wenn man die griechisch-römische Mythologie tiefer gehend erforscht. Denn Vulkan ist, der römischen Mythologie nach, nicht nur der römische Gott des Feuers, sondern auch der Metallurgie und somit der Waffen.¹⁷⁹

¹⁷⁹ Im *Dictionnaire culturel de la mythologie gréco-romaine*, kann man unter dem Namen « Vulcain », dem französischen Begriff für Vulkan, die folgende Erklärung finden: « Divinité italique du feu, conçu comme une force dévastatrice que les hommes doivent se concilier. [...] Assimilé à l'Héphaïstos des Grecs vers le III^e siècle avant J.-C., il en recueillit la mythologie et, chez les poètes latins, il apparaît comme l'artisan boiteux, époux de Vénus et forgeant à sa demande, les armes d'Énée, fils de la

Die vielen mythologischen Anklänge lassen wahrscheinlich erscheinen, dass Klaus Mann diese intertextuellen Bezüge zur antiken Mythologie gezielt eingesetzt hat. Denn der Vulkan könnte, metaphorisch gesehen, ein Symbol für das NS-Regime sein. Um diese Hypothese zu verteidigen, sollten die folgenden Beobachtungen bzw. Vergleiche herangezogen werden: In beiden Romanen steht der Vulkan, im Sinne von „Gottesbild“, für das NS Regime. Die Mehrheit des deutschen Volkes lobt das Hitler-Regime, so wie im religiösen Sinn eine Gottesfigur gelobt wird. Dementsprechend könnte das Attribut des Feuers als Symbol für Gefahr angesehen werden. Dies wird dadurch deutlich, dass Vulkan, im Vergleich zu der für die positiven Eigenschaften des Feuers stehende Göttin *Vesta*, die tödliche Gefahr des Feuers versinnbildlicht.

Außerdem kann die Metallurgie, für die Vulkan als Schmied steht, als Zeichen des Aufschwungs der Wirtschaft in Deutschland angesehen werden, die vom Dritten Reich gefördert wurde. Diese zielte vor allem auf das Herstellen von Kriegswaffen, Panzern und anderer im Dienste der Aufrüstung der Armee stehenden Güter ab, da das NS-Regime die Innovation und den Fortschritt auf diesem Gebiet anstrebte. Schließlich könnte man die Lava als die Zerstörung und die Gase im Himmel als Metapher für die graue, finstere Stimmung verstehen, die über Deutschland und Europa im Allgemeinen herrschte. Am Ende des ersten Teils in *Der Vulkan* heißt es: „Die Horizonte unseres Daseins sind verfinstert. Die drohend geballten Wolken kündeten schon lange das Gewitter an. Es könnte ein Gewitter ohnegleichen werden.“¹⁸⁰ Die Verwendung der Konjunktivform in diesem

déesse. » Im *Dictionnaire de la Mythologie grecque et romaine* lautet die Erklärung zum Namen Vulkan : « Vulcain, dieu romain du feu, d'origine étrusque, identifiée plus tard à Héphaïstos, à cause des rapports étroits qui unissaient le feu à la métallurgie. »

¹⁸⁰ *Der Vulkan*, S. 190.

Zitat weist darauf hin, dass *Der Vulkan* zu dem Zeitpunkt des Zitats, welches die Jahre 1933-1935 behandelt, noch ‚brodelt‘, aber noch nicht ausgebrochen ist. Hierbei wurden die von Klaus Mann verwendeten Gewittermetaphern auf den Bildbereich des Vulkans übertragen.

Interessanterweise gibt es im *Duden* einen weiteren Eintrag unter dem Begriff *Vulkan*, und zwar hat dieser eine bildliche Bedeutung: wenn „jemand vor dem Vulkan steht“, dann heißt das: „*sich in ständiger Gefahr befinden*“, was auf Johanna zutrifft. In ihrer Umgebung wie in der vieler deutscher Exilanten, für die sie ein Beispiel darstellen soll, stand man „vor dem Vulkan“, also vor dem Hitler-Regime und vor dem vom Krieg bedrohten Kontinent Europa, und befand sich folglich in ständiger Gefahr. Noch näher als Johanna stehen jedoch die Protagonisten des Romans *Der Vulkan* am Gefahrenherd.

Im Zusammenhang mit der Gottesfigur Vulkan ist auch der Mythos von Prometheus zu erwähnen. Denn Vulkan war es, der Prometheus an die Felsen im Kaukasus schmiedete. Prometheus, seinem griechischen Namen nach „der Vorausdenkende“¹⁸¹, wurde charakterisiert durch seine Klugheit und seine Fähigkeit, vor auszudenken. Auf dem Kaukasus besucht ihn täglich ein Adler und frisst von seiner Leber, die nachts immer wieder nachwächst, als Strafe dafür, dass er „den Göttern das Feuer stahl [um es] [...] den Menschen [zu schenken]“.¹⁸² Prometheus ergreift aus gegebenem Anlass Partei für die Menschen gegen die Götter. Der mythologische Adler ist weiterhin wie das Hakenkreuz als eines der zentralen Symbole des NS-Regimes zu lesen. Im Rahmen eines

¹⁸¹ LUKER, Manfred, *Lexikon der Götter und Dämonen. Namen- Funktionen- Symbole / Attribute*, Alfred Kröner Verlag, Stuttgart, 1984, S. 263.

¹⁸² Ebd., S. 263.

Interpretationsansatzes, in dem man vorschlägt, Vulkan als Symbol für das NS- Regime zu lesen, wäre es möglich anzunehmen, dass in der Figur des Prometheus Klaus Mann wieder zu erkennen sei. Durch sein Schreiben, vor allem durch seinen Roman *Der Vulkan*, hat Klaus Mann die Gefahr und die weltweite Tragödie vorausgesehen und seiner Leserschaft gezeigt: So wie Prometheus hat auch er den Menschen „das Feuer“ und „das Licht“ geschenkt, und sie durch sein schriftstellerisches Engagement aufgeklärt.

3. *Der Vulkan: Das Feuer kennt kein Erbarmen*

3.1 Kontext der Entstehung und Unterschiede zwischen den Romanen

Zum Thema Emigrationsliteratur wäre vor allem zu bemerken, dass sie die verloren gegangene Einheit von Mensch und Werk wiederherstellte. Sie ist eine Literatur mit Schicksal. Sie ist der Not, dem Hunger, der Verzweiflung abgerungen worden. Sie bezeugt den Selbstbehauptungswillen desjenigen, der sie verfasste

Hans Sahl, *Das Exil im Exil*

Der Vulkan erschien im Sommer des Jahres 1939, einige Wochen vor Ausbruch des Zweiten Weltkrieges. Der *Roman unter Emigranten*, „meine beste Arbeit, vielleicht meine beste“¹⁸³, so der Autor, schließt an *Flucht in den Norden* an und nimmt den Grundkonflikt von Eros und Engagement wieder auf: sowohl thematisch als auch chronologisch. Die thematische Wiederaufnahme des 1939 erschienenen Romans erfolgt durch das Sujet des deutschen Exils nach der Machtergreifung Hitlers, während die chronologische Fortsetzung sich durch den zeitlichen Anschluss erkennen lässt, denn die Handlung im Exilroman *Der Vulkan* fängt dort an, wo die seines Vorgängers *Flucht in den Norden* endet: im Jahre 1933 und sogar am selben Ort - Paris.

Allerdings sind *Flucht in den Norden* und *Der Vulkan* weder inhaltlich noch strukturell gleich konzipiert. Zum einen sind die Proportionen der beiden Romane sehr unterschiedlich. *Der Vulkan, Roman unter Emigranten* ist nicht nur doppelt so lang wie der erste, sein Inhalt ist auch wesentlich verdichteter und komplizierter, wodurch er gleichzeitig an Tiefe gewinnt. Es wird nicht nur ein einzelnes Emigrantenschicksal erzählt, sondern

¹⁸³ *Der Wendepunkt*, S. 377.

vielmehr ein wahrhaftiges Panorama des Exils ausgebreitet; in dieser Chronik des Exils gibt es nicht mehr nur eine Protagonistin, wie es der Fall in *Flucht in den Norden* war, sondern eine ganze Reihe von Exilanten verschiedener Herkunft und Überzeugung, wie der Untertitel *Roman unter Emigranten* bereits andeutet.

Um die wahre Problematik des Exils im Jahre 1939 zu beschreiben, konnte Klaus Mann sich nicht mehr nur von einem einzelnen Fall des Exils inspirieren lassen. Der Autor musste das Romangeschehen den neuen politischen Zuständen in Europa anpassen, die sich seit 1933 entwickelt hatten. Zwischen 1933 und 1939 gewann Hitler und sein Drittes Reich mehr Kraft, mehr Territorium, und die Bedingungen verschlimmerten sich drastisch für alle, die nicht der nationalsozialistischen Ideologie entsprachen: darunter zählen Sozialisten, Kommunisten, Homosexuelle und an erster Stelle die Juden. Die Gefahr, die 1933 vor allem die Deutschen betraf, erreichte 1939 neue, bedeutendere Dimensionen und bedrohte infolgedessen praktisch ganz Europa. Die Stimmung auf dem Kontinent ‚brodelte‘ und gleicht insofern einem Vulkan, der kurz vor dem Ausbruch steht. Anscheinend wusste Klaus Mann schon lange, dass die parallelen Geschichten seiner Erzählung vor solchen Hintergründen spielen würden, denn so wie Prometheus, der „Vorseher“, sah Klaus Mann schon 1933 voraus, was das Exil für ihn, durch Johanna vorweggenommen, bedeuten könnte, und was bis 1939 das Exil für viele Deutsche, beziehungsweise für viele Europäer implizieren würde. Als Zeitzeuge und Schriftsteller wollte Klaus Mann über die allgemeinen Schwierigkeiten der Heimatlosen berichten. Und dies konnte er gut, denn, so schreibt er in seinem Tagebuch, er selber „kannte die provisorische Existenz der

Heimatlosen in der Fremde, hatte die Nöte, Ängste und Hoffnungen“¹⁸⁴, die man im Exil erlebt, selbst verspürt. Über die Thematik des Romans *Der Vulkan* hat sich Klaus Mann in seinem Tagebuch folgende Stichworte notiert:

Gründung einer neuen Partei. Pass-Schwierigkeiten. Geldnot. Sexualnot. Der Hass. Die Hoffnung. Das Heimweh. Kriegsangst (und Hoffnung...) Politik: Saar, Spanien, Olympiade. Verbindung zu Illegalen im Reich. Melancholie.¹⁸⁵

Dieses Zitat ist ein Verweis auf die Vielfalt der Realitäten bzw. Schwierigkeiten, vor denen man im Exil stand. Dennoch werden alle diese erwähnten „Schwierigkeiten“ nicht von allen Exilanten gleich erlebt, denn die Emigrationswelle der Dreißiger Jahre umfasste jede Art von Mensch, da jeder Exilant schließlich durch seinen persönlichen Hintergrund geprägt wird und deshalb das Exil in seiner eigenen Art und Weise erfahren sollte. Ausschlaggebend ist auch die Wahl des Exilortes, insofern sie über dieses Privileg verfügten. Diese Realität war Klaus Mann deutlich bewusst. Um den neuen, komplexen Zuständen des Exils gerecht zu werden, musste er sich auch mit den verschiedenen Exiltypen und deren topographischen Assoziierungen beschäftigen, als er sich 1936 für das Schreiben seiner „Chronik“ des Exils entschloss:

In seinem Tagebuch, unter dem Datum des 20. August 1936, heißt es: „Große Komposition aus Emigranten-Schicksalen: „Die Verfolgten“, oder so. Laufen nebeneinander her, jedoch durch irgendeine Klammer miteinander verbunden.“¹⁸⁶ Diese „Klammer“, von der Klaus Mann spricht, könnte logischerweise als „Das Exil-Dasein“ betrachtet werden. Dennoch begrenzt sich die Einheit des Romans unter Emigranten nicht

¹⁸⁴ TÖTEBERG, Michael, Nachwort, *Der Vulkan*, S. 559.

¹⁸⁵ *Tagebücher*, 1936-1937, S. 69.

¹⁸⁶ Ebd., S. 69.

auf diese eine thematische Klammer. Verbindungen zwischen den verschiedenen Emigrantenschicksalen werden auch durch Familien- Freundschafts- und Liebesbände hergestellt, die zu einem gewissen Maß alle Protagonisten, seien sie jüdisch, kommunistisch oder homosexuell, miteinander verbinden.

Das erweiterte Panorama der Emigrantenschicksale zeichnet sich somit durch eine komplexe Personenkonstellation aus. In diesem Teil der Arbeit wird versucht zu erklären, wie die verschiedenen Figuren des Romans *Der Vulkan* „durch irgend eine Klammer“ verbunden sind. Da die Topographie eine wesentliche Rolle in der Erzählung spielt, wird das Werk vorerst aus einer topographischen Perspektive beobachtet. Insofern werden zu jeder im Werk relevanten Exilstadt die dazugehörigen Figuren vorgestellt und analysiert. Nach einem Überblick über die Personenkonstellation und die Struktur des Romans wird die Relevanz des Grundkonfliktes zwischen dem Eros und dem Engagement wieder aufgegriffen.

3.2 Inhaltsangabe

Was die Form und Struktur betrifft, besteht der Roman aus einem Prolog, drei Hauptteilen und einem Epilog. Die drei Hauptteile des Romans behandeln die Exilphasen 1933-1935, 1936-37 und 1937-38; jeder Teil entspricht also einem Zeitraum, in dem die verschiedenen Krisen des Exils dargestellt werden. Der erste Teil spielt zur Zeit der Konsolidierung des NS-Regimes in Deutschland; in dem Sinne ist *Der Vulkan*, trotz seines fünf Jahre später erfolgenden Erscheinens, die logische und chronologische Folge des 1934 veröffentlichten Romans *Flucht in den Norden*. In diesem Abschnitt wird das ‚Weshalb und Wohin‘ der verschiedenen Protagonisten erklärt – die Wahl ihres Exilortes, die meist

ideologisch begründet ist. Der zweite Teil konzentriert sich vor allem auf die Schwierigkeiten des Exildaseins und deren Folgen. Während manche Protagonisten sich für ein zweites Exil entscheiden, entschließen sich andere für eine drastischere Lösung: den Selbstmord. Im dritten Abschnitt werden die Schicksale der überlebenden Protagonisten in ihren neuen Umständen beschrieben, sowie auch, wie sie sich die Zukunft, kurz vor dem Kriegsausbruch, vorstellen. Der Prolog sowie der Epilog sind in Form von Briefen verfasst, in denen sich einen anonym bleibender Schreiber namens Dieter an einen Freund namens Karl wendet. Hiermit wird eine zeitliche ‚Klammer‘ um die Haupthandlung gezogen, da der erste Brief mit dem Jahr 1933 und der zweite mit dem Jahr 1939 datiert ist. Während Dieter Karl 1933 noch vom Exil abrät, befindet er sich 1939 selbst in der Exilmetropole Paris. Da beide Charaktere jedoch nicht zur Haupthandlung gehören, werden sie in dieser Arbeit nicht weiter behandelt.

Der geographische Ausgangspunkt für alle Figuren ist Deutschland. Die miteinander befreundeten jungen Leute Marion von Kammer und Martin Korella ziehen von Berlin nach Paris, wo sie sich gemeinsam mit anderen Exilanten politisch engagieren. Während Marion von Kammer gegen Ende des Romans nach Amerika geht, wo sie politische Vorträge in verschiedenen Städten hält, bringt sich Martin Korella aus Verzweiflung im französischen Exil um. Der aus Bonn stammende Professor Benjamin Abel emigriert zunächst nach Amsterdam, bevor er, wie Marion von Kammer, ins zweite Exil nach Amerika geht, wo er an einer Universität auf diese trifft. Marions Mutter und ihre beiden anderen Töchter fliehen nach Zürich, wo die ältere der beiden, Tilly, den über Prag nach Zürich gekommenen Ernst kennenlernt. Dieser wird nach kurzem Aufenthalt aus der Schweiz ausgewiesen und geht nach Skandinavien, wo er auf Professor Abel trifft, der dort,

vor Amerika, eine Zwischenstation eingelegt hat. Tilly von Kammer, dagegen, sieht keinen Ausweg aus ihrer sehr prekären Situation und wählt, wie Martin Korella, den Suizid.

Um die Personenkonstellation des Romans *Der Vulkan* besser zu erklären, sollte man sich auf einen spezifischen Aspekt konzentrieren, und zwar auf den der Topographie. Dieser Bereich ist eng mit dem der Personenkonstellation im Roman verbunden. Im Vergleich zum früher veröffentlichten Roman *Flucht in den Norden* kommt dieses Mal nicht nur ein einziges Land in Frage. Denn obwohl der Roman hauptsächlich in der Pariser Emigrantenszene der 30er Jahre spielt, in der verschiedene Schicksale, politisch und künstlerisch engagierte Menschen aufeinander treffen, finden die Schicksale der vielen ausgewanderten Deutschen auch in weiteren europäischen Städten, wie Amsterdam, Zürich und Prag statt. Es kommt im *Vulkan* also zu einer Vervielfältigung der Handlungsfiguren und -orte.

Wie in der folgenden Charakterisierung der Exilorte deutlich werden soll, haben die Städte verschiedene Konnotationen: Paris als Exilmetropole hat zwei Bedeutungen; da sie alle Exilantentypen anzieht, befinden sich unter diesen sowohl politisch Engagierte als auch solche, die Rückzug und Ruhe suchen, welche die Stadt aber spätestens mit dem Einmarsch der Deutschen nicht mehr bieten kann. Während Prag vornehmlich für links orientiertes politisches Engagement steht, verkörpern Zürich und Amsterdam in erster Linie Rückzugsorte.

3.3 Topographie

Wohin wir unsere Schritte wenden mochten - überall gemahnte uns das dumpfe Grollen an die Unabwendbarkeit, die Unentrinnbarkeit der Explosion.

Klaus Mann *Der Wendepunkt*

3.3.1 Paris, Exilmetropole

Immer wieder war Paris das Ziel meiner ziellosen Wanderungen. Die Stadt an der Seine blieb das pulsierende Herz Europas.

Klaus Mann *Der Wendepunkt*

Als topographischer Schnittpunkt beider Exilromane Klaus Manns gilt die Exilmetropole Paris. Denn diese galt als „wichtigstes Zentrum für die deutschen Emigranten, zugleich [als] ihr größter Sammelplatz, [...] bis kurz vor seinem ‚Fall‘ 1940 [...]“.¹⁸⁷ Wie wird das Paris, in welches Johanna am Ende von *Flucht in den Norden* zu gehen beschließt, in *Der Vulkan* beschrieben? Von Anfang ist die Metropole von einer Atmosphäre beherrscht, die auf metaphorische und mythologische Bedeutungen hinweist: „Der Sommer des Jahres 1933 war sehr heiß. Paris glühte. Auch die Nächte brachten keine Kühlung.“¹⁸⁸ Die Verbindung zum brodelnden Vulkan ist nicht zu verkennen. Später im Roman wird diese Verbindung angesichts der angespannteren politischen Lage noch deutlicher: „Der Asphalt schmolz. Die Schuhsohlen der Gehenden blieben hängen in seiner zäh-breiigen Masse. [...] Wenn man das Hause verließ, empfing einen draußen die Hitze

¹⁸⁷ BETZ, Albrecht, *Exil und Engagement. Deutsche Schriftsteller im Frankreich der Dreißiger Jahre*, Edition Text + Kritik, München, 1986, S. 8.

¹⁸⁸ *Der Vulkan*, S. 138.

wie eine erstickende Umarmung.“¹⁸⁹ Paris wird als Inferno beschrieben. Durch diese mythologische Überhöhung werden die höllenähnlichen Eigenschaften des Vulkans ins Gedächtnis gerufen und auf eine noch größere bevorstehende Katastrophe hingewiesen.

Trotzdem erfährt man, dass aus dem deutschen Reich „immer neuer Zustrom“ nach Paris kam, und dass „[d]ie alt eingesessenen Emigranten‘ [...] die eben erst angekommenen nicht ohne einen gewissen Hochmut [empfangen].“¹⁹⁰ Paris wird als nicht besonders einladend beschrieben. Über die Bedingungen des Exilantendaseins wird gesagt: „Das Exil ist hart. Man ist als Emigrant nicht viel wert. Man ist gar nicht angesehen. [...] Man verachtet uns, weil wir nichts hinter uns haben.“¹⁹¹ Dass Paris nicht besonders gastfreundlich für die neuen deutschen Emigranten ist, könnte nicht nur an den Schrecken des Ersten Weltkrieges, die zu Ressentiments gegenüber den Deutschen geführt haben, liegen, sondern auch an der Tatsache, dass Paris schon zu viele Emigranten beherbergt: „[...] [H]ier in Paris, dieser klassischen Emigranten-Stadt“¹⁹² beobachtet zunächst die aus Russland exilierte Bekannte Marion von Kammers namens Anna Nikolajewna:

[...] treffen sich ja alle, schon seit Jahrzehnten: die entthronten Könige und die Arbeiterführer; die Ungarn und die Russen; die italienischen Exilierten und die spanischen; die Armenier, die Jugoslawen, die Griechen, Türken, Bulgaren, Südamerikaner- und nun also auch noch die Deutschen.¹⁹³

Trotz dieser Schwierigkeiten für die Exilanten ist es wichtig zu erwähnen, dass das Exil auch zu positiven Erlebnissen geführt hat, wie etwa Respekt, gegenseitiger Hilfe und sogar Freundschaften, die man sich in der Heimat nicht hätte vorstellen können. „Eine neue

¹⁸⁹ *Der Vulkan*, S. 138.

¹⁹⁰ Ebd., S. 144.

¹⁹¹ Ebd., S. 54.

¹⁹² Ebd., S. 55.

¹⁹³ Ebd., S. 55.

Herzlichkeit stellte sich her, so etwa wie nach Naturkatastrophen; [wie] die Passagiere eines sinkenden Schiffes im Rettungsboot, [...] Unterschiede, die noch vor Stunden bedeutsam waren[,]“¹⁹⁴ werden vergessen. „Im Exil aber begegnete man sich zunächst ohne jene Voreingenommenheiten, durch die in Berlin die verschiedenen Zirkel und Cliquen voneinander separiert worden waren.“¹⁹⁵ Denn trotz verschiedener sozialer Hintergründe, politischer Überzeugungen und sexueller Orientierung haben diese deutschen Exilanten etwas Gemeinsames: Die Erfahrung des Exils, die sie wie eine Klammer verbindet.

Zu den Veränderungen, die sich für Paris als Stadt im Allgemeinen und als Exilmetropole im Besonderen durch die deutsche Besatzung ergeben, ist Anna Seghers Roman „Transit“ sehr aufschlussreich. In Albrecht Betz' Werk *Exil und Engagement. Deutsche Schriftsteller im Frankreich der Dreißiger Jahre*, findet man folgende Einschätzung der Situation:

Als 1940 die - aus der Sicht der Emigranten - faschistische Epidemie auch in Frankreich sich ausbreitet, bricht für viele von ihnen nicht nur eine ideologische Welt zusammen; um der Verhaftung und Auslieferung zu entgehen, bleibt meist nur Flucht oder Selbstmord.¹⁹⁶

Diese beiden Möglichkeiten werden, wenn auch bereits vor 1940, in Klaus Manns Roman konkretisiert, mit Hilfe der Figur Marion von Kammer, die, wie erwähnt, von Paris aus nach Amerika weiter flieht, und der Martin Korellas, der sich das Leben nimmt. Auch diese Beispiele illustrieren Klaus Manns Fähigkeit, das Geschehen vorauszuahnen. Der folgende Abschnitt geht etwas genauer auf die bereits genannten Figuren ein, sowie auf deren Umgebung und Aktivitäten in Paris.

¹⁹⁴ *Der Vulkan*, S. 21.

¹⁹⁵ Ebd., S. 21.

¹⁹⁶ BETZ, Albrecht, *Exil und Engagement. Deutsche Schriftsteller im Frankreich der Dreißiger Jahre*, Edition Text + Kritik, München, 1986. S. 8.

Die Protagonisten Marion von Kammer und Martin Korella gehören zur selben Gruppe wie die meisten Exiltypen des Romans, die Deutschland in Richtung der französischen Hauptstadt verlassen. Beide stammen aus bürgerlichen, wenn auch unterschiedlich wohlhabenden Familien, und bewegen sich in Berlin in Künstler- und Literatenkreisen. Marion von Kammer verdient bis zur Emigration als mäßig erfolgreiche Schauspielerin ihren Lebensunterhalt. Martin Korella hat ebenfalls in diesem Bereich angefangen, sich aber mangels Talent auf die Schriftstellerei verlegt. Da Marion von Kammer zahlreiche politisch links gerichtete Freunde hat, die schon zu Beginn des NS-Regimes Repressionen ausgesetzt sind, muss sie nicht lange überlegen, bevor sie sich für die Emigration entscheidet. Als sie ihren Freund Martin Korella davon in Kenntnis setzt, beschließt dieser, ihr zu folgen.

Ein anderes Beispiel von im Roman erwähnten Pariser Exil-Typen ist die „Mutter-Schwalbe“, die früher in Berlin eine Kneipe führte, in der sich zahlreiche Künstler und linksorientierte junge Leute treffen, unter diesen auch Martin Korella und Marion von Kammer. Die so genannte Mutter-Schwalbe muss Berlin verlassen und sich in der Exilmetropole Paris niederlassen, wo sie später eine neue Kneipe etabliert, in der sich deutsche Exilanten treffen und sich zum Teil ernähren können; denn reich ist man als Emigrant in Paris nicht. Die „Schwalbe-Mutter“, die den Namen eines Zugvogels trägt, kümmert sich auf ihre Art um „jüngere Wandervögel“, die sich in Paris einfinden.

Zu ihren Kunden zählen auch der junge Philosoph und Soziologe David Deutsch, aber auch Freunde der Exilanten, wie der französische Dichter Marcel Poiret und dessen guter brasilianischer Freund, „Kikjou“ genannt. Während der Franzose eine Liebesaffäre mit

Marion von Kammer unterhält, wird eine komplizierte homosexuelle Liebesbeziehung zwischen dem jungen Brasilianer und Martin Korella angedeutet, was an die homoerotischen Anklänge in *Flucht in den Norden* erinnert. Über das Leben der Exilanten in der „Ville lumière“ wird gesagt:

Man richtete sich ein im Exil. Es dauerte kaum ein halbes Jahr, und war doch schon kein Abenteuer mehr, sondern gewohnter Zustand. Alle hatten Pläne, die meisten schon irgendeine Beschäftigung, und manche verdienten sogar Geld. [...] [M]an hatte seine Stammlokale, seinen Bekanntenkreis.¹⁹⁷

Die optimistische, von Mutter-Schwalbe geäußerte Prognose: „Na, wird ja nicht lange dauern“¹⁹⁸, zeigt deutlich die herrschende Hoffnung vieler Exilanten, bald wieder nach Deutschland zurückkehren zu können. Den häufig erwähnten Cafés und Lokalen kann nicht nur in Paris, sondern in allen Exilstädten, eine eindeutige Rolle zugewiesen werden: sie dienen den Emigranten als „Kontaktbörse“, von wo aus sie ein soziales Netzwerk aufbauen können.

Außerdem bleibt Paris bis zum Frühjahr 1938 die unbestrittene Hauptstadt des europäischen Exils und damit Frankreich, „[d]as seit dem 19. Jahrhundert klassische Asylland Europas“, der Ort, der „nach 1933 die meisten deutschen Exilierten aufgenommen [hat]“¹⁹⁹ und der sich „[...] großzügiger als jedes andere europäische Land [gezeigt hat].“²⁰⁰

¹⁹⁷ *Der Vulkan*, S. 144.

¹⁹⁸ Ebd., S. 32.

¹⁹⁹ WALTER, Hans-Albert, *Deutsche Exilliteratur 1933-1955. Band 2, Asylpraxis und Lebensbedingungen in Europa*, Sammlung Luchterhand, 1973, S. 59.

²⁰⁰ Ebd., S. 78.

3.3.2 Prag

Es war ein gutes Land, eine gute Demokratie, die Tschechoslowakei Masaryks und Beneschs. Ich bin stolz darauf, ein Bürger dieser freien und tapferen Republik gewesen zu sein, sei es auch nur vorübergehend und mehr dem Namen nach.

Klaus Mann, *Der Wendepunkt*

Wie Paris gilt Prag als Stadt des antifaschistischen Engagements; sowohl den geschichtlichen Tatsachen nach - „die wichtigsten Aufnahmelande des politischen Exils waren bis 1938 bzw. 1939/40 die Tschechoslowakei und Frankreich“²⁰¹ - als auch in der Erzählung im Roman. Es ist insofern nur logisch, dass Prag nach der „Ville lumière“ nun ebenfalls aus der topographischen Perspektive beleuchtet werden soll. Prag steht im Roman für den Osten, und damit auch für den Sozialismus und den Kommunismus.²⁰² Mit der tschechischen Hauptstadt verbindet Klaus Mann die Figuren Ernst und Hans, beide junge Berliner, die aufgrund ihrer kommunistischen Überzeugung 1935 ins östliche Nachbarland geflohen waren, wo sie „fast drei Jahre lang miteinander gewesen [sind].“²⁰³

Die Einreise der beiden Männer in die Tschechoslowakei gestaltet sich problemlos, da ab 1933 keinerlei Visumsbeschränkungen für deutsche antifaschistische Exilanten galten. Dies lag vor allem an der wohlwollenden Haltung der Regierung Benesch und Masaryk gegenüber der deutschen Opposition.²⁰⁴ Dazu schreibt Klaus Mann: „Von allen europäischen Völkern waren es die Tschechen, die damals am mutigsten und am klarsten eben die Ideale und Überlieferungen repräsentierten, die in Deutschland mit Füßen getreten

²⁰¹ „Die Exilvorstände und Auslandsvertretungen der SPD und KPD und linker Gruppen hatten ihren Sitz überwiegend in der Tschechoslowakei und in Paris.“ MEHRINGER, Hartmut, *Widerstand und Emigration. Das NS-Regime und seine Gegner*, Deutscher Taschenbuch Verlag, München, 1997, S. 125.

²⁰² Vgl. MEHRINGER, S. 125.

²⁰³ *Der Vulkan*, S. 199.

²⁰⁴ PALMIER, S. 204.

wurden und die „der Westen“ aus missverstandener Friedensliebe oder aus kurzsichtiger Angst vor dem Kommunismus zu verraten in Begriff stand“²⁰⁵.

Obwohl das Exil in Prag sich gut für Hans und Ernst anlässt, entschließen sich beide später, die Stadt und das Land zu verlassen. Die allgemeine Aufenthaltserlaubnis für Deutsche in der Tschechoslowakei war aufgrund der hohen Arbeitslosigkeit daran geknüpft, keine Arbeit aufzunehmen, wie Palmier in *Weimar en Exil* feststellt: „Ils étaient autorisés à y séjourner avec ou sans passeport valide, à condition de ne pas chercher à y travailler.“²⁰⁶ Exilanten konnten in der Regel in der Tschechoslowakischen Republik bis 1938 selbst mit nur vorübergehenden Aufenthaltsgenehmigungen problemlos bleiben, da sie, wenn einmal feststand, dass es sich um Antifaschisten handelte, mit so genannten ‚Evidenzenbögen‘ ausgestattet wurden, die einen gewissen rechtlichen Schutz boten. Auch wenn die Regierung generell unpolitische Flüchtlinge vorzog, konnte sich aufgrund dieser Praxis doch der sozialdemokratische Widerstand formieren und konnten sich zahlreiche kommunistische Intellektuelle dort niederlassen.²⁰⁷

Die Figuren Hans und Ernst gehören nicht nur zu den Emigranten der kommunistischen Riege, sondern auch zu denen, die keine Papiere besitzen. Man erfährt außerdem aus dem Roman, dass sie beide „immer wieder ‚schwarz‘ gearbeitet [haben].“²⁰⁸ Ohne Papiere versuchen sie 1938 über die Grenze zu gelangen, denn, so Hans und Ernst, es

²⁰⁵ *Der Wendepunkt*, S. 326.

²⁰⁶ PALMIER, S. 203.

²⁰⁷ Ebd., S. 204.

²⁰⁸ *Der Vulkan*, S. 195.

gibt „dicke Luft“²⁰⁹ in Prag. Ab dem Frühjahr 1938 verstärkte sich der Druck von deutscher Seite auf das Nachbarland erheblich, u. a. durch die Aufstockung der Truppen in Sachsen.²¹⁰ Bei Palmier ist zu lesen, dass der Druck auf die Emigranten die Tschechoslowakei zu verlassen ab 1937 zunahm, weil sich die Gefahr einer deutschen Invasion abzeichnete und Goebbels anbot, die Propaganda gegen das Land zurückzunehmen, wenn dieses gegen die Presse der Emigranten vorgehe.²¹¹

Das Problem bestand nunmehr in der Frage, wohin sie fliehen sollten, denn ein toleranteres, den Flüchtlingen wohlgesonneneres Land als die Tschechoslowakei gab es zu dem Zeitpunkt wohl nicht. Für beide Protagonisten scheint Österreich die einzige Lösung zu sein, da sie auch Kontakte in Wien besitzen. Im Nachbarland Österreich bleiben sie einerseits aufgrund erhöhter Feindseligkeiten, andererseits, wie Palmier behauptet, aus Angst davor, auf der Flucht vor dem Nationalsozialismus den Austrofaschisten in die Hände zu fallen²¹², nur sehr kurz: „Ein paar Tage blieben sie bei Wiener Kameraden versteckt.“²¹³ Danach gehen beide Männer in die Schweiz, wo sie „Aufträge für Genossen [bekommen]“²¹⁴, denn „[d]er Post wagte man wichtige Nachrichten nicht mehr anzuvertrauen.“²¹⁵ Von dort aus geht die Wanderung der beiden Flüchtlinge weiter. Ohne die Hoffnung ganz zu verlieren, behaupten sie optimistisch: „Irgendwo werden wir schon bleiben dürfen“.²¹⁶

²⁰⁹ *Der Vulkan*, S. 195.

²¹⁰ Vgl. PALMIER, S. 204

²¹¹ Vgl. Ebd., S.204

²¹² Vgl. PALMIER, S. 211.

²¹³ *Der Vulkan*, S. 198.

²¹⁴ Ebd., S. 198.

²¹⁵ Ebd., S. 198.

²¹⁶ *Der Vulkan*, S. 195.

In Basel trennen sie sich, da Hans vorhat nach Frankreich zu gehen. Das erklärt er mit den Worten: „Irgendwo wird man schon Verwendung für mich finden.“²¹⁷ Während Hans an die Fremdenlegion denkt, hofft Ernst dagegen „noch eine Weile in der Schweiz bleiben zu können“²¹⁸: allerdings nicht in Basel, sondern in Zürich, weil er in der Stadt über Kontakte und Beziehungen verfügt. Der Abschied fällt den jungen Männern schwer, da sie sich durch viele angenehme und weniger schöne Erinnerungen im Exil einander verbunden fühlen.

Bei ihrem Abschied bittet Hans seinen Freund Ernst um einen Gefallen: „Und schreib mir mal’ ne Ansichtskarte!“ – „Wohin?“ fragte der Andere. – „An Hans Schütte, Europa.“²¹⁹ Die adressenlose Ansichtskarte wird somit zum Sinnbild der tiefen Entwurzelung und Heimatlosigkeit der beiden Protagonisten. Bitterer Humor begleitet den Dialog. Sie haben ihre Heimat aufgegeben und sind nunmehr ohne Pass und in keinem Staat willkommen, weil in Europa kein Platz mehr für sie ist. Dennoch fühlen sie sich diesem Kontinent weiter zugehörig. Bevor er sich von seinem Begleiter trennt, bittet Hans Ernst dann noch, in Kontakt mit dem Mädchen Tilly Kammer²²⁰ zu treten. Bis zu seiner Verhaftung in Berlin war Konny Bruck, Hans’ Bekannter, Tillys Liebhaber gewesen.

Ernst geht alleine nach Zürich, wo er tatsächlich Tilly von Kammer kennenlernt und mit ihr während eines sintflutartigen Regens in einem Hotel eine Liebesaffäre beginnt. Die Wahl des Ortes ist kein Zufall, denn das Hotel gilt als Ort einer flüchtigen Begegnung und deutet auf eine kurzfristige Affäre hin. In diesem Fall hat diese jedoch langfristige Folgen.

²¹⁷ Ebd., S. 199.

²¹⁸ Ebd., S. 199.

²¹⁹ Ebd., S. 200.

²²⁰ Man kann vermuten, dass sie aufgrund ihres sozialistischen Umfelds den Adelstitel „Von“ abgelegt hat.

da Tilly von Ernst schwanger wird. Die Erzählung gewinnt jedoch noch weiter an Dramatik, denn der ursprüngliche Berliner und frühere „Schupo“ Ernst wird ironischerweise in seinem Zimmer aufgrund fehlender Papiere von einem Schweizer Kollegen der Fremdenpolizei verhaftet. Diese Episode ist ein erstes Beispiel dafür, wie sich die Schicksale zweier Menschen aus unterschiedlichen Schichten, die sich aus verschiedenen Gründen im Exil befinden, kreuzen. Ihr Exil-Dasein wird also „durch irgendeine Klammer miteinander verbunden.“²²¹

3.3.3 Zürich

Ich hatte die für einen Ausländer im Exil seltene Genugtuung, dass ich, ein Fremder, ein Flüchtling ohne Aufenthaltserlaubnis, meine Worte in den engen Gassen von Zürich widerhallen hörte: „Rettet den Menschen, rettet den Menschen, rettet die Welt vor der Barbarei“.

Hans Sahl, *Das Exil im Exil*

Die Darstellung von Zürich sollte aus zwei verschiedenen Sichtweisen analysiert werden, zum einen durch die junge Protagonistin Tilly von Kammer, zum anderen durch deren Mutter, Marie-Luise von Kammer. Während Tilly durch ihre Beziehung zu dem Kommunisten Ernst, der sich illegal in der Schweiz aufhält, eine Seite des Exil-Daseins repräsentiert, vertritt ihre Mutter die andere Lebensart im Exil, nämlich die großbürgerliche.

²²¹ *Tagebücher*, 1936-1937, S. 69.

3.3.3.1 Tilly von Kammer: Ein Beispiel des „Willen zum Tod, [einer] „Flucht ins Dunkel“²²²

Man kann sagen, der Mensch ist nur der mechanische Halter eines Passes. Der Pass wird ihm in die Brusttasche gesteckt wie die Aktienpakete in das Safe gesteckt werden, das an und für sich keinen Wert hat, aber Wertgegenstände enthält.

Bertolt Brecht, *Flüchtlingsgespräche*

Wie bereits im „Prag-Teil“ erwähnt, wird aus der Begegnung zwischen Ernst und Tilly in Zürich ein Liebesabenteuer. Alles beginnt „in einer Teestube, nahe dem Hauptbahnhof“²²³. In diesem Fall könnte der „Bahnhof“ so wie das zuvor bereits erwähnte Hotel als ein Ort betrachtet werden, der eine Metapher für das Kommen und Gehen und der Heimatlosigkeit der Exilanten darstellt.

Tilly ist von ihrer Begegnung mit Ernst begeistert. Schon kurz nach ihrem Treffen heißt es: „Ernst gefiel Tilly“²²⁴. Die Liebesnacht, die die beiden im Hotel miteinander verbrachten, war demnach nicht nur auf das schlechte Wetter zurückzuführen. Aufgrund starken Regens bietet Ernst Tilly das Hotel als Notlösung an: „Ich dachte nur-, weil es so regnet...“²²⁵ Doch ist der Regen mehr als nur ein Vorwand, sich in das Hotel zurückzuziehen. Das „gleichmäßig niederfallende, strömende, rauschende Wasser“²²⁶ des Regens, der von den Protagonisten mit einer „Sintflut“ verglichen wird, könnte als eine Vorwarnung für die drohende Gefahr der Verhaftung von Ernst gesehen werden. Das Wetter spiegelt in diesem Fall die stetige Unsicherheit des Exils wider. Somit trägt auch das

²²² *Der Wendepunkt*, S. 372

²²³ Ebd., S. 200

²²⁴ Ebd., S. 201

²²⁵ *Der Vulkan.*, S. 203.

²²⁶ Ebd., S. 204.

Wetter – wie in Paris – zur Charakterisierung und mythologischen Überhöhung der Orte bei und verleiht der Topographie des Exils ihre besondere Eindringlichkeit. In dieser Liebesszene sagt der Romanerzähler Tilly ihr bevorstehendes Schicksal voraus:

Dieses ist deine schöne Stunde, die Nacht des Trostes und Entschädigung. Unsere Welt aber ist so eingerichtet, dass selbst Trost und Entschädigung nicht ganz schmerzlos bleiben, etwas Schmerz ist in alles gemischt- [...], dein Freund hat keine Aufenthaltserlaubnis in diesem Lande, [...], vielleicht siehst du ihn nie mehr. Noch ist er bei Dir! Halte Still!²²⁷

Diese Prophezeiung sollte sich bald erfüllen. Kurz darauf klopft die Fremdenpolizei an der Tür und fordert: „Zeigen Sie ihre Pässe!“²²⁸ Ernst wird aufgrund der Tatsache, dass er keinen Pass und keine Papiere bei sich trägt, festgenommen. Die Tatsache, dass sich Ernst illegal im Land aufhält, könnte als entscheidende Gemeinsamkeit mit Tilly betrachtet werden, denn auch sie kannte dieses Gefühl bereits, nachdem sie ins schweizerische Exil gegangen war. Bevor sie Ernst kennen gelernt hatte, hatte sie aus rein bürokratischen Gründen einen ungarischen Major „mit unaussprechlichem Namen“²²⁹ in Budapest geheiratet. Eine Heirat war in diesen Tagen die einzige Möglichkeit, in den Besitz eines Passes zu kommen. Tilly verspürte demnach am eigenen Leib, was es bedeutet, kein „Bürger eines bestimmten Landes zu sein“²³⁰, bis in ihrem Pass schließlich der „ungarische[r] Name, überreich an Konsonanten und von erstaunlicher Kompliziertheit“²³¹ stand.

Diese Tatsache zeigt, dass das kleine Alpenland Schweiz, was das Exil betrifft, doch keine ‚Insel der Seeligen‘ für Asylanten darstellt, so wie es sein Ruf zu sein schien. Diesem

²²⁷ *Der Vulkan*, S. 207.

²²⁸ Ebd., S. 209.

²²⁹ Ebd., S. 183.

²³⁰ *Der Wendepunkt*, S. 362.

²³¹ *Der Vulkan*, S. 183.

Mythos wurde die Schweiz sicherlich in den Jahren vor 1933 gerecht, danach jedoch waren die Bedingungen im schweizerischen Exil weniger gut. In Palmiers Werk *Weimar en Exil* heißt es:

L'attitude qu'adopta la Suisse à l'égard des réfugiés de 1933 allait rapidement faire s'effondrer la plupart de ces illusions : sa politique envers les émigrés fut aussi sévère qu'égoïste et restrictive. Et la dureté avec laquelle elle traita les réfugiés a laissé une cicatrice morale que rien n'a encore pu effacer.²³²

Den Umstand, dass Ernst, wie viele andere deutsche Emigranten, in das Land einreisen durfte und dass erst danach nach seinem Reisepass kontrolliert wurde, erklärt Palmier folgendermaßen:

Les lois régissant les conditions de l'asile (1921, 1925, 1928) laissaient pénétrer sur le territoire suisse des personnes sans nationalité et sans papiers, mais les clauses ajoutées successivement à ces lois allaient, de 1933 à 1938, restreindre de plus en plus la possibilité de bénéficier du droit d'asile sous la pression de la crise économique. [...] Il deviendra possible d'interdire l'accès au territoire suisse sous les motifs les plus divers : la saturation d'étrangers, l'indignité, l'absence de ressources.²³³

Laut Palmier gab es ab dem Jahr 1933 in der Schweiz Asylgesetze, die zum einen die Einreise von Emigranten in das Land erschwerten und zum anderen auch die Ausweisung von bereits im Land befindlichen Asylanträgen, die „der schweizerischen Lebensart zu fremd“ waren, ermöglichten: Diese Aussage bekräftigt der französische Historiker: „Le caractère xénophobe de ces lois était admirablement servi par l'antisémitisme du chef de police des étrangers, le Dr. Heinrich Rothmund, qui les appliquera avec zèle.“²³⁴ Die Kontrolle und die Festnahme des Protagonisten Ernst im

²³² PALMIER, *Weimar en Exil*, S. 231.

²³³ Ebd., S. 232.

²³⁴ Ebd., S. 232.

Roman könnten insofern als Beispiel der restriktiven schweizerischen Asylpolitik und Xenophobie dienen.

Angesichts dieser Ereignisse ahnt Tilly bereits das tragische Ende ihres Glücks, als Ernst sich rasch mit einem „Adieu, Mädchen! Es ist hübsch gewesen!“²³⁵ von ihr verabschiedet. Die schwierigen Umstände des Exils machen Familienglück – so wie es sich kurz angedeutet hat – unmöglich. So entscheidet sich Tilly in ihrer Verzweiflung zu einer Abtreibung, da sie sich das alleinige Großziehen eines Kindes im Exil nicht vorstellen kann. Wie in diesen Zeiten nicht unüblich, wird die Operation jedoch unsauber durchgeführt und hinterlässt eine schwerwiegende Infektion. Dazu schreibt Arwed Schmidt: „Sie [...] lässt ihr Kind aus Mangel an Zukunft unter ‚infernalisches[n]‘ Umständen abtreiben“²³⁶ Insofern steht Tilly von Kammer schließlich dem infernalischen, brodelnden ‚Vulkan‘ dermaßen hilflos gegenüber, dass sie letztendlich nur eine „Flucht ins Dunkel“²³⁷, in den Tod ergreifen kann, da sie in sich nicht die nötige Kraft zum Widerstand findet und keine andere Alternative sieht.

Schmidt bezeichnet Klaus Manns Ansicht zu Tillys „Flucht ins Dunkel“ als Verrat: „Er war nicht nur schlechterdings ein Exodus aus dem Leben, sondern, konkreter, ein Verrat an der Solidarität unter Emigranten, eine Fahnenflucht“²³⁸, wobei Schmidt seine Hypothese auf die Passage des Romans: „wie konntest du unsere Gemeinschaft nur so verraten! Wir gehörten zueinander, und nun hast du dich so fürchterlich distanziert!“²³⁹ konzentriert. Er kritisiert Manns verständnisvolle Haltung der Schwäche Tillys gegenüber.

²³⁵ *Der Vulkan*, S. 213.

²³⁶ SCHMIDT, S. 217.

²³⁷ *Der Wendepunkt*, S. 372.

²³⁸ SCHMIDT, S. 217.

²³⁹ Ebd., S. 217.

Allerdings ist sich Tilly ihrer Schwäche durchaus bewusst, und kontrastiert selbst mit ihrer älteren Schwester Marion, wenn sie sagt: „[E]s ist eine Freude, dich kämpfen zu sehen. Aber ich kann nicht kämpfen.“²⁴⁰ Durch die Erwähnung Marions relativiert Klaus Mann nicht nur das Scheitern Tillys, sondern überhöht gleichzeitig Marions Stellung als starke Widerstandskämpferin. Somit erweist sich Schmidts Hypothese als widersprüchlich.

3.3.3.2 Frau von Kammer

„Ziffel: Die Schweiz ist ein Land, das berühmt dafür ist, dass Sie dort frei sein können. Sie müssen aber Tourist sein.

Kalle: Ich war dort und hab mich nicht sehr frei gefühlt.“

Bertolt Brecht, *Flüchtlingsgespräche*

Nach jenem Teil Zürichs, der den verarmten, passlosen Emigranten darstellen sollte, wird nun jener Teil von Zürich, der den großbürgerlichen und apolitischen Exil-Typen, vertreten durch die Protagonistin Marie-Luise von Kammer, der Mutter von Tilly und Marion von Kammern, beleuchtet.

Frau von Kammer entstammt dem konservativen Berliner Umfeld, in dem man auf die Machtübernahme durch die Nationalsozialisten ebenso euphorisch reagierte wie die breite Masse. Frau von Kammer erweist sich als scharfsinnig genug, um kommendes Unheil zu erahnen, denn „[sie] empfand es als unter ihrer Würde, in einem Lande zu bleiben, wo ihr Gatte [...] Beleidigungen ausgesetzt gewesen wäre, und wo anständige Menschen ihres Lebens nicht mehr sicher sein konnten.“²⁴¹

²⁴⁰ *Der Vulkan*, S. 292.

²⁴¹ Ebd., S. 68.

Die Witwe Frau von Kammer, im Roman auch „die geborene Baronesse von Seidewitz“²⁴² oder nur Marie-Luise genannt, sowie ihre zwei jüngeren Töchter Tilly und Suzanne entscheiden sich, Berlin zu verlassen. Grund dafür ist, dass sie einen Mann geheiratet hatte, der jüdischen Glaubens war und durch den ihre Töchter zu „Halb-Jüdinnen“ wurden. Aus Angst vor dem Antisemitismus und vor allem aus Stolz entscheidet sie sich, nach Zürich zu ziehen, wo sie bereits einen Freundeskreis hat. Frau von Kammer interessiert sich im Gegensatz zu ihrer Tochter Marion nicht für Politik: „Von Politik verstehe ich nichts [...]“²⁴³ sagt sie, und betrachtet die Schweiz, ein scheinbar ‚politisch neutrales Land‘, als die perfekte Entscheidung für ihr Exil und für ihre beiden jüngeren Töchter. Dort in einem Villenvorort von Zürich, „wo die lieben Bekannten wohnten“²⁴⁴, erwartet sie von ihrem Bekanntenkreis, den sie über Jahre hinaus aufgebaut hat, herzlich empfangen zu werden. Das ist allerdings nicht der Fall, denn nach Zürich ins Exil zu gehen, hat nichts mehr mit ‚Urlaub machen‘ zu tun. Zumindest empfangen die Züricher Bekannten sie so:

Indessen erfor das Lächeln auf den Mienen der wohlhabenden Gastgeber, als Frau von Kammer gestand, dass sie diesmal nicht auf einer Vergnügungsreise – oder Erholungsreise sei, sondern sich hier niederzulassen gedenke. Es war, als hätte man die eben noch respektable Dame bei Suspekten, wahrscheinlich kriminellen Machenschaften ertappt.²⁴⁵

Dies passt gut zu Bertold Brechts bereits zitierter Meinung, dass die Schweiz ein guter Aufenthaltsort sei, solange man dort nur Tourist ist.²⁴⁶ Das Verhalten der „lieben

²⁴² *Der Vulkan*, S. 62.

²⁴³ Ebd., S. 73.

²⁴⁴ Ebd., S. 73.

²⁴⁵ Ebd., S. 73.

²⁴⁶ BRECHT, S. 468.

Bekannten“ stellt ein weiteres Beispiel für die Xenophobie und vor allem für den, wenn auch nur unterschwellig, suggerierten Antisemitismus in der Schweiz dar.

Eine gewisse Zeit nach diesem kühlen Empfang durch ihren „Bekanntenkreis“ besucht Marie-Luise eine Kirmes in Zürich, wo sie durch Zufall ihre alte Jugendfreundin Tilla Tibori trifft. Wieder ist die Wahl des Ortes aussagekräftig: Eine solche Veranstaltung, während welcher bizarre Figuren auftreten und ein reges Treiben herrscht, kann im feinen und konservativen Zürich als gewisser Traditionsbruch gesehen werden. Im Roman heißt es: „Zürich strahlte. An den freundlich bebauten, höchst zivilisierten Ufern seines Sees hatten Wohlstand und Biederkeit sich niedergelassen.“²⁴⁷ Dieser volkstümliche „Miniatur-Prater“²⁴⁸, an dem sich unter anderen „Karussells [...] [,] Achterbahnen [...] und Schießbuden“²⁴⁹ sowie „erregender Lärm [und] [...] Kreischen der Kinder und Frauen“²⁵⁰ ‚niederlassen‘, führt das Klischee des feinen, biedereren Zürich ad absurdum.

Ihre Jugendfreundin Tilla befindet sich auch in Zürich, denn sie musste Deutschland aufgrund ihrer jüdischen Religionszugehörigkeit verlassen. Kurze Zeit nach ihrer Begegnung mit Marie-Luise auf der Kirmes versucht sie eine Karriere als Schauspielerin in Hollywood aufzubauen, kehrt jedoch nach einem totalen Misserfolg nach Zürich zurück, das sie nun, nicht zuletzt wegen der Anwesenheit ihrer Freundin, als Heimat empfindet. Während ihrer Abwesenheit ändert sich Marie-Luises Charakter allerdings erheblich: als eine Folge ihrer tiefen Trauer um ihre Tochter Tilly, die Selbstmord begangen hat, legt sie ihre großbürgerlich distanzierte Art, ja ihren Snobismus ab. Dazu erklärt Arwed Schmidt:

²⁴⁷ *Der Vulkan*, S. 77.

²⁴⁸ Ebd., S. 78.

²⁴⁹ Ebd., S. 78.

²⁵⁰ Ebd., S. 79.

Es bedarf dieses letzten Anstoßes, damit Marie-Luise [...] sich von ihrem brüchigen, platten aber unerbittlichen gesellschaftlichen Milieu emanzipieren kann. [...] Mit der Lösung ihrer seelischen Verhärtung gewinnen ihre menschlichen Kontakte an Intensität [...] In dem für alle recht überraschenden Entschluss, gemeinsam mit ihrer alten Schulfreundin [Tilla Tibori] eine Emigranten-Pension namens „Rast und Ruh“ zu eröffnen, strahlt durchaus etwas von der Energie ihrer Tochter Marion auf.²⁵¹

Dass Frau von Kammer endgültig in der Schweiz bleiben wird, war eigentlich bereits während des Kirmesbesuchs zu ahnen, als sie über das Volkslied „Muss i denn [...] zum Städtle hinaus“ und besonders über die ihre Situation bezeichnende Textzeile „Und Du mein Schatz, bleibst hier“ philosophiert, welche die im Liedtitel gestellte Frage im Falle Frau von Kammers beantwortet.²⁵² Interessant wäre es außerdem nachzuforschen, inwieweit Klaus Mann sich bei der Konzeption Marie-Luises von seinem Umfeld hat inspirieren lassen, denn ähnlich wie „die geborene Baroness von Seydewitz“ hielten sich Klaus Manns Eltern in einem Villenvorort Zürichs auf. Klaus Mann schreibt hierzu:

In Zürich gab es das Elternhaus und den elterlichen Freundeskreis, außerdem aber auch noch die zahlreichen Bekannten, mit denen man sich im Café Odéon, in der Opretschen Buchhandlung oder im Opretschen Heim, im Foyer oder in der Kantine des sehr lebendigen und fortschrittlichen Schauspielhauses am Pfauenplatz traf.²⁵³

²⁵¹ SCHMIDT, S. 216.

²⁵² *Der Vulkan*, S. 81.

²⁵³ *Der Wendepunkt*, S. 315.

Ähnlich wie Marie-Luise hielten sich demnach auch Klaus Manns Eltern zur Zeit des Züricher Exils in elitären Kreisen auf. Dabei ist weiterhin eine Parallele zwischen Thomas Mann und Frau von Kammer zu beobachten. Beide Elternteile zeigen eine Progression in Hinblick auf ihr politisches Engagement. Während Marie-Luise erst nach dem Tod ihrer Tochter eine Pension für andere deutsche Emigranten eröffnet, wird sich Thomas Mann erst 1935 als Regimegegner zu erkennen geben:

Er mu[ss]te sich Zeit lassen, ein Jahr, zwei Jahre; schließlich war er so weit. Im Feuilleton einer Schweizer Zeitung, wurde die Emigrantenliteratur herabgesetzt, wobei der Kritiker feststellte, da[ss] Thomas Mann dieser Kategorie nicht zuzurechnen sei. Thomas Mann reagierte mit einem unzweideutigen Bekenntnis zur Emigration.²⁵⁴

Trotz des scheinbar gesicherten Lebens in der Schweiz sahen die deutschen Emigranten gerade hier die Notwendigkeit, vor der Barbarei in Deutschland nicht länger die Augen zu verschließen und, Hans Sahls Aufruf folgend, die ‚Welt vor ihr zu retten‘.

3.3.4 Amsterdam

Eine schöne Stadt, Amsterdam, ob nun ein Emigrant sich dieser Schönheit freut oder ein Vergnügungsreisender. Auch der Verbannte bewundert die nobel-schlichte Architektur der Patrizierhäuser, spürt den etwas verwunschenen Reiz der Grachten mit ihren venezianischen Gerüchen und Perspektiven.

Klaus Mann, *Der Wendepunkt*

Wenn man an das deutsche Exil denkt, verbindet man damit oft die jüdische Frage und eben auch die deutschen Juden, die ab 1933 im Mittelpunkt der antisemitischen

²⁵⁴ *Der Wendepunkt*, S. 300.

Bedrohungen standen. Die Figur des Professors Benjamin Abel, der auf Grund seines jüdischen Glaubens „einer der Ersten unter den Dozenten der Universität Bonn [war], die ihrer Stellung enthoben wurden“²⁵⁵, stellt in *Der Vulkan* den Fall des jüdischen Intellektuellen dar. Ab dem 7. April 1933 kam es zu einer Reihe von Maßnahmen, die den Juden die Ausübung einer öffentlichen Funktion verbot, weshalb Abels Flucht direkt mit der Machtübernahme der Nationalsozialisten in Verbindung gebracht werden kann.²⁵⁶

Man hatte ihn „als einen ‚geistigen Vaterlandsverräter‘, als einen ‚Schädling an der deutschen Kultur‘ gebrandmarkt.“²⁵⁷ Dass die Rassengesetze nicht nur ideologisch, sondern auch opportunistisch motiviert waren, macht Hans Mayer in seinem Buch *Literaturkritik der Gegenwart 1933-1938* deutlich:

Endlich konnte man von den seit langer Zeit und mit Sorgfalt vorbereiteten Proskriptions-Listen, den lang ersehnten Gebrauch machen. Da war längst angemerkt, welcher Universitätsprofessor [...] zu verschwinden hätte: fristlos und meist ohne Rechtsschutz, denn das Recht wurde bald gleichgesetzt mit den Dezierungen eines Führers.²⁵⁸

Ohne eine wirkliche Alternative zu haben, entscheidet sich Professor Abel seine Heimat zu verlassen und zunächst ins Exil nach Amsterdam zu gehen. Warum wählt Klaus Mann die Stadt Amsterdam als erstes Ziel des Protagonisten Professor Abel? Mehrere Faktoren erklären diese Wahl. Zum einen war, wie bereits erwähnt, Amsterdam für Klaus Mann selbst eine Exilstation; beim dort ansässigen Exilverlag *Querido* hatte er seinen Roman *Flucht in den Norden*, sowie auch *Die Sammlung* und nicht zuletzt *Der Vulkan*

²⁵⁵ *Der Vulkan*, S. 108.

²⁵⁶ Vgl. PALMIER, S. 159.

²⁵⁷ *Der Vulkan*, S. 114.

²⁵⁸ MAYER, Hans, *Deutsche Literaturkritik der Gegenwart, Vorkrieg, Zweiter Weltkrieg und Zweite Nachkriegszeit (1933-1968)*, Goverts neue Bibliothek der Weltliteratur, Goverts Krüger Strahlberg Verlag, Stuttgart, 1971, S. 14.

veröffentlicht. Außerdem war Holland in den frühen dreißiger Jahren ein exilfreundliches Land:

La Hollande fut relativement favorable aux émigrés antifascistes. Les autorités n'exigèrent pas de visa pour les citoyens allemands, autrichiens ou tchèques et accueillirent un grand nombre de réfugiés sans passeport. Les frontières s'ouvrirent aussi bien aux exilés politiques - à condition qu'ils renoncent à leurs activités - qu'aux réfugiés juifs²⁵⁹

- heißt es in Palmiers Werk *Weimar en Exil*. Speziell zu den Hintergründen der Emigration deutscher Schriftsteller in den Niederlanden schreibt er:

La plupart de ceux qui se réfugièrent en Hollande étaient des écrivains libéraux progressistes. Ils y trouvèrent non seulement un public - la littérature allemande, émigrée ou non, y était abondamment commentée - mais des éditeurs.²⁶⁰

Sowohl Klaus Mann als auch seine Romanfigur Professor Benjamin Abel gehören zu diesen „écrivains libéraux progressistes“; neben seinem Hauptberuf als Universitäts-Professor spielt Abel mit dem Gedanken, „der ihn seit langem lockte und ihm reizend erschien: [...] [ein] Buch über die Wiener literarische Schule um die Jahrhundertwende zu schreiben.“²⁶¹ Allerdings erlauben ihm seine persönlichen Umstände in Amsterdam die Umsetzung seiner Ideen noch nicht, da er „[z]u einer solchen Arbeit [...] einen freien Kopf, ein unbeschwertes Herz, einen geschärften Verstand, eine zugleich gespannte und freudig lockere Stimmung der Seele“²⁶² benötigt hätte. Außerdem zeigt das Thema des geplanten Projektes seine völlig unpolitische Haltung, die im Übrigen mit der dekadenten Einstellung der Schriftsteller Hugo von Hofmannsthal und Arthur Schnitzler vergleichbar ist. Diese Schriftsteller verbindet ein hoher ästhetischer Anspruch an ihre Werke, da sie sehr auf eine Erneuerung der literarischen Form bedacht waren, sich jedoch weniger mit den politischen

²⁵⁹ PALMIER, S. 217.

²⁶⁰ PALMIER, S. 217.

²⁶¹ *Der Vulkan*, S. 127.

²⁶² Ebd., S. 127.

Zuständen der Jahrhundertwende befassten. Ein erneuter Rückschluss auf Abel zeigt, dass sich dieser zu diesem Zeitpunkt in der Erzählung vorerst noch dem Eros, im Sinne eines ästhetischen Schreibens und Lebens, verschrieben hat und dem Engagement noch keine Bedeutung zumisst.

Dass dieser Zustand in Amsterdam nur von kurzer Dauer sein würde und dass die Stadt insofern nur die Rolle eines ‚Transitortes‘ spielen sollte, ist bereits kurz nach Abels Ankunft zu ahnen: „Während der ersten zehn Tage seines Amsterdamer Aufenthaltes hatte er in einem großen Hotel am Bahnhof gewohnt. Die Nähe der ‚Centraal Station‘ war ihm tröstlich; sie bedeutete ihm ein Symbol für das Unverbindliche, Vorläufige seines Zustandes“.²⁶³ In der Tat galt Holland bzw. Amsterdam für viele Emigranten, vor allem Schriftsteller, nur als eine Zwischenstation ihres Exil, wie beispielsweise Palmier feststellt: „La Hollande fut aussi pour beaucoup d’écrivains une étape de leur exil.“²⁶⁴ Arwed Schmidt unterstützt diese Tatsache in Bezug auf Manns Protagonisten: „Eine Zuflucht bleibt Abel, nämlich sich diese erste Station im Exil, ‚als durchaus provisorisch‘ vorzustellen.“²⁶⁵

Insofern überrascht Abels Wahl, in Holland beruflich untätig zu sein, nicht. Sie ist eine rein persönliche Entscheidung des Professors und hat nichts mit dem Mangel an Angeboten des Gastlandes zu tun: „Köpfe wie Sie können wir brauchen“,²⁶⁶ hatte ihm ein Professor aus Leiden gesagt und ihm eine Gastprofessur in Aussicht gestellt. Seine

²⁶³ *Der Vulkan*, S. 118.

²⁶⁴ PALMIER, S. 219.

²⁶⁵ SCHMIDT, S. 273.

²⁶⁶ *Der Vulkan*, S. 126.

Fähigkeiten scheinen in Holland im Gegensatz zu Deutschland hoch geschätzt zu sein. Die Möglichkeit einer Gastprofessur ist zudem durch holländische Gesetzeslage begünstigt.²⁶⁷ Diese Entscheidung von Seiten Abels könnte außerdem mit seinem nach Verlassen Deutschlands noch schwach ausgeprägten politischen Engagement in Verbindung gebracht werden. Er lehnt den Status eines Exilanten ab, da dieser politischen Aktivismus fordert. Da Abel jedoch weder zu diesem Engagement bereit ist, noch die Vorstellung als „Bettler“ zu leben ertragen kann, ist ihm seine Situation im Exil zunächst nur peinlich. Ähnlich wie Johanna in Finnland fühlt sich Abel in Amsterdam erst einmal erschöpft und benötigt Zeit, um seine Kräfte zu sammeln.

Mit Professor Abel stellt Klaus Mann einen Emigranten-Typus vor, der Angst vor dem Leben in einem fremden Land hat und weniger souverän als seine oft jüngeren Leidensgenossen reagiert. Im Roman erfährt der Leser, dass für Professor Abel „[...] eine Existenz im Ausland fast unvorstellbar [sei]“²⁶⁸, obwohl das Exil in Holland für ihn als Rheinländer eigentlich keine zu große Umstellung bedeuten sollte. Über die Schwierigkeit Deutschland zu verlassen äußert sich Abel folgendermaßen: „Ja, Holland ist nah, eine lächerlich geringe Entfernung. Und trotzdem, was für eine große, einschneidende und bedeutsame Trennung“²⁶⁹. Vielleicht gründen sich die Ängste des Professors besonders auf die fremde Sprache, für die er „keineswegs besonders begabt [war]“²⁷⁰.

²⁶⁷ Durch diese Gesetzeslage erhielten jene Menschen ein Arbeitsvisum, deren Arbeit als zufrieden stellend für das Königsreich empfunden wurde: „En dépit des réglementations sévères pour l’obtention d’un travail, les autorités hollandaises accordèrent assez librement aux exilés la permission d’exercer leur profession quand elle était utile à la nation.“ Zitiert nach: PALMIER, S. 217.

²⁶⁸ *Der Vulkan*, S. 109.

²⁶⁹ Ebd., S. 113.

²⁷⁰ Ebd., S. 109.

Als Germanist und Amateurcellist fühlt er sich allerdings auch mit der deutschen Kultur besonders verbunden, sei es durch die Literatur oder die Musik. Daher erscheinen ihm die Niederlande als beste Wahl für sein Exil, da „[das Nachbarland] noch zum kulturellen deutschen Raum“ gehört. Denn, so betont Abel: „Man will uns in Deutschland nicht mehr [...]; aber wir klammern uns an den ‚deutschen Kulturraum‘“²⁷¹. Dies bezeugt auch der Name seiner holländischen Unterkunft im „Huize Mozart“²⁷², die auf seine Liebe zur Musik und, im weitesten Sinne, auf seine Verbundenheit zum deutschen Kulturraum verweist.

Amsterdam, die Verwaltungshauptstadt und bedeutendste Metropole der Niederlande, ist zudem nicht so weit von Köln entfernt, wo seine Lebensgefährtin, Annette Lehmann, zurückgeblieben ist. Obwohl Abel sich von ihr nicht trennen will, entscheidet sich Letztere aufgrund Abels ‚Rassenzugehörigkeit‘ gegen ihn, denn ihrer Meinung nach „konnte [sie] es nicht riskieren, aufzufallen, Skandal zu erregen - und skandalös war es doch nun einmal, wenn heute eine ‚Arierin‘ [...] mit einem ‚Nichtarier‘ Umgang hatte.“²⁷³

Es ist die Einsamkeit und nicht Annette Lehmann, die demzufolge „[seine] treueste Begleiterin auf den unendlichen Spaziergängen in der Stadt Amsterdam.“²⁷⁴ wird, obwohl er das Alleinsein zu meiden versucht. Professor Abel verbringt in Amsterdam deshalb sehr viel Zeit unterwegs auf öffentlichen Plätzen, denn „jeden Abend fürchtete er sich vor dem

²⁷¹ Ebd., S. 112.

²⁷² *Der Vulkan*, S. 125.

²⁷³ Ebd., S. 111.

²⁷⁴ Ebd., S. 128.

Heimkommen, welches eigentlich gar kein ‚Heimkommen‘ war“²⁷⁵. Um seine Einsamkeit besser zu überspielen, hält er sich vornehmlich dort auf, wo andere Menschen sind. Obwohl Amsterdam Professor Abel gefällt, betrachtet er die Stadt dennoch als „kein richtiges Zuhause“: „Sie blieb die Fremde, - obwohl man nun schon bald jede ihrer Straßenecken ebenso genau kannte, wie die Straßenecken in den heimatlichen Städten Köln, Worms und Bonn.“²⁷⁶

Es erscheint erst einmal unverständlich, warum Professor Abel angesichts der Situation der Juden in Deutschland in Amsterdam weder berufliches, noch politisches Engagement zeigt. Mit dem Heimweh scheint es auf den ersten Blick nichts zu tun zu haben, denn „[e]r meinte, innerlich mit dem Lande fertig zu sein, das ihn davon gejagt hatte“²⁷⁷ und dass er nicht in die Heimat „zurückkehren [würde], sogar dann nicht, wenn man [ihn] rief. [...] Mit Deutschland [sei er] fertig, ganz und gar.“²⁷⁸ Diese Äußerungen sind jedoch nur Verdrängungstaktiken, mit denen Abel sich nach seinem vierwöchigen Amsterdam-Aufenthalt das Leben erträglicher gestalten will. Nach mehreren Monaten des Ausharrens kommt es allerdings zu einem wichtigen Ereignis, das sein Dahinvegetieren beendet: „Wer weiß, wie lange Abel sich nicht weggerührt hätte vom ‚Huize Mozart‘, wenn nicht ein kleiner, aber fataler und aufrüttelnder Zwischenfall ihm den Entschluss aufgezwungen hätte, sein Leben zu ändern.“²⁷⁹ Das so genannte fatale Ereignis, ist der Streit, den er mit seinem Nachbarn in der Pension hat: Ein Deutscher, gleichzeitig auch der Bruder der Besitzerin, provoziert ihn mit antisemitischen Parolen. Professor Abels Grund

²⁷⁵ Ebd., S. 119.

²⁷⁶ *Der Vulkan*, S. 129.

²⁷⁷ Ebd., S. 117.

²⁷⁸ Ebd., S. 117.

²⁷⁹ Ebd., S. 134.

für das Verlassen Amsterdams ist somit letztendlich derselbe wie für seine Emigration aus Deutschland: Antisemitismus. Erst nach dieser zweiten Konfrontation mit dem Antisemitismus wird Abel schließlich aus seiner Lethargie erlöst, und gezwungen, sich zum Engagement zu bekennen.

Die für ihn extrem unangenehme Erfahrung im „Huize-Mozart“ und seine Entscheidung, die Niederlande zu verlassen, geben ihm neue Kraft und gleichzeitig neue Lebensziele: „Professor Abel - alternd, heimatlos und sehr allein - fand seinen Trost in der Arbeit“²⁸⁰. Seine ursprüngliche Idee, ein Buch über die Jahrhundertwende zu schreiben, verändert sich während eines Aufenthaltes in Wien. Statt über die unpolitischen Dichter zu schreiben, widmet er sich nun dem „Jahr 1848 und [der] deutsche[n] Literatur“²⁸¹, das „erregender [war] und dem Heute näher als die farbenvoller Untergangs-Stimmung des Wiener Fin de siècle.“²⁸² Diese neue Themenwahl verrate, so Arwed Schmidt, dass Professor Abel ein „überzeugte[r] Humanist“ sei, der sich von „dem liberalen Individualismus des 19. Jahrhundert“²⁸³, dem Höhepunkt der Nationalbewegung Deutschlands und dem Erblühen des politischen Engagements, inspirieren lässt. Damit wird erstmals Abels beginnende Hinwendung zur Politik betont. „„Schon aus Trotz will ich tätig sein' [...] ‚Schon aus Wut und Hass bin ich widerstandsfähig‘“²⁸⁴, behauptet Abel. Er findet seinen Stolz wieder und hofft, selbstständig eine Karriere als Schriftsteller und Professor im Ausland aufbauen zu können. Erst nach der indirekten Konfrontation mit den

²⁸⁰ *Der Vulkan*, S. 361.

²⁸¹ Ebd., S. 362.

²⁸² Ebd., S. 363.

²⁸³ SCHMIDT, Arwed, S. 269.

²⁸⁴ *Der Vulkan*, S. 361.

Kräften, die in Deutschland walten, kommt Abel selbst zu der Erkenntnis: „Was ich zu bieten habe, ist kostbar. Die Welt soll mich dafür bezahlen.“²⁸⁵

Und tatsächlich wurden Professor Abels Erwartungen erfüllt, denn die Welt ‚zahlte‘; „nicht gerade verschwenderisch; aber doch so, dass er halbwegs anständig leben konnte, obwohl die Universität in Bonn längst kein Geld mehr schickte.“²⁸⁶ Selbstbewusster als bei seiner Ankunft, verlässt Professor Abel Amsterdam, um auf seiner Art der Welt das Bild eines antifaschistischen und kulturell vielfältigen Deutschlands zu zeigen und damit auch seinen Teil zum politischen Engagement zu leisten.

²⁸⁵ Ebd., S. 361.

²⁸⁶ *Der Vulkan*, S. 362.

3.4 Hoffnung in Amerika

In Europa war man von Land zu Land geflohen, trotzdem gab es eine Kontinuität - man sprang von Eisscholle zu Eisscholle; als man in Amerika ankam, sprang man ins Meer. Wir waren nicht gekommen, um uns zu bereichern. Amerika war für uns die letzte Zuflucht, ein Provisorium, das nur so lange bestehen würde, wie Hitler bestand.

Hans Sahl, *Das Exil im Exil*

Ja, ich würde wiederkommen, nicht als Tourist, sondern als Einwanderer, als werdender Amerikaner. Noch war es kein Entschluss, keine Gewissheit; eher eine Hoffnung.

Klaus Mann, *Der Wendepunkt*

Nachdem Benjamin Abel Holland verlassen hat, folgen für ihn, auch wenn nur für kurze Zeit Vorträge in Wien und eine Gastprofessur „in der österreichischen Provinz.“²⁸⁷ Nach einem weiteren Gastvortrag in England und journalistischen Beiträgen für die „anspruchsvollsten Revuen [...] der Schweiz und Frankreich[s]“²⁸⁸ folgt für Professor Abel im Jahre 1937 schließlich ein Ruf nach Amerika, und zwar von einer kleinen Universität im mittleren Westen der U.S.A. Nach kurzer Überlegung nimmt der Professor das Angebot an, denn, so erklärt er deutlich, er habe Europa satt: „Überall Einschränkungen, feige Rücksichtnahme auf die deutsche Tyrannei - und unsereiner ist nur knapp geduldet.“²⁸⁹ Insofern kommt das Angebot dem Professor gelegen, und er hegt die Hoffnung, dass man dort drüben, jenseits des Atlantiks, „doch den Mund wieder auf tun dürfen [wird].“²⁹⁰ Zunächst wird er Professor in einer amerikanischen Hochschule, wo er [...] das größte

²⁸⁷ *Der Vulkan*, S. 362.

²⁸⁸ Ebd., S. 362.

²⁸⁹ Ebd., S. 362.

²⁹⁰ Ebd., S. 362.

Ansehen [genießen sollte].“²⁹¹ Somit erreicht Abels Entwicklung vom unpolitischen Dasein zum aktiven politischen und intellektuellen Widerstand ihren Höhepunkt.

Im Spätsommer des gleichen Jahres, 1937, entscheidet sich, ähnlich wie Professor Abel, auch Marion von Kammer für den entscheidenden Schritt. Sie erhält ein Angebot von einem New Yorker Agenten, der in Prag und in Zürich Zeuge ihrer Erfolge gewesen ist. In Amerika soll sie „eine Vortrags-Tournee durch die Vereinigten Staaten machen.“²⁹² Obwohl sie als politische Kabarettistin in Paris „doch schon ein Renommee zu haben [schien], das man beinah Ruhm nennen konnte“²⁹³, bleibt dieser Ruhm dennoch hauptsächlich auf den Kreis der Emigranten beschränkt und auf Marions größeren Freundeskreis, weshalb Marions Engagement nur beschränkte Wirkung zeigt. Daher beschließt sie Auftritte in Städten wie Prag und Zürich anzunehmen, was ihr bereits mehr Resonanz als in Paris verschafft. Der französische Historiker Palmier erklärt diese Tatsache folgendermaßen: „En dépit de sa diversité culturelle, Paris offrit assez peu de possibilités de développement au théâtre antifasciste en exil, bien qu’un grand nombre d’auteurs, d’acteurs, de metteurs en scène s’y soient installés.“²⁹⁴ In diesem Zusammenhang äußert sich Palmier weiter: „Même si ces soirées soulevèrent l’enthousiasme [...], elles n’attirèrent qu’un public d’émigrés.“²⁹⁵ Abschließend erklärt er auch, dass das Emigranten-Theater, wenn auch nur kurzfristig, mehr Widerhall in Zürich und vor allem in Prag fand.²⁹⁶ Dieser Logik folgend beschließt Marion Auftritte in Städten wie Prag und Zürich anzunehmen,

²⁹¹ *Der Vulkan.*, S. 439.

²⁹² Ebd., S. 373.

²⁹³ Ebd., S. 184.

²⁹⁴ PALMIER, S. 93.

²⁹⁵ Ebd., S. 93.

²⁹⁶ Vgl. PALMIER, S. 93.

was ihr bereits mehr Resonanz als in Paris verschafft. Trotz ihres Erfolgs auf Tournee in Europa sieht die Zukunft auf dem alten Kontinent nicht viel versprechend aus; überall wird es immer schwieriger, antifaschistisch tätig zu sein: Ihr scheint kein Ort in Europa für ihr antifaschistisches Engagement passend.

Ähnlich wie Professor Abel meint auch Marion von Kammer Europa nicht mehr ertragen zu können: „Es waren zu viel der Verluste, zu viel der Erinnerungen überall.“²⁹⁷ Nach dem Tod ihrer Schwester Tilly und ihres Jugendfreundes Martin Korella, der in Hoffnungslosigkeit an einer Überdosis Heroin verstarb, aber auch dem ihres Liebhabers Marcel Poiret, der sich im Spanischen Bürgerkrieg engagiert hatte und dort ums Leben kam, behauptet sie mit Nachdruck: „Entweder auch ich sterbe, oder ich muss etwas Neues anfangen.“²⁹⁸ Johanna's Konflikt zwischen Eros und Engagement in *Flucht in den Norden* nimmt durch Marions Bemerkung eine drastischere Form an. Während Johanna zwischen Liebe und politischem Widerstand wählen kann, bleibt für Marion keine andere Alternative zum Engagement als der Selbstmord, eine *Flucht nach Oben*.

„Auf Wiedersehen, du taubengraues, perlengraues Licht der geliebten Stadt! Heimat der Pariser, Heimat der Franzosen, Heimat der Heimatlosen, Herz Europas - leb wohl! [...]“²⁹⁹ heißt es, als Marion ihre erste Exilstation verlassen muss. Paris sollte also seinen Status als Exilmetropole an einen anderen Ort – nicht nur an eine Stadt, sondern an ein ganzes Land – weitergeben, und zwar an das so genannte ‚Land of the Free‘, die Vereinigten Staaten. Ähnlich wie Johanna, die in *Flucht in den Norden* Finnland für Paris

²⁹⁷ *Der Vulkan*, S. 373.

²⁹⁸ Ebd., S. 373.

²⁹⁹ Ebd., S. 381.

verlassen hat, verlässt nun Marion Paris für Amerika. Ihre Gedanken und Zukunftspläne gleichen denen von Benjamin Abel, denn auch sie ist der Meinung, dass man nur mehr noch von Amerika aus etwas Sinnvolles für die Heimat zu Wege bringen kann. Damit bringt sie eine weitere Erklärung zu Tage, warum sie sich für ein zweites Exil, die Vereinigten Staaten, entschieden hat: „[V]ielleicht kann ich meinem alten Erdteil jetzt besser dienen - dort draußen und drüben.“³⁰⁰ Diesem Anspruch wird sie durch Vorträge und eine Tournee unter dem Titel „Germany Yesterday – Germany Tomorrow“³⁰¹ gerecht, wobei sie ihre Sorge um Deutschland, sogar „[ihre] Sorge um Europa in die Welt hinaus [trägt].“³⁰²

Die Kabarettistin Marion von Kammer und Professor Abel verlassen somit Europa, da sie in Amerika Hoffnung sehen; dort kann ihre Anwesenheit und ihr Engagement noch Wirkung zeigen. Auch wenn beide fast gleichzeitig den alten Kontinent für die Neue Welt verlassen, vollzieht sich ihre ‚zu erwartende‘ Begegnung erst eine gewisse Zeit später.

In Amerika bleibt Marion zuerst in New York, wo sie in einem kleinen Hotel beherbergt ist. Dort lernt sie den Fensterputzer des Hotels, einen jungen Amerikaner italienischer Herkunft, Tullio, kennen. Mit ihm verbindet sie eine kurzfristige Liebesaffäre, die sie jedoch beide zu Gunsten des Engagements beenden müssen. Ihre Wege trennen sich, denn Marion muss auf Vortrags-Tournee und Tullio beschließt, sich gegen den Faschismus zu engagieren. Allerdings wählt er als Ort des Engagements nicht Amerika, sondern die Heimat seiner Eltern, wo *Il Duce*, Mussolini, das italienische Equivalent Hitlers durchsetzt.

³⁰⁰ *Der Vulkan*, S. 381.

³⁰¹ Ebd., S. 435.

³⁰² Ebd., S. 381.

Insofern wird der Zwiespalt zwischen Eros und Engagement dieses Mal an der Personenkonstellation Marion – Tullio deutlich.

Alleine, ohne ihren ‚Adonis‘, wie der junge Italo-Amerikaner von Klaus Mann mit Hilfe einer mythologischen Allegorie beschrieben wird, geht Marion auf Tournee. Nachdem sie in Paris und in Städten wie Amsterdam, Zürich und Prag ihren Widerstand durch das politische Kabarett geleistet hat, muss sie nun in Amerika eine andere Taktik anwenden, denn „das literarische Kabarett, Spezialität der Pariser Boulevards und der Münchner Bohème, hat in Amerika keine Tradition, keinen Boden“³⁰³, wie Klaus Mann später in seinem biographischen Werk *Der Wendepunkt* erklärt. Im Bezug auf seine eigenen Erlebnisse und die seiner Schwester Erika fügt er hinzu: „Die Pfeffermühle, ohne geradezu ein Misserfolg zu sein, fand in New-York doch relativ wenig Anklang.“³⁰⁴ Stattdessen bemüht sich Marion von Kammer mit einer für die Zeit typisch amerikanischen Ausdrucksform, und zwar der des Vortragsreisenden:

[Der Vortragsreisende], in anderen Erdteilen so gut wie unbekannt, gehört zu den Besonderheiten des amerikanischen Lebens. Romanciers, Polarforscher, Politiker, exilierte Prinzen, Tennismeister, Religionsstifter, Köche, Medien, Blumenzüchter, Zeitungskorrespondenten, Psychoanalytiker sind im Nebenberuf 'lecturers'.

Vom vortragenden ‚lecturer‘ verlangt das Publikum, so der Autor, vor allem ‚personality‘, eine Eigenschaft, die die Figur Marion von Kammer zweifellos besitzt, welche aber anscheinend auch die Schwester des Autors Erika während ihrer eigenen ‚lectures‘ in Amerika zeigte.³⁰⁵ Marions Publikum setzt sich aus Damen der Bourgeoisie,

³⁰³ *Der Wendepunkt*, S. 360.

³⁰⁴ Ebd., S. 360.

³⁰⁵ Vgl. *Der Wendepunkt*, S. 360. Laut ihrem Bruder war die Spezialität Erika Manns: „[...]der direkte Appell und gesprochene Kommentar, der anekdotisch gewürzte Vortrag, die scheinbar improvisierte, in Wahrheit sorgsam vorbereitete Causerie, die teils durch den Charme der Rednerin, teils durch die Solidarität der eigenen Substanz

Herrenclubs und Studenten zusammen.³⁰⁶ Am Herzen liegen ihr besonders die Studenten, da diese Jugendlichen für die ‚kommende Generation‘ stehen. Mit ihnen hat man die Chance, eine bessere Zukunft aufzubauen.

Dies trifft mit einer Bemerkung Benjamin Abels überein. Zum Beispiel meint er, dass es in Amerika eine Sorte von jungen Leuten gäbe, die ihn „hoffnungsvoll für Amerika machen.“³⁰⁷ Junge Leute dieser Sorte kommen seiner Meinung nach dagegen in Europa nur selten vor. Laut Professor Abel haben die jungen Amerikaner „einen gut entwickelten, gut trainierten Verstand, und sind dabei einfach geblieben, frisch, herzlich, naiv. [...] Sie sind weder verkrampft, noch dogmatisch, noch größenwahnsinnig, noch manisch depressiv, wie die Meisten europäischen Intellektuellen.“³⁰⁸ Die ideologischen Gegensätze zwischen Amerika und Europa werden in einem Kommentar Benjamin Abels hervorgehoben: „Die hysterischen Intellektuellen und die Blöden sind das Menschenmaterial, aus dem der Faschismus seine aggressive Armee rekrutiert. In den Vereinigten Staaten habe ich junge Intellektuelle gefunden, die nicht hysterisch sind, und weder physisch noch moralisch verkrüppelt.“³⁰⁹ Diese Bemerkung Professor Abels spiegelt eine von mehreren Facetten der Hoffnung in Amerika wider. Schon nach kurzer Zeit in Amerika ist Abel überzeugt, dass er „für immer“ in Amerika bleiben und nicht nach Europa zurückkehren wird. Als Abel sich in Amsterdam befindet, erwähnt er bereits, dass er „schon ganz und gar“³¹⁰ mit Deutschland fertig sei. Im holländischen Exil und auch anderswo in Europa fiel es ihm

fesselt und überzeugt.“ Erika, so der Autor, konnte „eine der begehrtesten 'lecturers' des Kontinents werden, weil sie Hörenswertes mit liebenswürdiger Intensität zu Gehör bringt ('she has personality!')." Dies trifft mit der Figur Marion von Kammer überein, denn die Redner „reisen umher und plaudern“.

³⁰⁶ Vgl. *Der Wendepunkt*, S. 360.

³⁰⁷ *Der Vulkan*, S. 451.

³⁰⁸ Ebd., S. 451.

³⁰⁹ Ebd., S. 451.

³¹⁰ Ebd., S. 117.

nicht leicht, „[ü]berall Einschränkungen“³¹¹ ertragen zu müssen. Nur in einem Land wie Amerika kann er sich seine Zukunft vorstellen und hoffen, dass er wieder - wie vor der Machtübernahme der Nationalsozialisten – ‚jemand‘ werden kann, eventuell sogar amerikanischer Staatsbürger. Klaus Mann hatte diesen entscheidenden Unterschied zwischen dem Exildasein in Europa und Amerika am eigenen Leib erfahren. :

Kein europäisches Volk akzeptiert den Fremden; man ‚wird‘ nicht Franzose, Schweizer, Tscheche, oder Brite, wenn man nicht als solcher geboren ist. Amerikaner kann man aber werden, was wohl mit der besonderen Struktur und Geschichte dieser über-nationalen Nation zusammenhängt³¹²

Eine weitere Facette der Hoffnung auf Amerika, welche sowohl Abel als auch Marion verspüren, hat zum großen Teil mit der politischen Führung des großen Landes zu tun, dem Präsidenten Franklin Delano Roosevelt. Klaus Mann selber hat die Politik des amerikanischen Präsidenten gelobt und war schon vor dem Ausbruch des Krieges der festen Meinung, dass die europäischen Demokratien nicht verloren waren, „solange der demokratische Geist sich jenseits des Ozeans mit solcher Vitalität und Macht [behaupten mochte]“³¹³. Klaus Mann prognostiziert weiter: „Das Amerika Roosevelts ist unser Bundesgenosse im Kampf gegen den Weltfaschismus: Ich stellte es mit Überzeugung fest.“³¹⁴

Solche Prognosen werden im Roman auch von Marion von Kammer verlangt. Marion, später im Werk von Klaus Mann mit der mythologischen ‚Kassandra‘ verglichen, wird mit Fragen traktiert wie: „Wie alt wird Herr Hitler werden?“, „Wird die Tschechoslowakei angegriffen?“, „Was halten sie von den United States of Europe?“. Das

³¹¹ *Der Vulkan*, S. 117.

³¹² *Der Wendepunkt*, S. 362.

³¹³ Ebd., S. 362.

³¹⁴ Ebd., S. 360.

„Orakel [Marion] musste Bescheid über alles wissen". Ob Marion diesen letzten Anspruch erfüllen kann, bleibt ungewiss, jedoch wird in einer Passage der Erzählung angedeutet, dass Marions Vorträge ihren Zuhörer wohl nicht unberührt lässt, da „[j]eder [...] von ihrem Vortrag bewegt worden [ist]"³¹⁵, wodurch sowohl ihre Fähigkeiten als ‚lecturer‘ als auch ihre ‚personality‘ erneut unter Beweis gestellt werden.

Dieses Lob wird ihr von einem Zuhörer ihres Vortrages geschenkt und zwar nicht von irgendeinem Zuhörer, sondern eben von Professor Abel, an dessen College Marion zufälligerweise eines Tages einen Vortrag hält. Was folgt, ist zunächst einmal eine freundschaftliche Beziehung und schließlich die Verlobung zwischen der Vortragsreisenden und dem Professor, die sich durch eine Fügung des Schicksals im Exil getroffen haben. Die Beziehung gleicht insofern einer „Klammer"³¹⁶, die die beiden Emigrantenschicksalen miteinander verbindet, und ist daher wichtig, da Marion so in Abel Unterstützung findet, welche ihr Mut für das ‚Weitermachen‘, das ‚Weiterkämpfen‘ gibt.

Bevor es zu einer Liebesbeziehung kommt, gibt es allerdings noch eine entscheidende Episode. Zum Zeitpunkt der ersten Begegnungen mit Benjamin Abel weiß Marion bereits, dass sie von dem jungen Fensterputzer italienischer Herkunft, dem ‚Adonis‘ Tullio, schwanger ist. So wie im Fall ihrer Schwester Tilly bedeutet eine Schwangerschaft für Marion eine existentielle Krise: „Heute ein Kind zu kriegen - so ein Frevel..."³¹⁷ Denn auch sie kann sich kaum eine Zukunft mit einem Kind vorstellen, nicht in einer Zeit, in der

³¹⁵ *Der Vulkan*, S. 438.

³¹⁶ *Tagebücher 1936-1937*, S. 69-70.

³¹⁷ *Der Vulkan*, S. 508.

die Welt von einem baldigen Kriegsausbruch bedroht ist und noch weniger, wenn sie das Kind ohne Vater großziehen muss.

Diese Vaterrolle wird Benjamin Abel übernehmen. Er ist schon nach kurzer Zeit in Marion verliebt und aufgrund dieser Liebe zu Marion nimmt er sich ihrer „ritterlich“³¹⁸ an. Er rettet sie vor dem dramatischen Schicksal, das ihrer Schwester Tilly widerfahren war. Als Marion ihm sagt: „Ich erwarte ein Kind“, bietet er sich als Vater an und fügt glücklich hinzu: „Nun hat es ja einen Vater - Ihr Kind wird meinen Namen tragen, Marion!“³¹⁹

Doch die Vaterschaft des Kindes, das in der Neuen Welt geboren wird, spaltet sich nicht nur in eine biologische und eine rechtliche, sondern auch in eine symbolische auf. Professor Abel nimmt somit die rechtliche Vaterschaft ein, während die biologische und symbolische „zwei Fremde[n] [...] [zukommt, die] ihm vorgezogen worden [waren]. Der eine [Tullio] hatte das Kind gezeugt; nach dem Anderen [Marcel] sollte es geraten.“³²⁰

Marion nennt das Kind mit Vornamen Marcel nach ihrem erstem Liebhaber: „Marcel: - tödlich getroffen, unter fremden Himmeln -, er würde fortleben in dem Knaben, der nicht seines Blutes war.“³²¹ Marcel Abel sollte das noch ungeborene Kind heißen: eine interessante Verbindung aus Marcel, dem Symbol des kämpferischen Engagements, und Abel, der eine Referenz zum biblischen unschuldigen Opfer Kains darstellt.

Während Marion zunächst trotz Abels Unterstützung Angst vor der Zukunft ihres Kindes Marcel hat, da sie „Kriege, [...] Revolutionen, Kampf ohne Ende [...]“³²² fürchtet,

³¹⁸ *Der Vulkan*, S. 449.

³¹⁹ Ebd., S. 509.

³²⁰ Ebd., S. 509.

³²¹ Ebd., S. 509.

³²² Ebd., S. 508.

antwortet ihr Abel auf eine ruhige, aber dezidierte Art: „Es wird leben.“³²³ Er überzeugt sie mit Hilfe der folgenden Kommentare: „Er wird groß und brav! Er wird glücklich! Er sieht bessere Zeiten [...] Was sollte all dein Kampf und Aufbegehren, wenn es nicht für ihn wäre, und für all seine Brüder?“³²⁴ Er stellt ihr die rhetorische Frage: „Was ginge die Menschheit uns an, wenn nicht an ihre Zukunft glaubten - wenn wir die kommenden Geschlechter nicht liebten?“³²⁵ Marion, die durch Abel ‚erleuchtet wird‘, bleibt, den Tatsachen ins Auge sehend, realistisch, aber dennoch positiv: „Der kleine Marcel wird kämpfen müssen. [...] Er wird siegen“³²⁶. Abel, der wesentlich älter als Marion ist, dämpft ihre Euphorie mit der folgenden Zeile Rilkes: „Wer spricht von Siegen? Überstehen ist alles.“³²⁷

Wichtiger als das Siegen ist es, dass es eine Kontinuität gibt und dass man überlebt und auch Widerstand leistet. Der Franzose Marcel, nach dem Marions Kind heißen soll, hat gegen den Faschismus gekämpft und ist unter fremden Himmeln dafür gestorben. Durch Marions Schwangerschaft, auch wenn er nicht der Vater des Kindes ist, leben er und auch sein Idealismus weiter.

Vor dem Ende des Romans erfährt der Leser noch, dass Marion und Abel ihr Kind bekommen haben. Dies trägt große Bedeutung, denn die Geburt des Kindes Marcel, wie Arwed Schmidt in seinem Werk *Exilwelten der 30er Jahre* erklärt, sei eine Metapher der Hoffnung für beide Protagonisten: eine Metapher der Hoffnung, die insofern eine Art ‚Frühling‘ für das Paar verheißt, das einen viel zu langen Winter erleben musste und diesen

³²³ *Der Vulkan*, S. 508.

³²⁴ Ebd., S. 509.

³²⁵ Ebd., S. 509.

³²⁶ Ebd., S. 511.

³²⁷ Ebd., S. 511.

nun hinter sich hat. Es waren Opfer nötig, um eine neue, stärkere, hoffnungsvollere Nachfolge im Kampf für eine bessere Zukunft zu erzielen.

4. Das Werden im Vergehen³²⁸

*Nicht euch, den Zeitgenossen, gehört unser Wort;
es gehört der Zukunft, den noch ungeborenen
Geschlechtern.*

Klaus Mann, *Der Wendepunkt*

Neben der Tatsache, dass Marion von Kammer gewisse Ähnlichkeiten mit der Protagonistin Johanna aufweist, erweist sich ein Vergleich von Marion von Kammer, sowie ihres guten Jugendfreundes Martin Korella direkt mit dem Autor Klaus Mann als noch interessanter. Beide Charaktere kämpfen auf ihre Art gegen das Hitler-Regime: Während Marion von Kammer zunächst mit ihren Kabarettaufführungen, später mit ihren Vorträgen Widerstand leistet, engagiert sich Martin Korella durch das Schreiben eines Romans, einer Chronik der vielen Wanderungen. Sowohl die Kunst der Rede als auch das Schreiben sind genau jene Kampfmethoden, die Klaus Mann selbst als engagierter Nazigegner anwendete. Des Weiteren eröffnet sich eine frappierende Ähnlichkeit aus dem Faktum, dass sowohl Marion von Kammer als auch Klaus Mann Halbjuden sind. Dabei wird, so wie die Geschlechter Marions und Klaus Manns, das Geschlecht des jeweiligen jüdischstämmigen Elternteils vertauscht, so dass nicht Marions Mutter, wie im Fall Klaus Manns, sondern ihr Vater, Jude war. Ähnlichkeiten sind aber auch zwischen dem Autor und der Figur Martin Korella zu betrachten, da beide homosexuell sind. Nicht nur die sexuelle Neigung, sondern

³²⁸ Vgl. HÖLDERLIN, Friedrich, „Das Werden im Vergehen“ In : *Sämtliche Werke*, 4. Band: *Der Tod des Empedokles, Aufsätze*, Verlag W. Kohlhammer, Stuttgart, 1961

auch die Drogenprobleme sind Hinweise auf eine Verbindung zwischen dem Autor und seiner Romanfigur Martin Korella. Die Tatsache, dass Letzterer vom Schreiben zu leben versucht, aber doch von seinen Eltern finanziell unterstützt wird, ist auch hier ein Beispiel dafür, dass Martin Korella Klaus Mann ähnelt, denn als Autor blieb Klaus Mann tatsächlich weniger erfolgreich als sein berühmter und renommierter Vater.

Man könnte zunächst behaupten, dass beide Romanfiguren jeweils verschiedene Züge Klaus Manns widerspiegeln. Während Marion von Kammer zum Beispiel als starke widerstandsfähige Protagonistin dargestellt wird, verkörpert Martin Korella eher den schwächeren Exil-Typen. Er stirbt, noch vor Ende des Romans, an einer Überdosis Heroin, eine Todesart, die im Übrigen der Klaus Manns ähnelt. Allerdings starb Klaus Mann nach dem Ende des Zweiten Weltkriegs, als der Frieden in Europa halbwegs etabliert war.

Möglich und vielleicht im ersten Hinblick augenfälliger wäre aber auch die Hypothese anzunehmen, dass Martin Korella, da er männlich, homosexuell und Schriftsteller ist, Klaus Mann repräsentieren sollte, während Marion von Kammer, als weibliche Figur, von Beruf Kabarettistin und ‚lecturer‘, eher als eine Personifizierung Erika Manns gedacht sei. Vielleicht sollte man sich jedoch nicht so eng begrenzen. Ebenso wie seine Schwester Erika und die Figur Marion von Kammer hat Klaus Mann Vorträge in den USA gehalten, um auf die vom Faschismus und Nationalsozialismus ausgehende Gefahr aufmerksam zu machen. Im *Wendepunkt* heißt es:

Auch ich versuchte mich auf der Rednerbühne, gleich diesem ersten New-Yorker Winter, und muss wohl eine leidlich gute Figur dabei gemacht haben; denn einer der führenden ‚lecture agents‘ (ohne

Agenten geht es nicht in Amerika!) offerierte mir einen recht erfreulichen Vertrag für die nächste Saison, 1937 und 1938.³²⁹

Das sind interessanterweise genau die Jahre, in denen Marion von Kammer in Amerika auf Tournee geht.

Wenn man an den Roman *Mephisto* denkt, erinnert Klaus Manns Taktik der Verschlüsselung³³⁰ an diejenige, die man erstmals in *Flucht in den Norden* und nun auch in *Der Vulkan* entdecken kann. In dieser Interpretationsrichtung wäre es auch möglich, einen „Spiegel“ in dem Namen Martin Korella zu entdecken, denn der Name Martin Korella enthält die Initialen M und K, die umgekehrt auch für den Namen Klaus Mann stehen: „Martin Korella / Klaus Mann“³³¹. Darauf weist Michael Töteberg in seinem Nachwort hin und deutet Martin Korella als Personifizierung des Autors; für Marion von Kammer dagegen „und ihre energisch-kämpferische Einstellung“ habe Erika Mann Modell gestanden.³³² Verteidigt werden sollte allerdings auch die Einstellung, welche die Tatsache unterstützt, dass nicht nur Martin Korella, sondern auch Marion von Kammer jeweils Teile von Klaus Manns Persönlichkeit verkörpern sollten. Schließlich stehen die Initialen MK nicht nur für Martin Korella, sondern auch für Marion von Kammer. So ließe sich vielleicht sogar noch ein weiteres Namensspiel entdecken, denn der Name Klaus erinnert an „Klause“, also eine kleinere Wohnung oder Zimmer.³³³ Zufälligerweise ist der Name ‚Kammer‘ auch Synonym für Zimmer. Namensspiele dieser Art erinnern stark an den bereits unternommenen Deutungsversuch des Namens Marcel Abels.

³²⁹ *Der Wendepunkt*, S. 360.

³³⁰ Im Werk *Mephisto* steht die Figur Hendrik Höfgen für Gustav Gründgens: die doppelten Initialen H.H. ersetzen die Initialen G.G.

³³¹ TÖTEBERG, Michael, Nachwort, *Der Vulkan*, S. 565.

³³² Ebd., S. 563.

³³³ Vgl. *Duden*.

Als weiteres Indiz der Verbindung zwischen Klaus Mann und dessen weibliches Gegenstück könnte die Tatsache dienen, dass Marion von Kammer den „Vulkan“ in zwei Visionen in nahezu ‚kassandrahafter‘ Manier vorhersieht. Die erste Vision überfällt Marion am Ende des „infernalisches[n] Sommer[s]“³³⁴ 1933. Beim zweiten Mal, als sie den Zerfall der Tschechoslowakei ahnt, heißt es: „Der Vulkan...‘ Jetzt konnte sie [Marion] nur noch stammeln. ‚Wir sind an seinem Rande [...]. Auf unseren Stirnen schon sein glühender Atem; die Augen geblendet, die Glieder gelähmt, die Lungen voll erstickendem Qualm.“³³⁵ Da Klaus Mann bereits mit der mythologischen Figur des Prometheus verglichen wurde und beide mythologische Charaktere die Fähigkeit zur Vorsehung besitzen, ist der Vergleich noch aussagekräftiger.

Dass Klaus Mann in mehr als einer seiner Figuren vertreten sein kann, lässt sich durch Spaska Siderovas Arbeit *Wort und Tat. Positionen und Projektionen des Intellektuellen im antifaschistischen Widerstand* erklären:

[Das] Verfahren der Transposition eigener Erlebnisse, Wünsche, Ideen, Hoffnungen hatte Klaus Mann schon in *Flucht in den Norden* in der androgynen Plagen- Knaben- Gestalt praktiziert, für die Annemarie Schwarzenbach als Vorbild diente, die wiederum in zwei Figuren aufgespaltet ist, insofern als einige ihrer Veranlagungen auf Karin, die Schwester Ragnars, übertragen werden.³³⁶

Insofern könnte man sagen, dass Klaus Mann auch im *Vulkan* in zwei Figuren aufgespaltet ist, und zwar auf die Gestalten Martin Korella und Marion von Kammer. „Das Prinzip seiner Figurengestaltung, die fast ausnahmslos dem Kreis seiner persönlichen

³³⁴ *Der Vulkan*, S. 164.

³³⁵ Ebd., S. 509.

³³⁶ SIDEROVA, Spaska, *Wort und Tat. Positionen und Projektionen des Intellektuellen im antifaschistischen Widerstand. Eine Studie zum Exilwerk von Klaus Mann*, Université de Montréal, 2003, S. 139.

Bindungen und Verbindungen angehören“³³⁷. so Spaska Siderovas, ist ein „Kombinieren und Amalgamieren des sich ständig suchenden Ich im Anderen, d.h. alle wichtigen literarischen Figuren sind Facetten seiner selbst, nicht nur im privaten Bereich [...] sondern auch in der politischen Einstellung.“³³⁸ Dieses Zitat unterstützt einerseits die Hypothese, dass Klaus Mann sich in mehr als nur einer Figur widergespiegelt, andererseits aber auch, dass er womöglich zwei Formen seines Engagements in diesen zwei Repräsentanten seiner selbst umgesetzt hat. In Marion von Kammers Kabarett- und Vortragstätigkeit hat er insofern das mündlich-direkte Engagement gegen den Faschismus dargestellt, während er mit der Figur Martins die andere Variante seines Widerstands zu erkennen gibt, nämlich das schriftstellerische Wirken.

Klaus Manns Vorliebe für autobiographische Anklänge bei der Konstruktion seines Figureninventars wurde bereits zu Lebzeiten, aber auch nach seinem Tod vehement kritisiert. Der „Schlüsselroman“ *Mephisto* wurde zum Beispiel wegen des eindeutigen Bezugs auf den Schauspieler Hendrik Höfgens in der Bundesrepublik Deutschland sogar bis 1981 verboten³³⁹ und dies, obwohl Klaus Mann explizit am Ende seines „Roman einer Karriere“ spezifizierte: „Alle Personen dieses Buches stellen Typen dar, nicht Porträts. K.M.“³⁴⁰. Aber ist es nicht gerade der Wunsch des Rezipienten über die authentische Lebenserfahrung eines Zeitzeugen wie Klaus Mann zu lesen? Es gibt wohl keinen besseren Verteidiger seines Werkes und seiner Schreibmethodik als Klaus Manns selbst. In seinem

³³⁷ SIDEROVA, S. 139.

³³⁸ Ebd., S. 139.

³³⁹ „Im August 1963 kündigte die Beschwerdeführerin die Veröffentlichung des *Mephisto* Romans an.“ Grund dafür war: „Der Roman [*Mephisto*] sei kein Kunstwerk, sondern ein Schlüsselroman, in dem sich Klaus Mann an Gründgens räche, weil er die Ehe seiner Schwester Erika durch die Heirat mit Gründgens verletzt geglaubt habe.“ *Mephisto*, Entscheidung des Bundesverfassungsgerichts, S. 409.

³⁴⁰ *Mephisto*, S. 399.

autobiographischen Werk *Kind dieser Zeit* erklärt er: „Die Schriftsteller, unverbesserlich, werden nie aufhören von sich selbst zu erzählen. Aber sie werden sich als Teil eines Ganzen wissen, wenn sie in ihr Privates einzukehren scheinen.“³⁴¹ Und genau dies tat er, als er *Flucht in den Norden* und *Der Vulkan* schrieb und veröffentlichte. Darüber schreibt Spaska Siderova:

In einer Epoche wo die Literatur stark politisiert wurde „gelingt es dem jungen Klaus Mann, die Politik zu literarisieren, seine Wirklichkeitsauffassung nicht nur kritisch, essayistischer sondern auch in symbolisch-verschlüsselter Form darzulegen.“³⁴²

Klaus Mann hat von sich selbst erzählt, es aber in einem Kontext des Kollektiven getan, damit die ‚Kommenden‘³⁴³ seine Botschaft erhalten. Er lässt außerdem auch den Schriftsteller Martin Korella in *Der Vulkan* für sich sprechen, der am Anfang seines unvollendeten Romans die folgende rhetorische Frage stellt: „Für wen schreibe ich, für die Kommenden.“³⁴⁴ Auch wenn man kämpft und nicht siegt, ist es nicht umsonst, denn, so Klaus Mann: „Wer an diesem wunderlichen Prozesse teilnimmt, mit vollem Einsatz aller seiner Kräfte, der hat doch wohl nicht umsonst gelebt, auch wenn sein irdisch Werk hinfällig ist und umsonst gewesen scheint.“³⁴⁵

Er hat nicht nur in seinem Namen vom Exilantenschicksal erzählt, sondern vielmehr im Namen aller Exilanten; schließlich heißt der Untertitel von *Der Vulkan* auch *Roman unter Emigranten*. Wenn Klaus Mann heute noch lebte, wäre er bestimmt überzeugt, dass sein Kämpfen, sein Weitermachen nicht ‚umsonst‘ war. Denn dank des Aufschwungs der

³⁴¹ MANN, Klaus, *Kind dieser Zeit*, Rowohlt Taschenbuch Verlag, Reinbek bei Hamburg, 1967, S. 55.

³⁴² SIDEROVA, S. 129.

³⁴³ *Der Vulkan*, S. 191.

³⁴⁴ Ebd., S. 191.

³⁴⁵ Ebd., S. 364.

Veröffentlichung seiner Werke, der Verfilmung seiner Romane sowie seiner autobiographischen Schriften, zahlreichen Ausstellungen und vielleicht nicht zuletzt auch wegen des verstärkenden Interesses der Forschung für sein gesamtes Schaffen, wächst auch Klaus Manns Leserschaft bis zum heutigen Tage noch immer ersichtlich. Im *Vulkan* schreibt „Martin Korella / Klaus Mann“³⁴⁶: „Sie blättern, nicht ohne Mitleid und vielleicht nicht ganz ohne Achtung, in dieser Chronik von den vielen Wanderungen und den vielen Fragen. Dann kommt ihnen wohl eine Ahnung, was von uns gesündigt, uns bereut, durchkämpft und gelitten worden ist [...]“³⁴⁷ Worauf ich antworten würde: „Und [er ist] nicht vergessen.“³⁴⁸

³⁴⁶ TÖTEBERG, Michael, Nachwort, *Der Vulkan*, S. 565.

³⁴⁷ *Der Vulkan*, S. 192.

³⁴⁸ Ebd., S.192.

5. Literaturverzeichnis

5.1 Primärtexte

MANN, Klaus, *Flucht in den Norden*. Mit einem Nachwort von Uwe Naumann, Rowohlt Taschenbuch Verlag, Reinbek bei Hamburg, 2003.

MANN, Klaus, *Der Vulkan, Roman unter Emigranten*. Mit einem Nachwort von Michael Töteberg, Rowohlt Taschenbuch Verlag, Reinbek bei Hamburg, 2004.

MANN, Klaus, *Maskenscherz, Die frühen Erzählungen*. Herausgegeben von Uwe Naumann, Rowohlt Taschenbuch Verlag, Reinbek bei Hamburg, 1990.

MANN, Klaus, MANN, Erika, *Rundherum. Abenteuer einer Reise*. Nachwort von Uwe Naumann, Rowohlt Taschenbuch Verlag, Reinbek bei Hamburg, 2001.

MANN, Klaus, *La Danse pieuse. Livre d'aventures d'une jeunesse*. Traduit de l'allemand par Michel-François Demet, Grasset & Fasquelle, Paris, 1993.

MANN, Klaus, *Kind dieser Zeit*. Mit einem Nachwort von William L. Shirer, Rowohlt Taschenbuch Verlag, Reinbek bei Hamburg, 1984.

MANN, Klaus, *Treffpunkt im Unendlichen*. Rowohlt Taschenbuch Verlag, Reinbek bei Hamburg, 1984.

MANN, Klaus, *Der Wendepunkt, Ein Lebensbericht*. Mit einem Nachwort von Frido Mann, Rowohlt Taschenbuch Verlag, Reinbek bei Hamburg, 1984.

MANN, Klaus, *Mephisto, Roman einer Karriere*. Mit einer Einleitung von Berthold Spangenberg und der Entscheidung des Bundesverfassungsgerichts, Edition Spangenberg, Verlag Heinrich Ellermann, München, 1981.

MANN, Klaus, *Symphonie Pathétique. Ein Tschaikowsky-Roman*. Mit einem Nachwort von Fredric Kroll, Rowohlt Taschenbuch Verlag, Reinbek bei Hamburg, 2004.

MANN, Klaus, *Tagebücher 1931-1939*. Herausgegeben von Joachim Heimannsberg, Peter Laemmle und Wilfried F. Schoeller, Rowohlt Taschenbuch Verlag, Reinbeck bei Hamburg, 1989.

MANN, Klaus, *Briefe*. Herausgegeben von Friedrich Albrecht, Aufbau-Verlag, Berlin und Weimar, 1988.

5.2 Fachliteratur zu Klaus Mann

ARNOLD, Heinz Ludwig, Klaus Mann, Heft 93/94, Januar 1987, Text + Kritik, Zeitschrift für Literatur, Verlag Edition text + Kritik, München, 1987.

STRAUSS, Dieter, MIERMONT, Dominique Laure, *Klaus Mann et la France. Un destin d'exil*, Édition bilingue Goethe Institut / Seghers, Paris, 2002.

KROLL, Fredric, Täubert, Klaus, *Klaus Mann Schriftenreihe*, Band 4, 1934-1937, *Repräsentant des Exils* Teilband II, 1936-1937, *Im Zeichen der Volksfront*, Edition Klaus Blahak, Männerschwarm Verlag, Hamburg, 2006.

NAUMANN, Uwe, *Klaus Mann*, mit Selbstzeugnissen und Bilddokumenten, Rororo Bildmonographien, Rowohlt Taschenbuch Verlag, Reinbek bei Hamburg, 1984.

SCHMIDT, Arwed, *Exilwelten der 30er Jahre*. Verlag Königshausen & Neumann GmbH, Würzburg, 2003.

SIDEROVA, Spaska, *Wort und Tat. Positionen und Projektionen des Intellektuellen im antifaschistischen Widerstand. Eine Studie zum Exilwerk von Klaus Mann*, Université de Montréal, 2003.

5.3 Primärtexte von weiteren Autoren

BRECHT, Bertolt, *Fluchtlingsgespräche*, in: *Bertolt Brecht Werke*, Prosa II. Zusammengestellt von Wolfgang Jeske, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1991.

HESSE, Hermann, *Der Steppenwolf*. Jubiläumsausgabe zum hundertsten Geburtstag von Hermann Hesse, Fünfter Band, *Der Steppenwolf*, Suhrkamp Verlag, Berlin und Frankfurt am Main, 1980.

HESSE, Hermann, *Gertrud*. Jubiläumsausgabe zum hundertsten Geburtstag von Hermann Hesse, Zweiter Band, *Gertrud, Rosshalde*, Suhrkamp Verlag, Berlin und Frankfurt am Main, 1980.

HÖLDERLIN, Friedrich, *Sämtliche Werke*, 4. Band: Der Tod des Empedokles, Aufsätze, Verlag W. Kohlhammer, Stuttgart, 1961

MANN, Thomas, HESSE, Hermann, *Briefwechsel*. Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 1984.

NIETZSCHE, Friedrich, *Der Fall Wagner. Ein Musikanten-Problem*. Sämtliche Werke. Kritische Studienausgabe in 15 Bänden, Band 6. Herausgegeben von Giorgio Colli und Mazzino Montinari, , Deutscher Taschenbuch Verlag, München, Walter de Gruyter, Berlin / New York, 1980.

SAHL, Hans, *Das Exil im Exil. Memoiren eines Moralisten II*, Luchterhand Literaturverlag, Frankfurt am Main, 1991.

SCHWARZENBACH, Annemarie, *Flucht nach Oben*. Mit einem Essay von Roger Perret, Lenos Verlag, Basel, 2005.

SCHWARZENBACH, Annemarie, *Lyrische Novelle*. Mit einem Essay von Roger Perret, Lenos Verlag, Basel, 1999.

ZWEIG, Stefan, *Le monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*. Traduction de Jean-Paul Zimmermann, Éditions Pierre Belfond, Paris, 1982.

5.4 Forschungsliteratur zum Thema Exil (1933-1939)

BENZ, Wolfgang, *Flucht aus Deutschland. Zum Exil im 20. Jahrhundert*, Deutscher Taschenbuch Verlag GmbH & Co. KG, München, 2001.

HAFFNER, Sebastian, *Als Engländer maskiert. Ein Gespräch mit Jutta Krug über das Exil*, Deutscher Taschenbuch Verlag, München, 2004.

MEHRINGER, Hartmut, *Widerstand und Emigration. Das NS-Regime und seine Gegner*, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1997.

PALMIER, Jean-Michel, *Weimar en Exil. Le destin de l'émigration intellectuelle allemande antinazie en Europe et aux Etats-Unis, Tôme 1 : Exil en Europe, 1933-1940 : de l'incendie du Reichstag à la guerre d'Espagne*, Éditions Payot, Paris, 1988.

PALMIER, Jean-Michel, *Weimar en Exil. Le destin de l'émigration intellectuelle allemande antinazie en Europe et aux Etats-Unis, Tôme 2 : Exil en Amérique, 1939-1945 : de la seconde guerre mondiale au maccarthysme*, Éditions Payot, Paris, 1988.

5.5 Forschungsliteratur zum Thema Literatur im Exil

BETZ, Albrecht, *Exil und Engagement. Deutsche Schriftsteller im Frankreich der Dreißiger Jahre*, Edition Text + Kritik, München, 1986.

GIGL, Claus, *Lektürehilfe. Lyrik Heimatverlust und Exil*, Ernst Klett Verlag, Stuttgart, 2003.

MAYER, Hans, *Deutsche Literaturkritik der Gegenwart, Vorkrieg, Zweiter Weltkrieg und Zweite Nachkriegszeit (1933-1968)*, Goverts neue Bibliothek der Welt-literatur, Goverts Krüger Strahlberg Verlag, Stuttgart, 1971.

SARKOWICZ, Hans, MENTZER, Alf, *Literatur in Nazi-Deutschland. Ein biografisches Lexikon*, Europa Verlag, Hamburg / Wien, 2000.

WALTER, Hans-Albert, *Deutsche Exilliteratur 1933-1950. Band 2: Asylpraxis und Lebensbedingungen in Europa*, Sammlung Luchterhand, Darmstadt und Neuwied, 1973.

5.6 Sonstige Werke

BROCKHAUS-WAHBIG Deutsches Wörterbuch, in sechs Bänden. Herausgegeben von Gerhard Wahrig, Hildegard Krämer, Harald Zimmermann, Sechster Band, STEZZ, F.A. Brockhaus, Deutsche Verlag-Anstalt, Wiesbaden, 1984.

DUDEN *Deutsches Universal Wörterbuch. 2., völlig neu bearbeitete und stark erweiterte Auflage*. Herausgegeben vom Wissenschaftlichen Rat und den Mitarbeitern der Dudenredaktion unter Leitung von Günther Drosdowski, Dudenverlag, Mannheim, Wien, Zürich, 1989.

LUKER, Manfred, *Lexikon der Götter und Dämonen, Namen- Funktionen Symbole / Attribute*, Alfred Kröner Verlag, Stuttgart, 1984.

MARTIN, René, *Dictionnaire culturel de la mythologie gréco-romaine*, Éditions Nathan, Paris, 1992.

METZLER *Autoren Lexikon, Deutschsprachiger Dichter und Schriftsteller vom Mittelalter bis zur Gegenwart. Mit 330 Abbildungen*, Unter Redaktioneller Mitarbeit von Heidi Ossmann, Christel Pflüger und Susanne Wimmer, herausgegeben von Bernd Lutz, J.B. Metzlersche Verlagsbuchhandlung, Stuttgart, 1986.

Von COENEN, Dorothea, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*. Traduit et mis à jour par Michèle Broze et Philippe Talon, Éditions Brepols, Turnhout (Belgique), 1992.

5.7 Filme

***Escape to Life: Die Erika und Klaus Mann Story*. Regie: Andrea Weiss und Wieland Speck. Arte Edition, Absolute Medien. 2000**

***Die Manns*: Regie: Heinrich Breloer. Bavaria Film. 2001.**

***Mephisto*: Regie: István Szabó. Anchor Bay. 1981.**

